SAINT-MARCEL, EDME DE

LES GRANDS MISSIONNAIRES FRANCAIS DU XIX" SIECLE

BV 2430 .S25 1900

39003001861270

LES

GRANDS MISSIONNAIRES FRANCAIS

DU XIXe SIÈCLE

2e SÉRIE GRAND IN-8°

Bibliothèque des Élèves
U. O.
Students' Library

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Le vénérable Chapdelaine.

LES

GRANDS MISSIONNAIRES

FRANÇAIS

DU XIXe SIÈCLE

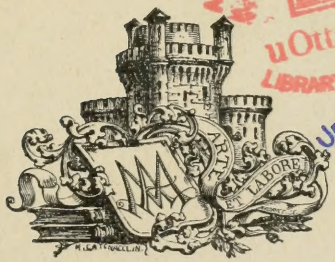
PAR

EDME DE SAINT-MARCEL

Ire SÉRIE

MGR RETORD — LE VÉNÉRABLE CHAPDELAINE — LE R. P. LOURDEL

MGR PETITJEAN



ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCCC

Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

BV
2430
S25
1900

http://www.archive.org/details/lesgrandsmission00sain

PRÉFACE

I

De tous les hommes qui se dévouent pour l'humanité, il n'en est pas qui méritent plus notre admiration que les missionnaires catholiques.

Quitter sa patrie, sa famille, sans espoir de retour, pour aller se fixer au milieu de peuplades barbares afin de les gagner à la vraie foi et de les élever jusqu'à la civilisation; se plier à leurs coutumes, à leurs mœurs, à leurs usages en ce qui n'est pas contraire à la conscience, pour se faire aimer et en même temps faire aimer Jésus-Christ; tout sacrifier pour atteindre ce but sublime, santé, forces, bonheur terrestre; répandre même, si Dieu l'exige, le sang de ses veines pour affermir et féconder l'œuvre d'évangélisation que l'on a commencée avec ses sueurs: voilà la tâche héroïque à laquelle se dévouent ces hommes admirables que le catholicisme envoie dans toutes les parties du monde pour annoncer la bonne nouvelle et qui forcent l'admiration des indifférents et des impies.

Mais, hélas! il faut bien le dire, on ne s'intéresse pas assez à l'œuvre et au travail de nos missionnaires. On lit

passionnément les récits de voyages et d'explorations tentés en notre siècle par de hardis voyageurs; mais on délaisse les narrations où les héros de l'apostolat racontent leurs joies et leurs succès, leurs souffrances et leurs épreuves. Cependant ils font œuvre de christianisme et de patriotisme, et, à ces titres, leurs actions devraient nous intéresser. « Est-ce que les récits de ces hommes héroïques, les faits plus ou moins tragiques de leur vie, rendue aventureuse par le zèle apostolique, ne doivent pas exciter autant d'intérêt que les pages souvent trop belles pour être complètement vraies des explorateurs et des voyageurs[1] ! »

Voilà pourquoi nous avons voulu offrir à la jeunesse ces rapides esquisses, extraites de l'histoire de l'apostolat au XIXe siècle. Nous espérons qu'au contact de ces grands et généreux caractères, les jeunes gens qui liront ce livre sentiront s'accroître en eux les amours qui doivent faire battre leur cœur : Dieu, la France et les âmes.

II

Dernièrement nous lisions deux articles écrits, le premier par un croyant convaincu, et l'autre par un poète célèbre, que la souffrance a rapproché de Dieu. Tous deux expriment les sentiments de la plus vive admiration pour les missionnaires et pour leur sainte vocation, et il nous semble qu'ils ont leur place marquée dans la préface de ce livre :

[1] *Vie du R. P. Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 1.

« Voulez-vous savoir en quoi consiste la cérémonie du départ des missionnaires? Donnez-moi le bras et entrons sans crainte au séminaire des Missions étrangères. C'est ici la maison du bon Dieu; il n'y a ni employé, ni garde, ni vestiaire. Voici d'abord une statue sur le seuil : c'est saint François Xavier, patron du missionnaire. Il a arraché des millions de sauvages à la barbarie païenne, aussi vous ne verrez pas sa statue dans Paris.

« Ces groupes, qui se promènent en causant avec effusion et gaieté, sont composés des parents et amis de ceux qui vont partir. A droite, cet officier décoré et ce missionnaire sont deux frères; l'un revient du Tonkin et l'autre y part pour n'en pas revenir. Ce petit missionnaire, à gauche, n'a pas de famille; mais, voyez, il en a retrouvé une autre; car ceux qui l'entourent sont ses professeurs et camarades de collège; ils lui ont payé un calice, une pharmacie, etc. etc. Le missionnaire ne pourra pas tout emporter; mais, c'est égal, on paye tout de même, parce qu'on l'aime et qu'on veut qu'il connaisse l'affection de ceux qu'il va quitter. Aussi il y a de solides poignées de mains, je vous assure; on y fait passer son cœur!

« Voici maintenant, à gauche, la salle des martyrs, toute tendue de rouge; on y conserve les reliques des missionnaires tués loin de la terre de France, pour la sainte cause du Christ et de son Église. C'est un diacre, — un futur martyr peut-être, — qui en a les clefs. Je me suis souvent demandé quelles doivent être ses pensées lorsqu'il pénètre seul, le soir, dans cette salle des ancêtres qu'il habitera peut-être un jour? Quel mystérieux langage lui parlent ces objets sacrés? Et par quel sublime attrait ce qui effraye le monde attire celui qui l'a quitté?

« Souviens-toi d'hier, doivent-ils lui murmurer; souviens-
« toi de Théophane Vénard et de tant d'autres qui ont
« tenu si fièrement le drapeau du Christ et qui dorment
« là-bas sur la terre qui t'attend demain ! » Et il me semble que le jeune diacre tombe quelquefois à genoux dans le silence du soir, sous la bénédiction sainte qui fait les forts et sacre les vaillants.

« Mais la cloche chinoise, qui sonne seulement ces jours-là, a réuni les missionnaires dans le parc pour le dernier adieu à la Vierge. Ils sont là, les bras croisés, l'attitude énergique et résolue, évoquant ensemble à l'esprit l'idée du prêtre, du Français et du soldat, et sans tarder, car les minutes sont comptées, le chant du départ s'élève, simple et touchant, sous le ciel libre :

Partez, hérauts de la bonne Nouvelle ;
Partez, amis !...

et les missionnaires répondent par les invocations des litanies : « Étoile de la mer, protégez-nous ! Reine des
« apôtres, reine des confesseurs, reine des martyrs, priez
« pour nous ! »

« Oh ! l'émouvante scène, qui n'est dépassée que par l'adieu final fait dans la chapelle ! Entrons, si vous voulez, et nous retrouverons nos missionnaires le dos appuyé à l'autel ; la foule passe silencieuse et émue, baisant les pieds de ceux qui ne reviendront plus, pendant qu'éclate au-dessus des fidèles l'hymne sainte de l'Église, traduisant la pensée de tous :

« Oh ! qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds de ceux qui évangélisent la paix et la vérité [1] ! »

[1] Supplément parisien à la *Croix*, du 25 avril 1891.

M. François Coppée, qui assistait naguère à la même cérémonie, raconte avec émotion ces derniers détails :

« Alors commença l'acte le plus touchant de l'imposante cérémonie. Tous les assistants défilèrent tour à tour devant les missionnaires, les baisant sur les pieds d'abord, puis sur le visage : sur les pieds pour leur souhaiter bonne route et large récolte d'âmes chez les infidèles; sur les deux joues en signe de fraternelle tendresse et d'éternel adieu.

« J'étais accompagné d'un jeune poète de mes amis : nous n'hésitâmes ni l'un ni l'autre à accomplir le rite, car ceux qui ont un peu d'idéal dans l'âme courbent le front sans effort devant ce qui est vraiment grand, et tous les deux nous avions les yeux pleins de larmes en sortant des bras de ces paladins du Christ, de ces chevaliers errants de la foi qui nous avaient serré sur leur cœur avec un heureux sourire, en se recommandant à nos prières.

« Mes prières ! Vous me les demandez à votre tour aujourd'hui, cher enfant, qui allez vous engager au service de Dieu par des promesses éternelles et à qui l'an prochain, si je suis encore là, j'irai donner l'accolade dans l'église des Missions !

« Mes prières ! Je les avais depuis longtemps oubliées, et il m'a fallu de longs mois de maladie et de souffrances pour les balbutier de nouveau et pour tendre éperdument les mains vers un Père céleste dont je veux subir désormais, avec obéissance, la mystérieuse volonté...

« Mes prières ! Ce sont les vôtres dont j'ai besoin, intrépide et pieux enfant ; les vôtres et celles de vos amis des Missions étrangères, de ces admirables chrétiens qui,

dans l'imitation de la vie de Jésus, ont choisi de préférence sa passion et sa mort et que j'ai vus, en une heure inoubliable, rangés devant l'autel, dans l'attitude des victimes, prêts pour la croix et offrant leurs mains ouvertes aux clous du bourreau et leur flanc à la lance du légionnaire. »

MONSEIGNEUR RETORD

« On ne saurait croire de quelle immense popularité Mgr Retord jouissait dans les missions d'Asie : son nom remplissait tout l'Extrême-Orient ; sans distinction de nationalité ni de culte, on vénérait en lui la plus haute expression du courage, de la capacité et de la vertu. »

Mgr FORCADE,
Ancien vicaire apostolique du Japon.

I

Un petit berger. — Prédicateur improvisé. — Rare ténacité. — « Le meunier, qui veut de la farine ! » — Le grand séminaire. — Une distraction colossale.

« Ne sais-tu pas que nous sommes trop pauvres !... »

Telle fut la réponse que firent les parents de Pierre Retord à leur fils, qui sollicitait la permission d'étudier pour être prêtre.

Il était né à Renaison, gros bourg du département de la Loire, le 23 mai 1803. Caractère entreprenant, décidé, et d'une activité exubérante, Pierre renonça bien à regret à l'idéal qu'il avait entrevu ; il se laissa guider par ses parents et devint petit berger.

Ici se place un incident intéressant de la vie du futur apôtre :

« Le travail du berger n'était pas sans relâche, et, de temps à autre, Pierre allait chez son oncle Deschavannes, vigneron des Goillards, petit hameau caché comme un nid d'alouettes entre deux collines couvertes de vignobles qui produisent le vin de Bouteyran, le meilleur du pays.

« C'est là que se brisa la chaîne qui le rivait à la houlette.

« Le soleil se couchait derrière la montagne; le curé de Saint-André venait de passer dans les chemins creux, bordés de pierres sèches, qui serpentent entre les vignes; le jeune Retord, son travail achevé, suivait le curé à quelque distance, lorsqu'il aperçut un petit rouleau de papier. Il le prit, l'ouvrit, et eut un joyeux éclat de rire.

« — Tiens, le prône de M. le curé! »

« Il revint à la maison en courant, et n'eut rien de plus pressé que de faire part de sa trouvaille aux Deschavannes réunis, et chacun de lui dire :

« — Eh bien! toi, qui as si bonne mémoire, voyons si, pendant que le souper se prépare, tu apprendras ce sermon. »

« Le défi fut accepté. Après le repas, l'orateur monta sur la table et débita mot à mot le discours. On juge s'il fut applaudi. En soi, le fait n'était rien, mais bien des faits ont seulement l'importance qu'on leur donne. De celui-là, on conclut très sérieusement à la vocation ecclésiastique de Pierre.

« Encouragé par l'approbation qu'il sentait autour de lui, l'enfant se mit à apprendre le latin sous la direction d'un autre enfant. Il prit des leçons de son cousin Claude Deschavannes, un futur missionnaire qui avait commencé ses études chez un curé voisin. Chaque soir il demandait des explications sur *rosa* ou sur *amo,* en retenait le plus possible; puis, le lendemain, il se fixait à lui-même un certain nombre de pages à apprendre.

« Afin de mener de front le travail intellectuel et le travail manuel, il employait cet ingénieux moyen : en se rendant à la vigne, il portait son rudiment, lisait quelques lignes, jetait son livre devant lui à cinq ou six pas, puis il taillait les ceps en se remémorant sa lecture ; arrivé à son livre, il le reprenait, lisait encore quelques lignes, le jetait de nouveau et continuait à tailler de plus belle jusqu'à ce qu'il sût tout

ce qu'il avait décidé de savoir. Volonté et activité d'enfant qui présagent celles de l'homme[1]. »

Cette ténacité devait triompher de tous les obstacles. A dix-huit ans, Pierre Retord entrait chez un maître de pension de Renaison, M. Gamot. Puis, de là, il passait au petit séminaire de Verrières. Cette maison est située au milieu des montagnes, dans une splendide nature, bien faite pour élever l'âme des enfants et fortifier leur santé qui a besoin, pour s'affermir, de chaud soleil et de grand air.

Lorsqu'il entra en classe de troisième, son accoutrement bizarre fit sourire les élèves, et l'un d'eux, à la vue de son large chapeau et de sa veste de bure grise, ne put retenir ce mot piquant :

« Le meunier, qui veut de la farine ! »

Le maître ne se fâcha pas contre le malicieux qui avait ainsi fait infraction à la règle. Il se contenta de défendre le nouveau venu, et il répondit d'un air inspiré :

« Meunier ? meunier ? oui, riez bien, mes petits, c'est un meunier qui vous moudra plus de farine que vous n'en voudrez. »

Et de fait, Pierre Retord était bientôt à la tête de sa classe, car l'année suivante, en seconde, il remportait de brillants succès.

Après trois ans de séjour à Verrières, Pierre entrait à Alix où se trouvait le séminaire de philosophie du diocèse de Lyon, puis au grand séminaire. Le sous-diaconat le trouva un peu hésitant, mais les conseils autorisés du directeur de son âme calmèrent ses craintes, et il fit joyeusement le pas définitif qui le séparait à jamais du monde et le donnait à Dieu. A cette époque, il commença à manifester hautement sa pensée d'entrer dans la société des Missions étrangères. On lui fit valoir de bonnes raisons pour l'engager à rester dans le clergé séculier; il se soumit et attendit, gardant au fond du cœur ses espérances et ses généreux desseins.

[1] Cf. *Le Tonkin catholique et Mgr Retord*, par Adrien Launay, p. 7.

Une grande épreuve attendait le nouveau prêtre au lendemain de son ordination sacerdotale. Le jour de sa première messe devait être pour lui l'occasion d'un cruel sacrifice et d'une profonde humiliation. Au moment où sonnait l'heure du petit déjeuner, il descendit suivant l'usage au réfectoire, oubliant la messe qu'il devait célébrer. Ses confrères ne pensèrent pas à l'avertir de sa distraction. On juge de sa désolation lorsque, après le repas, il se souvint... Il alla aussitôt conter sa vive peine au supérieur du séminaire. Celui-ci n'en pouvait croire ses oreilles, et il crut devoir adresser une sérieuse admonestation à l'abbé Retord.

A genoux, l'humble prêtre écoutait et acceptait tout.

« Pardonnez-moi, disait-il, Dieu a voulu m'humilier, je le méritais bien. »

C'était la croix qu'il devait sentir si lourdement peser sur ses épaules durant tout le cours de sa vie qui se présentait déjà à lui, dans un jour où Dieu l'épargne ordinairement à ses prêtres, le jour d'une première messe.

II

Vicaire. — Départ pour les missions. — Le Tonkin. — « Salut, terre chérie! »

Après son ordination, l'abbé Retord fut nommé vicaire à Saint-Georges de Lyon. Le curé de cette paroisse avait eu occasion d'apprécier le jeune prêtre et l'avait demandé comme collaborateur à Mgr des Pins, qui avait fini, après quelques difficultés, par l'accorder. Dans ce premier ministère, l'abbé Retord se fit adorer de cette population d'ouvriers et de petits rentiers. En chaire, au confessional, au catéchisme, dans ses relations avec les paroissiens, il apportait ces qualités pré-

cieuses qui conquièrent bien vite la sympathie : la simplicité et la distinction, la réserve et la rondeur, le calme et l'énergie. Il aimait ardemment les âmes, et les âmes venaient à lui pour se laisser conduire à Dieu.

Cependant il songeait toujours à l'apostolat dans les missions lointaines, espérant que ses supérieurs ecclésiastiques se laisseraient toucher et lui donneraient l'autorisation de partir. Pour s'entretenir dans sa sainte vocation, il lisait souvent les *Nouvelles Lettres édifiantes* et les *Annales de la Propagation de la foi*, et cherchait les occasions de s'endurcir pour supporter plus facilement la vie de fatigues du missionnaire. Au bout de trois ans de vicariat, il renouvelait sa demande à l'archevêque de Lyon et avait la joie de la voir accueillie favorablement.

Entré au séminaire des Missions étrangères, il n'y resta que quelques mois, le temps de s'y former rapidement à la vie apostolique et de consoler les âmes, que son départ de Lyon avait jetées dans la désolation. Le 21 août 1831, il partait pour Bordeaux à destination de la Cochinchine. Nous ne décrirons pas le voyage du missionnaire; nous avons hâte de le voir sur le théâtre de son apostolat. Arrivé à Macao, où se trouve la procure des Missions étrangères, M. Retord fut désigné pour le Tonkin, les circonstances rendant difficile son entrée en Cochinchine.

Écoutons-le nous dépeindre la barque qui le conduit vers le but tant désiré :

« L'intérieur de notre appartement aurait offert un beau coup d'œil à l'observateur attentif. Il aurait vu à fond de cale, dans un mélange mystérieux de lumière et de ténèbres, d'abord de l'eau dormante mal recouverte par quelques planches ; puis un tas de sable, un tas de pierres, un tas de cordes ; ensuite une dizaine de caisses superposées ; parmi tous ces objets, quelques crapauds, beaucoup de rats, quantité de cancrelats ; en haut, des lézards et des araignées grosses comme de petites noix. En regardant bien à travers toutes ces belles choses, il aurait aperçu quatre personnages

qui auraient fixé son attention : l'un étendu sur une natte, se tournant tantôt d'un côté tantôt d'un autre pour ne pas trop s'écorcher les membres ; l'autre assis tristement sur une caisse, comme saint Siméon Stylite sur sa colonne ; celui-ci debout contre la lucarne, pour respirer un air plus frais ; celui-là un livre à la main, pour charmer ses ennuis ; et si on eût expliqué à ce spectateur attentif que ces quatre espèces d'hommes étaient des missionnaires français, assurément il nous aurait plaints et nous aurait crus malheureux. Et moi aussi, un jour, je me suis presque cru malheureux : c'était le dimanche de la fête du saint Sacrement. Oh ! que ce jour me paraissait triste quand je pensais à cette brillante fête que j'avais célébrée à pareille époque à Lyon : « O Seigneur, si « aujourd'hui comme autrefois, vous êtes porté en triomphe « au milieu des fidèles français, ah ! bien qu'éloigné de mes « compatriotes par un espace de six mille lieues, donnez-moi « votre bénédiction du haut de vos sacrés autels, afin qu'elle « m'aide à supporter patiemment la croix de cette vie. »

« Le Seigneur écouta ma prière : j'ouvris comme par hasard le livre de l'*Imitation*, et à la première page je lus les paroles suivantes : « Mon fils, ne te laisse pas briser « par les travaux que tu as entrepris pour moi ; que les tri- « bulations ne t'abattent jamais, mais qu'en toute circons- « tance ma promesse te fortifie et te console [1]. »

Le 11 juillet 1832, Retord saluait ainsi la terre où il devait consumer sa vie :

« Salut, terre chérie vers laquelle nous sommes venus de bien plus loin que la reine de Saba vers Salomon ! c'est ici que nous devons trouver notre portion d'héritage et le calice que le Seigneur destine à ses amis... Salut, champ de bataille où il nous faudra, jusqu'à la mort, lutter contre le prince des ténèbres pour planter la croix de Jésus sur ses autels brisés ! Salut aussi à vous, saints patrons et anges tutélaires de ces lieux, saints martyrs qui nous avez précé-

[1] *Vie de Mgr Retord*, par Adrien Launay, pp. 57, 58.

dés dans la carrière apostolique ! Ah ! soyez nos aides et nos guides dans les sentiers teints de votre sang que nous allons parcourir. »

Cependant le débarquement s'opère sans que l'attention des païens soit éveillée. Les quatre missionnaires sont arrivés au milieu des chrétiens qui leur prodiguent les soins les plus respectueux et les plus dévoués. Reçus par Mgr Delgado et Mgr Hénarès, ils s'entendent donner avant leur départ cet avis important, fruit d'une grande expérience :

« Vous êtes encore jeunes, vous pouvez faire beaucoup de bien si vous savez agir avec prudence et ménager vos forces. Pères, adieu jusqu'au ciel, priez pour nous. »

Le 19 juillet ils étaient au bout de leurs fatigues et ils entraient au collège de Vinh-Tri, où se trouvait leur évêque, Mgr Havard. L'apostolat allait commencer pour le Père Retord.

III

Le Tonkin catholique. — La vie errante. — Vivent les misères et les croix ! — « J'ai oublié le français ! » — Les voyages du missionnaire.

« La mission du Tonkin occidental est, par le nombre de ses chrétiens, la plus importante des vingt-sept missions confiées à la société des Missions étrangères. Une suite de grands évêques, depuis Mgr Pallu, son premier vicaire apostolique (1658-1680), ont contribué puissamment à former et à maintenir les fortes traditions qui sont la vie et assurent le progrès d'une mission.

« Ce fut seulement dans les premières années du XVIIe siècle (1627) que les Pères jésuites commencèrent à évangéliser le Tonkin en même temps que la Cochinchine. Le roi d'Annam

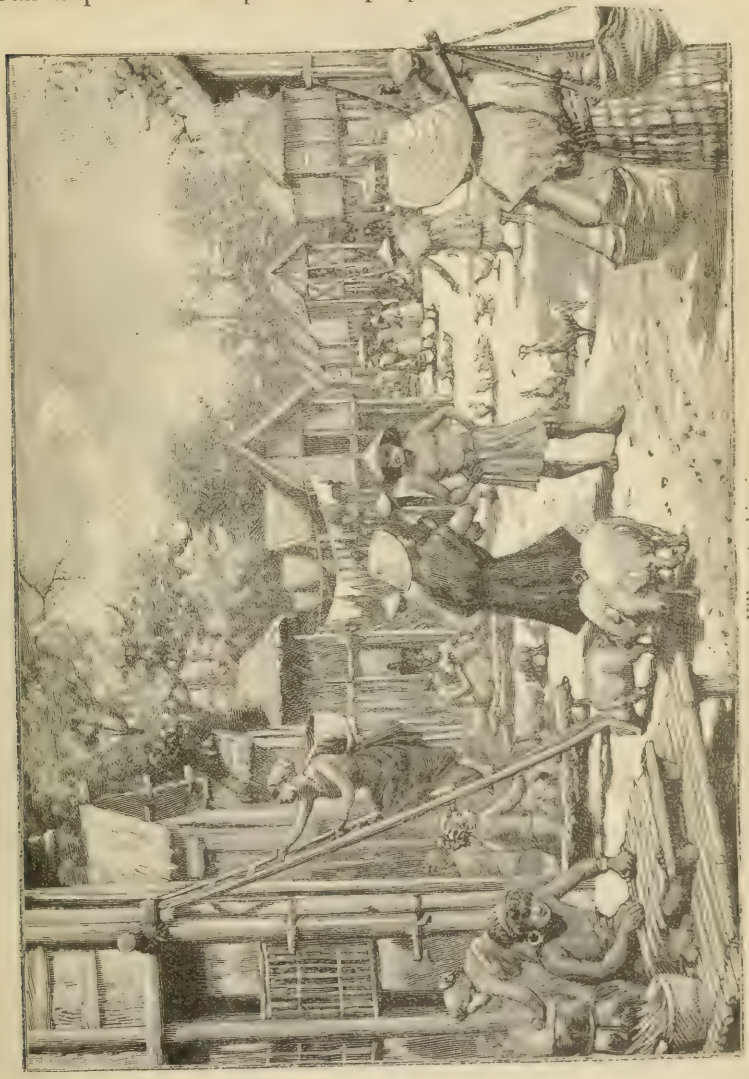
accueillit parfaitement les prédicateurs de la vérité et leur permit d'abord d'annoncer la parole sainte dans tout le royaume. Le peuple tonkinois reçut avec une pieuse avidité la bonne nouvelle. D'après les mémoires du temps, en quelques années, l'église naissante du Tonkin compta quatre-vingt-deux mille fidèles.

« De si beaux résultats ne tardèrent pas à exciter la rage du démon ; aussi, dès la troisième année de l'arrivée des Pères jésuites au Tonkin, on vit commencer cette longue suite de persécutions qui devaient durer à peu près sans interruption jusqu'à nos jours. Ce fut un jeune néophyte, nommé François, qui eut l'honneur de verser le premier son sang pour la foi au Tonkin. Cet accident, qui se renouvela quelques années plus tard en Cochinchine, fit réfléchir le Père de Rhodes et l'amena à conclure à la nécessité de former un clergé indigène pour assurer l'avenir de ces jeunes églises et permettre, en cas d'expulsion violente des missionnaires européens, d'assister sans interruption les chrétiens par le moyen des prêtres du pays. C'est de cette pensée féconde que naquit, en 1660, la société des Missions étrangères, dont la première fin et la raison d'être est de travailler à la conversion des gentils, non seulement en leur annonçant l'Évangile, mais en préparant au sacerdoce ceux des nouveaux chrétiens qui seront jugés aptes à ce saint état.

« Le premier vicaire apostolique du Tonkin fut Mgr Pallu, qui mourut à Fo-Kien, sans avoir pu pénétrer dans sa mission.

« Son provicaire général, M. Deydier, avait été plus heureux que lui. Il s'était embarqué comme matelot à bord d'une jonque païenne, et il aborda au Tonkin au mois de septembre 1666. Il trouva cette belle Église dans une situation bien triste ; privés de leurs prêtres, les chrétiens croupissaient dans l'ignorance, sans culte, sans sacrements. Voyant cette situation, M. Deydier, dès les premiers jours d'octobre, convoqua auprès de lui tous les catéchistes pour leur faire reconnaître son autorité et choisir parmi eux ceux

qui seraient dignes d'être élevés au sacerdoce. Après leur avoir fait faire à tous une retraite de trois jours, il en retint deux auprès de lui pour les préparer immédiatement à la



Village tonkinois.

réception des saints Ordres. Au bout de seize mois les deux élus furent ordonnés à Siam par Mgr de la Mothe-Lambert, vicaire apostolique de la Cochinchine, puis ils retournèrent rejoindre M. Deydier resté seul au Tonkin.

« L'année suivante, Mgr de la Mothe-Lambert, voyant que

Mgr Pallu était retenu en Europe pour les affaires générales de la société, se résolut de passer au Tonkin en compagnie de deux nouveaux missionnaires, MM. de Bourges et Bouchard. Malgré la persécution, le roi, ayant appris qu'un navire français venait d'arriver et que le roi de France était le plus puissant monarque de l'occident, témoigna le désir de voir les commerçants de cette nation venir trafiquer dans son royaume, et, pour les attirer, il leur fit concession d'un terrain à Héan. C'est là que, d'après les conseils de Mgr de la Mothe, MM. Deydier et de Bourges installèrent le séminaire ; mais, pour ne pas attirer l'attention des mandarins, ils prirent le costume des gens du pays et la qualité de marchands.

« Au mois de janvier 1670, M. Deydier présenta à l'ordination sept nouveaux catéchistes, ce qui porta à neuf le chiffre des prêtres indigènes ; vingt autres catéchistes reçurent en même temps les ordres mineurs et vingt jeunes séminaristes la tonsure. L'évêque tint alors un synode dans lequel furent posées les bases constitutives de la mission du Tonkin. En même temps, Mgr de Berythe complétait son œuvre en établissant, dans la maison d'une pieuse chrétienne, les premières religieuses annamites, connues sous le nom d'Amantes de la Croix.

« La mission du Tonkin ne formait alors qu'un seul vicariat. En 1678, le saint-siège procéda à une première division en prenant pour base le fleuve Rouge et la rivière Claire. Les provinces situées à gauche de ces deux cours d'eau formèrent un nouveau vicariat qui prit le nom de Tonkin oriental. Les provinces situées à droite furent désignées sous le nom de Tonkin occidental. »

Mgr Deydier, évêque d'Ascalon, fut le premier vicaire apostolique du Tonkin oriental. Comme il manquait de missionnaires, il fit appel aux dominicains de la province du Saint-Rosaire de Manille, qui, après sa mort (1693), demeurèrent chargés de cette partie du Tonkin. Ils y dirigent actuellement trois vicariats apostoliques qui comptent deux cent quatre-

vingt mille chrétiens. Le Tonkin occidental resta l'héritage de la société des Missions étrangères. En 1846, on en détacha les provinces du sud, qui formèrent dès lors le Tonkin méridional. Ces deux vicariats comptent en ce moment trois cent dix mille chrétiens.

« A la fin du siècle dernier, tout le royaume d'Annam, Cochinchine et Tonkin, fut désolé par la révolte des montagnards de l'ouest. Gia-Long réunit sous son sceptre les deux parties longtemps divisées du royaume, le Tonkin et la Cochinchine. Son règne fut pour l'Église du Tonkin, persécutée pendant presque toute la durée du dernier siècle, une période de paix relative et de restauration religieuse. Bien qu'il ait cruellement trompé les espérances que l'évêque d'Adran avait conçues en le faisant remonter sur le trône, Gia-Long ne poussa jamais l'ingratitude jusqu'à verser le sang des missionnaires et celui des chrétiens. Mais à sa mort il eut la malheureuse idée de déshériter son petit-fils, l'enfant du prince Canh, l'ancien élève de l'évêque d'Adran, pour donner le trône à un de ses fils naturels, nommé Minh-Mang, homme d'un esprit remarquable, mais qui s'était juré d'anéantir le christianisme. Ce fut un duel à mort dont le royaume d'Annam devait sortir grièvement blessé[1]. »

C'est donc en pleine persécution que le Père Retord allait inaugurer son ministère apostolique. Il était admirablement doué pour la lutte, car il avait le courage, le sang-froid, la ténacité, et par-dessus tout un amour indéfectible de Dieu et des âmes. La direction du district de Son-Mieng lui fut confiée. La vie n'était pas gaie alors, car il lui fallait se cacher dans des cabanes retirées ou dans des fosses recouvertes de broussailles ; mais il n'en perdait pas pour cela sa belle humeur, et au milieu de toutes ses détresses il chantait cette devise qui devait être celle de son épiscopat : « Vivent les misères et les croix ! »

Le premier soin du missionnaire consiste à prendre le plus

[1] Cf. *Vie de Mgr Puginier*, par E. Louvet.

possible les mœurs et les coutumes de ses ouailles. Étudier la langue, se faire aux habitudes des Annamites, se donner à eux à corps perdu, telle fut la préoccupation absorbante du Père Retord dans les premiers temps de son ministère. Il devint un si parfait Tonkinois, qu'il en oublia presque le français. Mgr Havard, s'étant rendu à Son-Mieng pour la visite pastorale, fut étonné de ne pas l'entendre répondre à ses premières questions :

« Eh ! comment, cher confrère, lui dit-il, êtes-vous donc fâché de me voir ? Pourquoi ne répondez-vous rien ?

— J'ai oublié le français ! » dit le Père Retord après quelques instants de silence.

Il avait réussi au delà de toute espérance. La transformation était complète.

Cependant le missionnaire n'oubliait pas la France ; il écrivait aux amis qu'il avait laissés là-bas pour les mettre au courant de ses joies et de ses tribulations. Citons cette lettre, qui nous le montrera sur le vif ; il décrit ses courses apostoliques :

« Qu'elles sont belles ! Tantôt, semblable à un gros mandarin, je les fais mollement, couché dans un filet recouvert d'une belle natte et porté par deux Annamites. Dans ce filet et sous cette natte, l'œil du méchant ne peut me voir.

« Tantôt, heureux héritier de la barque de Pierre, je voyage sur les eaux des fleuves, qui sont très beaux ici et en très grand nombre, grâce à des inondations qui, pendant plus de quatre mois, couvrent entièrement le pays.

« Les païens, qui me voient voguer dans ma pauvre petite nacelle, croient que je vais comme eux à la pêche des poissons, quand je vais à celle des hommes.

« Le plus souvent, c'est à pied que je fais mes courses. Figurez-vous un individu dont la taille est de cinq à six pouces plus haute que celle de tous ceux qui l'environnent : une longue barbe cache presque son visage, un large turban enveloppe sa tête et un large chapeau de paille la couvre en entier ; ses larges habits, d'une forme toute singulière, sont

relevés jusqu'aux genoux ; ses pieds sont nus et sa main est armée d'un gros et noueux bâton ; le voilà qui s'avance précédé d'une douzaine d'hommes armés de longues perches de bambous, car c'est ainsi qu'il faut en user pour ne pas s'exposer à tomber entre les mains des brigands qui pullulent sur cette malheureuse terre annamite. »

Tantôt, heureux héritier de la barque de Pierre, je voyage sur les eaux des fleuves.

Il parle ensuite de l'accueil que lui font ses chrétiens, des modestes cadeaux qu'ils prélèvent sur leur pauvreté pour le père de leurs âmes.

« Je leur raconte des histoires sur la France ; je leur dis combien est grand dans ce pays le nombre d'évêques et de prêtres, comme les églises sont hautes, ont de belles colonnes et de pesantes voûtes en pierre ; je leur parle de la multitude d'autels qui se trouvent dans ces églises, de leurs grosses cloches, du chant majestueux des offices, etc.; je n'oublie pas

les pieux fidèles qui font l'aumône aux missions, qui leur envoient des chapelets, des croix et des médailles, et je rappelle aussi combien nous sommes obligés de prier Dieu pour eux.

« Ces braves gens sont enchantés de mes histoires ; ils se disent entre eux :

« — Il paraît qu'on est bien heureux dans ce pays, puisque la religion s'y exerce si solennellement. »

« Hélas ! ils ne se doutent point que je ne lève devant leurs yeux qu'un coin du voile, celui qui cache le beau côté ; mais cette partie qui dérobe à leurs regards les œuvres de crime et de mort de vos savants impies, je la laisse abaissée pour eux, comme elle devrait l'être pour toutes les générations. »

Il termine par cette belle page où se révèle l'amour de sa vocation de missionnaire :

« Oh ! que le Seigneur est donc bon ! Que sa Providence est admirable ! Que les enfants de la terre s'attachent à ce monceau de boue, qu'ils se disputent à l'envi quelques grains de sable ; pour moi, je ne veux que vous, ô mon Dieu ! et je me tiens content de la part que vous m'avez assignée. Prêcher l'Évangile aux pauvres, courir de cabane en cabane sur les pas de Jésus : oh ! que ce ministère est beau ! A d'autres le pénible état de faire retentir la parole sainte à l'oreille des grands, de la prêcher sous la voûte résonnante des basiliques riches et superbes, entourés d'un auditoire illustre et nombreux ; mais à nous la gloire de catéchiser le pauvre et l'ignorant sous sa case de paille. Que d'autres parcourent solennellement les provinces, précédés par la renommée qui proclame leur arrivée ; pour nous, notre honneur est de passer inaperçus dans les empires où le démon règne tyranniquement, de ruiner sourdement son pouvoir en lui enlevant ses sujets. »

Enfants qui lisez ces lignes, admirez les généreux sentiments qui les a dictées, et puisse Dieu inspirer à quelques-uns d'entre vous la pensée de marcher sur les traces

de ces hommes héroïques, qui sont prêts à tous les sacrifices pour faire connaître et aimer Notre Seigneur Jésus-Christ.

IV

La persécution. — Martyre du Père Marchand. — Habileté du Père Retord. — Martyre de Xavier Cân.

Minh-Mang abusait de ses sujets : ils se révoltèrent. Le Père Marchand, enlevé de sa paroisse par Khoï, chef des rebelles, qui voulait avoir un missionnaire près de lui, fut pris à Saïgon par l'armée royale victorieuse. On le condamna au plus atroce des supplices annamites : les cent plaies. La tête du martyr fut promenée dans tout l'Annam, pour exciter la terreur et la crainte. Une sorte d'accalmie succéda à la tourmente; elle fut de peu de durée.

Le 25 janvier 1836 la persécution recommença. Le Père Retord se prépara au martyre, mais il se prépara en même temps à déjouer par la ruse les complots de ses ennemis. Personne n'était plus habile que lui à choisir les moyens pratiques pour échapper aux satellites. Les chrétiens admiraient son calme, son courage et son esprit souple.

« Le Père est très fort, » disaient-ils.

Le missionnaire ne reculait pas devant le martyre, mais il se croyait, avec raison, nécessaire à ses fidèles, et il considérait comme un devoir de tout mettre en œuvre pour échapper au péril.

Sur ces entrefaites, le Père Retord éprouva une vive peine. Un catéchiste très aimé de lui, Xavier Cân, fut arrêté tandis qu'il remplissait une mission qui lui avait été confiée. Grande fut la désolation du missionnaire.

« Il m'a suivi partout depuis que je suis au Tonkin, écrivait-il. Il a habité avec moi dans les réduits humides et sombres ; il a couru avec moi pendant les nuits, dans l'eau et la boue des rivières et des marécages ; il a partagé tous mes dangers, m'a soigné dans ma maladie ; il m'a aidé à apprendre la langue annamite ; enfin il m'a assisté dans toutes les fonctions de mon ministère, à travers des difficultés et des privations sans nombre et sans mesure. »

« Il était très ardent à prêcher les idolâtres, à encourager les chrétiens persécutés, à aller chercher et ramener au bercail les pécheurs endurcis. C'était mon grand commissionnaire, expéditif, obéissant ; il allait promptement partout où je l'envoyais, loin ou près, la nuit comme le jour, dans les pays paisibles et dans les villes et villages que bouleversait la tourmente de la persécution religieuse [1]. »

Faisant part à son père spirituel de son arrestation et de sa détention, l'intrépide catéchiste finissait ainsi sa lettre :

« Je sais que le Seigneur m'a conduit sur ce champ de bataille pour combattre avec force et valeur. Je suis ici comme un bœuf entre les mains du boucher ; ils feront ce qu'ils voudront de moi, ils assassineront ma chair à la manière qu'il leur plaira. Je ne regrette rien sur cette terre ; je ne crains point l'ennemi ; je ne redoute nullement la fureur des bourreaux [2]. »

Le Père Retord voulut tenter l'impossible pour sauver son zélé catéchiste : démarches auprès de personnes influentes, offrande de sommes considérables qui devaient être la rançon du prisonnier. Tout fut inutile ; à certains moments on croyait atteindre le but tant désiré, mais la rage des persécuteurs reprenait le dessus. Pendant le temps de cette dure captivité, le missionnaire ne cessait de ranimer le courage de son catéchiste ; il lui écrivait des lettres comme celle-ci :

« J'ai appris que les mandarins t'avaient condamné à la peine capitale ; cette nouvelle m'a causé tout ensemble une

[1] *Mgr Retord et le Tonkin catholique*, par Adrien Launay, p. 123.
[2] *Ibid.*, p. 122.

grande douleur et une grande joie... Tes tribulations me désolent ; la cangue me pèse plus qu'à toi ; depuis que tu es en prison, j'y suis aussi et j'en ressens toutes les horreurs ; mais la foi me console de toutes les souffrances.

« Embrasse donc ta cangue avec autant de force et d'amour que Madeleine les pieds du Sauveur ; un jour elle sera chan-

La cangue.

gée pour toi en une auréole lumineuse. Place tes pieds dans tes ceps avec autant de joie que les mandarins les leurs sur un duvet de roses, et pense qu'ils doivent te servir de degrés pour monter sur le trône immortel qui t'est préparé dans les cieux. Habite avec joie ta prison noire, songeant qu'elle est le vestibule des palais éternels[1]. »

Pendant le temps de sa longue détention, Xavier fut atteint d'une maladie grave. Il témoigna alors l'ardent désir qu'il

[1] *Mgr Retord et le Tonkin catholique*, par Adrien Launay, p. 130.

avait de recevoir les sacrements. Un prêtre indigène entra dans la prison avec un médecin, reçut sa confession et lui donna le sacrement des forts.

Enfin le moment vint où le confesseur de la foi dut donner à son maître le suprême témoignage d'amour. Rien n'avait pu vaincre sa constance : la palme était prête pour le martyr.

Le funèbre cortège se rassembla pour l'exécution. Cinq mandarins ouvraient la marche, montés sur des éléphants ; dix officiers à cheval les suivaient, puis trois cents hommes du régiment de Vû-Lam, en uniformes rouges et le sabre à la main.

Une foule immense était accourue sur le passage. Les uns s'écriaient :

« Cet homme dédaigne la mort ; il faut vraiment que le maître du ciel soit descendu en lui. »

Quelques-uns expliquaient ce mépris de mourir :

« Chez les chrétiens, il y a un pain qui ensorcelle ; ceux qui en mangent ne craignent plus rien, et rien ne saurait leur faire abandonner leur religion. »

D'autres s'approchaient de lui et murmuraient :

« Pourquoi veux-tu mourir, toi dont les cheveux n'ont pas encore blanchi, et dont le visage est si jeune ? Les animaux sans raison connaissent le prix de la vie ; à plus forte raison l'homme doit chérir la sienne.

— C'est un fou, » hasardaient plusieurs.

Mais le plus grand nombre des assistants l'admiraient.

On attendit pendant quelque temps six autres prisonniers qui devaient être exécutés avec le confesseur ; Xavier saisit cette occasion pour parler au peuple : debout au milieu des satellites, chargé de sa cangue et de ses chaînes, il éleva la voix, protesta qu'il mourait pour la seule cause de la foi, puis il improvisa une exhortation et parla longuement sur la mort.

Enfin on s'avança vers le lieu de l'exécution. Càn marchait d'un pas égal et ferme, « la figure riante comme un

convive qui se rend au festin ; » il adressait à la multitude qui s'empressait autour de lui de religieuses paroles.

Lorsqu'il fut arrivé sur le terrain fatal, hors des portes de la ville, les soldats démontèrent sa cangue et brisèrent ses chaînes. Quelques chrétiens lui apportèrent une table chargée de mets et d'un flacon de vin. Il s'assit, but et mangea pour leur faire plaisir, ensuite il se leva.

L'exécution des condamnés commença aussitôt; les bourreaux abattirent à coups de sabre les têtes des six coupables, dont le sang rejaillit sur les vêtements de Xavier qui ne manifesta aucune émotion.

On lui ordonna de s'asseoir à terre; ses mains furent liées à un pieu placé derrière lui, la corde passée à son cou, et les deux extrémités remises à douze soldats qui se postèrent à droite et à gauche. Une femme chrétienne, nommée Khoa, et plusieurs autres fidèles se précipitèrent en pleurant à travers les gardes :

« O Tiên-Truât, dirent-ils, ta dernière heure est venue; sois ferme.

— Je vous remercie, mes frères et mes sœurs.

— Souviens-toi de nous devant Dieu. »

Il inclina la tête en signe de promesse.

Deux soldats s'approchèrent et lui parlèrent à voix basse, sans doute pour se recommander à ses prières.

On n'attendait plus que le signal, lorsque le chef militaire s'écria :

« O Tiên-Truât, tu peux vivre encore, tu n'es ni voleur, ni rebelle; ta sentence n'est point irrévocable : fais un pas sur la lettre dix, et j'irai parler pour toi. »

Xavier Cân répondit :

« Ma résolution est inébranlable, faites ce que vous avez à faire. »

A l'instant les soldats tirèrent la corde des deux côtés, puis, par un brusque mouvement, ils brisèrent le cou du martyr.

Selon l'usage, on brûla l'extrémité de ses pieds, et comme

cette épreuve ne paraissait pas suffisante pour constater la mort des chrétiens, qui, prétendaient les païens, possédaient le pouvoir mystérieux de ressusciter au bout de trois jours, on lui coupa la gorge; le sang coula à flots, et les fidèles s'avancèrent pour y tremper leurs mouchoirs, leurs turbans, leurs vêtements, des pièces d'étoffe entières. Le fils d'un mandarin du nord les imita; il plongea dans le sang un de ses vêtements qu'il emporta respectueusement enveloppé. Les infidèles étaient dans l'étonnement et se disaient les uns aux autres:

« Voyez donc les chrétiens comme il s'aiment ! » et quelques-uns d'entre eux venaient aussi furtivement tremper du papier dans le sang répandu.

Après l'éloignement des officiers et des soldats, les fidèles enlevèrent le corps et lui donnèrent la sépulture dans le jardin de l'un d'entre eux; plus tard, les habitants de Son-Mieng, pays natal du martyr, le demandèrent et le déposèrent dans leur église[1].

V

L'épiscopat. — La résidence épiscopale. — Le sacre à Manille. — Le coadjuteur. — Intervention de la France. — Expéditions apostoliques. — Un confessionnal assiégé. — « Voilà le roi de la religion qui passe ! »

La persécution sévit avec fureur : Minh-Mang a fait expédier quarante crucifix au gouverneur de la province de Nam-Dinh; on doit les placer aux portes de la ville pour que les chrétiens soient obligés de les fouler aux pieds.

[1] *Les Cinquante-deux serviteurs de Dieu*, par Adrien Launay, t. I, p. 230.

« Qu'on frappe sans pitié, écrivait l'empereur aux mandarins, qu'on torture, qu'on mette à mort ceux qui refusent de fouler aux pieds la croix! Qu'on sache que ce refus les constitue en état de rébellion ; qu'on prenne donc, sans autre forme de procès, une hache, un sabre ou un coutelas, tout ce qui se trouve sous la main, pour exterminer ces aveugles et ces endurcis, sans qu'il en échappe un seul... »

Les missionnaires sont obligés de se cacher dans les forêts et dans les montagnes, où les chrétiens, en courant les plus grands risques, leur apportent la nourriture nécessaire à leur subsistance.

Mgr Retord, après être resté quelque temps à son poste, se voit forcé de se réfugier dans un vieux hangar, au milieu des broussailles. Pendant ce temps le sang coule.

Les évêques Hénarès et Delgado, le Père Fernandez, des prêtres indigènes, des catéchistes, des chrétiens font généreusement à Dieu le sacrifice de leur vie.

Mgr Havard est mourant, de sa main défaillante il écrit ces lignes :

« J'établis par ces présentes M. Pierre Borie pour me succéder, sous le titre d'évêque d'Acanthe, et, en cas de mort dudit Pierre Borie avant d'avoir reçu la consécration épiscopale, M. Retord me succédera sous le même titre. »

Mgr Havard mourait trois jours après. Il avait agi sagement en se nommant deux successeurs ; car au bout de quelques semaines Mgr Dumolin-Borie était arrêté, puis décapité.

Par le fait de cette mort, le Père Retord devenait évêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tonkin occidental. Le bâton pastoral, échappé de la main d'un vicaire apostolique expirant, était tombé dans le sang d'un martyr. Retord le ramassa par dévouement plus encore que par obéissance. Pouvait-il refuser la mitre lorsqu'elle s'imposait à son front comme une couronne d'épines ?

Les évêques du Tonkin occidental résidaient depuis plus de cent ans dans la paroisse de Vinh-Tri, petit village de chrétiens fidèles. Mgr Retord dépeignait ainsi sa résidence épiscopale :

« Une petite cabane près de laquelle il y a un souterrain pour que j'y descende si les mandarins viennent à ma poursuite, deux catéchistes pour m'aider à répondre aux lettres qu'on m'écrit en français, en latin, en annamite, en chinois ; point de cathédrale, point de chanoines, point de secrétaires comme les évêques de France, un grand vicaire qui est très loin, perdu dans les montagnes : tels sont ma résidence et mon personnel. »

La persécution continuait à exercer ses ravages, et les vides se faisaient dans le clergé indigène. Que faire ? Retord n'était pas sacré, il ne pouvait ordonner de nouveaux sujets. Il n'y avait pas à hésiter ; il fallait partir coûte que coûte pour aller chercher très loin l'onction qui fait les pontifes.

Après bien des difficultés de toute sorte, l'évêque d'Acanthe arrivait à Macao. Il n'y avait pas alors d'évêque dans cette ville, il dut donc reprendre la mer pour les Philippines. C'est à Manille, le 31 mai 1840, qu'il reçut la consécration épiscopale.

« Ce fut, disait-il, le jour le plus mémorable de ma vie, parce que jamais je ne reçus tant d'honneurs de la part des hommes, et tant de grâces de la part de Dieu. »

La croix devint son blason, avec cette devise : « Faites que je m'enivre de la croix, *Fac me cruce inebriari.* » Il devait la réaliser pleinement, durant les jours que Dieu allait lui donner encore pour travailler et souffrir dans sa chère mission.

On lui conseillait, avant de repartir pour le Tonkin, de faire un voyage en France :

« Sans doute la patrie m'est chère, et je la reverrais avec bonheur, avait-il répondu ; mais faut-il que je laisse périr les deux cent mille chrétiens qui sont dans ma mission et que l'on voie s'éteindre par ma lâcheté ce flambeau de la foi que d'autres ont allumé avec tant de sueurs et de fatigues ? Est-ce au moment où les lions rugissent avec le plus de fureur que le pasteur doit s'éloigner du troupeau ? Convient-il à un soldat d'abandonner son poste, parce qu'il voit le glaive

étinceler à ses yeux ? Non, non, dussent toutes les armées du tyran être échelonnées sur ma route pour me fermer l'entrée du Tonkin, il faut que je réponde à l'ordre qui m'y appelle. Les murs de ma Jérusalem sont tombés; nouveau Néhémie, il faut que j'aille les relever ou m'ensevelir sous leurs derniers décombres. »

Au moment où Mgr Retord arrivait à sa résidence de Vinh-Tri, dans la citadelle de Hué, Minh-Mang mourait des suites d'une chute de cheval. Il ne fut regretté de personne, ni des païens, ni des chrétiens. On n'avait à raconter sur lui que des actes de cruauté inepte et bestiale.

A son retour, Mgr Retord trouvait sa mission dans un état lamentable; durant son absence, prêtres et catéchistes avaient été emprisonnés et martyrisés. Des chrétiens avaient dû s'exiler. Il n'y avait que Dieu qui pût sauver cet infortuné vicariat apostolique, car tous les appuis humains lui manquaient.

Il était nécessaire d'abord de pourvoir à l'avenir. La persécution avait recommencé avec Thieu-Tri, prince faible et irrésolu, disent les historiens. L'évêque n'avait plus avec lui que cinq missionnaires. Il fallait donc se hâter d'imprimer l'onction sur un autre front, quand la tête de Mgr Retord était peut-être à la veille de tomber sous le fer des bourreaux. C'est pourquoi l'évêque d'Acanthe choisissait M. Gauthier pour coadjuteur, et le sacrait le 6 février 1842.

Lorsque cet acte de sage prévoyance fut accompli, les missionnaires se séparèrent:

« Travaillez en silence, leur avait dit le chef; voyons ce que décidera Thieu-Tri, et comment se conduiront les mandarins. »

L'année 1843 fut marquée pour le Tonkin catholique par un événement d'une importance extrême. La France, en la personne du commandant Lévêque, un marin hardi et expérimenté, parla haut et ferme au roi d'Annam, et réclama la mise en liberté de cinq missionnaires condamnés à mort et retenus alors en captivité. Mgr Retord s'en réjouit et pour

ses chers confrères et pour l'avenir de sa mission, qui ne pouvait que profiter du prestige avec lequel la France s'était montrée aux Annamites. Immédiatement, avec cette sûreté de coup d'œil qui le caractérisait, il vit qu'il fallait s'affirmer hautement et marcher de l'avant. Il organisa donc des fêtes extérieures, très solennelles, avec de grands rassemblements de peuple, sans s'inquiéter s'il était surveillé ou non par les mandarins.

Écoutons-le nous raconter ses procédés d'évangélisation et de visite pastorale.

« Voici en peu de mots comment nous procédons :

« On élève une grande baraque en bambous et en paille; on l'orne de tentures à l'intérieur, on y dresse un autel qu'on décore le mieux possible; c'est là notre cathédrale, c'est là que nos chrétiens se rassemblent le soir pour réciter leurs longues prières, pour faire le chemin de la croix, entendre l'instruction et la lecture que leur fait un catéchiste, et tous ces exercices se prolongent bien avant dans la nuit. C'est là que le matin, bien avant l'aurore, ils se réunissent de nouveau pour entendre le sermon et la sainte messe, pendant laquelle des jeunes filles chantent à l'envi des prières correspondant à toutes les parties du saint sacrifice; c'est là que nos néophytes, venus de loin, couchent pendant la nuit et mangent durant le jour.

« Quant à nous, une partie de notre journée se passe à recevoir la visite des chrétiens, qui de toutes parts nous apportent, avec leurs présents, l'expression filiale de leurs félicitations, nous exposent leurs misères, nous expliquent leurs différends; et nous les égayons par le récit de mille histoires pieuses, nous les réjouissons par le bon thé que nous leur faisons boire, nous les consolons dans leurs peines, nous les réconcilions entre eux et les ramenons à Dieu par nos exhortations et nos encouragements.

« Grande est la multiplicité des affaires qu'ils viennent nous soumettre, qu'il faut à toute force décider; grande aussi l'importunité de leurs demandes de chapelets, croix et

médailles; Dieu en soit encore béni. Je me fâche souvent très fort, j'enfle le son de ma voix, je prends un air rébarbatif; alors ils se taisent, mais si j'ai le malheur de rire sous cape tant soit peu seulement, aussitôt ils reviennent à la charge, et je ne puis les renvoyer qu'après avoir cherché dans le fond de mon coffre de vieilles médailles que je leur

« On élève une grande baraque en bambous et en paille, on y dresse un autel qu'on décore le mieux possible : c'est là notre cathédrale. »

donne et qu'ils reçoivent avec un contentement et une joie inexprimables. »

Ce que Mgr Retord raconte en général de ses campagnes apostoliques, ses missionnaires l'ont détaillé.

« Il était, nous disent-ils, d'un grand sens pour résoudre promptement les questions les plus délicates et les plus difficiles; il savait allier admirablement la bonté du père avec l'autorité du supérieur; un seul mot de reproche faisait trembler tout le monde, et cependant les vieillards, les

pauvres, les enfants s'approchaient de lui sans crainte, toujours sûrs d'être bien accueillis. »

Ainsi se passait la journée. Bien peu d'hommes en ont d'aussi occupées; elle n'était cependant pas encore achevée.

Le soir les catéchistes réunissaient et instruisaient les enfants de la première communion et les néophytes. Des jeunes gens étaient désignés pour faire la patrouille autour du hameau, d'autres pour maintenir l'ordre dans l'église.

L'évêque et les missionnaires entraient au confessionnal et y restaient jusqu'à minuit. Tout était alors en mouvement dans le village; on entendait prier, étudier, chanter avec un merveilleux entrain et Mgr Retord jouissait à plein cœur.

« Rien ne m'est plus agréable que de voir cet empressement de nos Tonkinois à s'instruire et à s'approcher des sacrements; mais aussi rien n'est plus fatigant pour le corps que ces longues séances, qu'il faut passer au confessionnal: Dieu en soit béni ! »

A certains jours le confessionnal du vicaire apostolique était envahi; les Annamites préféraient l'absolution de l'évêque à celle des missionnaires. Un soir, à Ke-Dam, afin de mettre un terme à cette obsession, Mgr Retord appela son diacre et lui murmura quelques mots. Interprète plus ou moins fidèle, celui-ci publia à haute voix que les scélérats, les brigands, les voleurs, enfin ceux dont la conscience était chargée de tous les crimes, auraient seuls le privilège de se confesser à l'évêque. Plus de cinquante personnes entourèrent aussitôt le saint tribunal, se disputant la primauté du rang, énumérant leurs titres à cette préférence, se faisant le plus noirs possible et se diffamant à l'envi pour obtenir la faveur d'être entendus de leur premier pasteur.

Il avait établi, parmi ses chrétiens, la pratique du chemin de la croix, et c'était là, à certains moments surtout, un moyen très efficace de conversion :

« Rien n'est plus attendrissant, disait-il, que d'entendre nos chrétiens réciter ces méditations dans leur langue chantante, sur un ton triste et doux et avec un merveilleux

accord. Oui, leurs gémissements sur la cruelle agonie de Jésus, dans ces pays lointains et idolâtres, dans cette vallée d'exil et de larmes, sont encore plus touchants que ceux des enfants d'Israël sur les rives du fleuve de Babylone. »

S'il survenait une fête, les fidèles accouraient plus nombreux; l'évêque célébrait la messe en plein air, sur une estrade élevée à la hâte. D'interminables processions se déroulaient à travers le village et s'étendaient dans la campagne. L'Annamite aime les distractions bruyantes, les réunions nombreuses, les couleurs brillantes, tout l'apparat plus ou moins comique : des drapeaux, tamtam, sabres et lances de bois doré; ce jour-là il rayonnait, prenant sa revanche des heures sombres et silencieuses de la persécution. Le complément indispensable de toute cérémonie, un grand festin que les invités s'offraient à eux-mêmes, terminait la solennité.

Certains détails auraient pu choquer des Français, excellents civilisateurs, empressés et généreux, mais comprenant difficilement que leurs pratiques ne peuvent et ne doivent pas être universelles.

« Peut-être, leur disait Retord, voudriez-vous nous faire changer quelque chose dans nos cérémonies et nos habits religieux? Dans ce cas, vous passerez ici pour un hérétique; on vous poursuivra comme un excommunié, car nos Annamites sont persuadés que la religion étant l'œuvre de Dieu, elle est immuable comme lui et doit être aujourd'hui absolument comme dans les temps passés. Et si on leur disait qu'en France il y a des diocèses où les prêtres ont dans un temps suivi le rit romain, porté le surplis, la barrette, le chapeau rond et la soutane sans queue, et que dans d'autres ils avaient un rit particulier, portaient le rochet, le bonnet carré, le chapeau tricorne et la soutane à queue, ils en seraient grandement scandalisés; ici on peut bien perfectionner et embellir ce qui existe déjà, ce que les anciens ont établi, mais il faut le faire avec prudence et comme insensiblement, sans toucher aux anciennes choses. »

Lorsque le renouvellement moral et religieux de la paroisse était ainsi opéré, l'évêque faisait ses adieux à cette population à laquelle il avait apporté la grâce et les bénédictions de Dieu, et il partait pour recommencer la même œuvre ailleurs. Ses chrétiens le suivaient en pleurant, le plus loin possible, ne se lassant pas de recevoir sa bénédiction et de baiser son anneau. Quelques hommes lui faisaient escorte, la torche à la main, car on voyageait surtout la nuit. Ils chantaient et priaient, et les païens, réveillés par cette marche nocturne et triomphale, disaient non sans une certaine terreur :

« Voilà le roi de la religion qui passe ! »

VI

Retour de M. Charrier. — Visite au Lac-Thô. — Division du vicariat. — Incendie de la flotte Thieu-Tri. — Avènement de Tu-Duc.

L'année 1845 apporta avec elle une grande joie à Mgr Retord. M. Charrier, un des cinq missionnaires délivrés par le commandant Lévêque, revint au Tonkin.

« Quand il arriva, raconte Mgr Retord, je me trouvais avec M. Titaud dans un village tout chrétien, où nous avons un collège de quarante élèves : alors les eaux de l'inondation couvraient encore toute la plaine, et les nombreux hameaux dont elle est semée semblaient autant de petites îles verdoyantes. Aussitôt qu'on m'annonça l'approche de M. Charrier, j'envoyai plusieurs barques à sa rencontre, tandis que dans le village on préparait les tambours et tous les instruments de musique, et que dans le collège on décorait l'église comme aux jours de grande solennité. Notre chapelle de

bambou était toute tendue d'étoffes de soie, et l'autel orné de colonnes, d'images et de belles dorures.

« Enfin, vers les dix heures du soir, des hommes placés en faction hors du village annoncent l'apparition d'une torche flamboyante, qu'on voyait se promener sur les eaux comme un météore. C'est M. Charrier qui arrive! Aussitôt le collège et tout le village se portent vers ce point lumineux, qui grossit en s'approchant; plusieurs chrétiens se jettent dans de petites barques et vont à la rencontre du missionnaire, et nos musiciens s'empressent d'ajuster leurs instruments. Le voilà arrivé!... Oh! comme nous nous embrassâmes cordialement! Mais voyez comme notre belle procession défile majestueusement à la lueur des flambeaux. Quel vacarme font mes hommes avec leurs tambours et leur musique; et nous, comme nous faisons retentir au loin les échos en chantant le *Te Deum!* Nous entrons à l'église, où je donne solennellement la bénédiction épiscopale; puis nous venons dans ma chambre, et là, dans l'intimité, nous causons du Tonkin et de la France, heureuse causerie qui dura presque toute la nuit.

Musiciens tonkinois (élèves de la Mission).

« M. Charrier resta près de dix jours avec moi, puis nous nous séparâmes pour aller, chacun de notre côté, travailler à la vigne du Seigneur.

« Sans doute vous êtes étonné d'apprendre que nous donnions à notre joie une expression si bruyante. La persécution a donc cessé ? allez-vous dire. Non, mon cher ami, elle dure toujours, puisque nous avons encore plusieurs confesseurs de la foi qui gémissent dans les prisons, sous le poids d'une condamnation à mort, ou qui traînent leur triste existence sur les plages de l'exil ; elle dure toujours, puisque les mandarins lancent encore contre la religion des ordonnances où ils répètent toutes les calomnies consignées dans les édits de l'ancien roi, puisqu'ils vexent encore sans cesse nos chrétiens pour leur extorquer de l'argent, puisqu'on arrête encore les missionnaires et les prêtres du pays tout comme par le passé. Ainsi, par exemple, la veille de Toussaint de l'année dernière, on a saisi en basse Cochinchine Mgr Lefebvre avec un prêtre indigène et plusieurs chrétiens ; et cette année il y a eu aussi plusieurs arrestations dans le Tonkin oriental et occidental. Malgré toutes ces vexations, nous sommes bien plus à l'aise, surtout au Tonkin, que du temps du roi Minh-Mang ; et puis, à force d'être persécuté on finit par s'y habituer, les mille tracasseries suscitées par le tyran et ses satellites ne font presque plus aucune impression : c'est au point que nos néophytes, bien loin d'être abattus, sont plus courageux que jamais. »

L'évêque continuait donc le cours de ses visites pastorales, passant bravement près des mandarins, chantant des messes pontificales, présidant des concours de catéchisme, agissant en un mot au grand jour, comme s'il eût été dans le pays le plus libre du monde. Les païens le respectaient, les chefs de village lui faisaient demander l'autorisation de le saluer. L'évêque les recevait avec cordialité ; cependant il gardait son grand air, car il est nécessaire pour conserver son prestige à leurs yeux de ne pas s'abandonner jusqu'à la familiarité.

Une de ses visites fut pour les sauvages du Lac-Thô. Perdus dans les montagnes, ces pauvres chrétiens, au nombre de quinze cents, étaient gouvernés par un prêtre annamite. Un seul évêque avait pénétré jusqu'à eux : Mgr Havard. Le pays était très malsain, et un missionnaire européen, qui avait voulu se fixer au milieu d'eux, y était mort de la fièvre.

Mgr Retord se mit courageusement en route, et, après bien des fatigues, il arriva auprès de ces chers délaissés. Reçu par eux avec enthousiasme, l'évêque n'oublia pas les impressions qu'il éprouva alors ; il écrivait plus tard :

« C'est chez les sauvages que j'ai éprouvé le plus de plaisir, franchissant leurs montagnes qui semblaient s'incliner sous nos bénédictions et sous nos pas ; traversant les déserts au milieu des herbes plus élevées que nos têtes, parmi les pierres et les buissons qui nous déchiraient les pieds, au travers de vallées profondes, sous l'ombre menaçante de leurs noirs rochers, dans le lit de leurs rivières limpides et fraîches ; me fourvoyant dans l'épaisseur des forêts et m'enfonçant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux. Souvent, nous entonnions avec force un beau cantique ou un *Laudate*, et les échos de tous les environs répétaient à l'envi nos accents avec la plus sublime et la plus grandiose harmonie. De temps en temps nous nous asseyions sur une pierre, près d'un ruisseau, sous l'ombrage d'un arbre antique, pour reprendre haleine, manger une orange et nous désaltérer avec l'eau qui coulait à nos pieds ; les vieux et gros oiseaux des forêts semblaient se montrer sensibles à notre visite, ils venaient sur les arbres d'alentour nous offrir l'hommage de leur présence et nous réjouir par leurs cris perçants. »

En 1846, Mgr Retord adressa à la Propagande un document important sur l'état de sa mission, et dans lequel il demandait la division du vicariat apostolique dont il était chargé. Une bulle du 27 mars 1846 décréta cette séparation et créa le vicariat du Tonkin méridional, qui reçut comme

chef Mgr Gauthier. Pour remplacer son premier coadjuteur Mgr Retord s'en choisit un second, Mgr Jeantet.

Au mois de mars 1847, le commandant Lapierre ayant été envoyé à Tourane pour entamer avec l'Annam des négociations commerciales et réclamer pour nos nationaux la liberté de la prédication, Thieu-Tri essaya de l'attirer dans un guet-apens en l'invitant à un festin pendant lequel on devait le massacrer avec ses officiers ; mais le complot fut découvert par la fidélité d'un chrétien, qui risqua sa vie afin d'instruire le commandant de la trahison projetée. Mal en prit au roi de cette perfidie. En deux heures, sa flotte fut incendiée et détruite à coups de canon.

Furieux, le roi lança un édit terrible de persécution qui ne fut pas exécuté complètement ; les mandarins craignaient la France, l'ayant vue à l'œuvre dans les dernières années.

Quelques mois après sa défaite, Thieu-Tri mourait de colère et d'humiliation (novembre 1847). Son fils Tu-Duc, qui lui succéda, fit d'abord espérer que la liberté religieuse serait donnée à ses sujets chrétiens. On racontait que son père lui avait souvent recommandé de laisser en paix les disciples de Jésus, et le prince s'était fait lire dans l'histoire du royaume le récit des services que l'évêque d'Adran avait rendus à sa famille. Hélas! les espérances ne se réalisèrent pas; Tu-Duc allait revenir aux tristes jours de Minh-Mang, et rendre son nom célèbre comme celui des plus terribles persécuteurs.

En août 1848, il publiait un édit contre les chrétiens. Mgr Retord, suivant sa tactique ordinaire, ne s'en effraya pas et continua ses visites pastorales. Il demeura pendant trois mois à Kebang.

« Jour et nuit le village était rempli d'étrangers; on n'y entendait que la voix des prédicateurs, des fidèles chantant leurs prières et des enfants étudiant le catéchisme. Tous les chemins qui aboutissent à Kebang étaient couverts d'une foule compacte qui accourait, non seulement de tous les points du district, mais encore du Xu-Thanh, de Hanoï et de la

Mandarin et ses satellites.

mission des Dominicains; dans cette multitude se mêlaient beaucoup de païens qui venaient, les uns pour demander à se faire chrétiens, les autres pour se donner le plaisir de nous voir.

« Nous étions donc là au vu et au su de tout le monde: païens et mandarins, petits et grands, tous étaient comme fascinés, et personne ne parut songer à la somme promise à ceux qui nous arrêteraient; personne n'a cherché à nous vendre, ni à nous dénoncer.

« Tous nos chrétiens étaient émerveillés et croyaient qu'il y avait quelque chose de miraculeux dans cette grande paix dont nous jouissions. Au commencement, chacun tremblait et pensait qu'il ne tarderait pas à nous arriver une mauvaise aventure, ou du moins que nous serions obligés de prendre bientôt la fuite; mais, à la fin, voyant que notre tranquillité n'était point troublée, tous s'enhardirent, et vous auriez dit que nous étions en plein pays catholique. »

Mais il y avait quelquefois des moments critiques. C'est ainsi qu'à Kenâp, où le vicaire apostolique s'était réfugié dans une cachette qu'il croyait inconnue, il se vit découvert, cerné et sur le point d'être pris; on prétendit même qu'il était fait prisonnier. Dès que cette nouvelle arriva à Vinh-Tri, la population, en un clin d'œil, fut sur pied et se dirigea dans la direction de Kenâp. Les catholiques du village avaient heureusement fait évader les missionnaires par une issue mal gardée. Lorsque le sous-préfet arriva avec ses soldats, il était trop tard.

« Ce fut un grand bonheur pour le mandarin et pour nous que nous ne fussions pas tombés entre ses mains, car on l'aurait mis en pièces pour nous en arracher, et cela nous aurait suscité une bien terrible affaire. Nous redescendîmes le fleuve en barque, et le lendemain soir nous revînmes dans notre communauté. Quant au sous-préfet, furieux d'avoir manqué sa proie, il mit à la cangue et en prison le maître de la maison où nous avions trouvé asile, ainsi que le maire du village de Kenâp, les fit frapper de quelques dizaines de coups de rotin pour savoir où ils avaient mis les cinq barres d'or, les

dix barres d'argent, le bâton d'or et le bonnet d'argent qu'il prétendait que je leur avais donnés.

« — Faites-moi apporter ces trésors, leur disait-il, et je vous rends aussitôt à vos familles. Que voulez-vous faire de tant de richesses? Pourquoi voulez-vous me les cacher? Est-ce que je ne sais pas tout ce qu'il en est? »

« Vous pensez bien que je n'avais pas donné une obole à ces pauvres gens. Enfin, après bien des prières, des allées et des venues, et après lui avoir donné la somme de deux cent cinquante ligatures, le mandarin mit nos deux hommes en liberté. Avec tous les frais, cette affaire nous occasionna une dépense de trois cents ligatures. »

VII

Le choléra. — La persécution recommence. — Influence de l'évêque sur les païens. — Un grand médecin. — Deux amis. — L'académie.

Les années 1849 et 1850 furent fatales au royaume d'Annam. Le choléra désola le pays avec une extraordinaire violence et fit près d'un million de victimes.

La charité des Annamites catholiques se montra admirablement durant cette calamité. Elle vint au secours des païens eux-mêmes, et on vit les persécutés tendre une main secourable aux persécuteurs de la veille.

La famine suivit naturellement l'épidémie, et les chrétiens firent encore l'aumône à leurs frères païens, mourants de faim. Le Christ n'a-t-il pas dit : « Faites du bien à ceux qui vous persécutent, » et la preuve la plus sensible de la divinité de la religion n'est-elle pas dans la charité de ses enfants?

Mais cette générosité ne désarma pas les persécuteurs.

Le 21 mars 1851, le roi Tu-Duc, accusant les chrétiens d'avoir trempé dans la révolte de son frère Hoang-Bao qui voulait régner à sa place, publia un nouvel édit de persécution. La première victime fut M. Augustin Schæffler. Il eut la tête tranchée. Le 1er mai 1852, Bonnard donnait aussi sa vie pour Jésus-Christ, consolé, soutenu durant sa captivité par les lettres de son évêque bien-aimé.

« Allez donc en paix, lui écrivait-il, enfant gâté de la Providence, allez jouir du triomphe qui vous attend. Je vous admire d'avoir été choisi de si bonne heure pour combattre le grand combat des héros chrétiens. Je vous porte envie, il est vrai, mais c'est une envie d'amour, une jalousie de tendresse. Il est certain que vous serez mis à mort, préparez-vous-y donc le mieux que vous pourrez ; que vous êtes heureux ! »

Et encore : « Que la force de Dieu le Père vous soutienne dans l'arène des héros où vous allez entrer ; que les mérites de Dieu le Fils vous consolent sur le calvaire où vous allez monter ; que la charité de Dieu, le Saint-Esprit, vous enflamme dans le cénacle de votre prison d'où vous allez sortir pour cueillir la palme des martyrs ! Adieu, nous nous verrons dans la Patrie... » .

Bonnard fut décapité. Devant son corps exposé dans l'église de Vinh-Tri, Mgr Retord écrivait :

« Oh ! qu'il était beau, couché dans sa bière, revêtu des ornements sacerdotaux ! On aurait dit une statue du plus bel ivoire. Sa tête, bien ajustée à son cou, semblait dormir d'un paisible sommeil, ou plutôt il paraissait être en extase et avoir une céleste vision qui le faisait sourire. »

Les épreuves qui fondaient sur sa mission n'abattaient pas la grande âme de Retord. Il savait quelle grâce de choix est la persécution, et il enviait le sort de ses martyrs :

« Rien n'est beau comme un coup de sabre qui fait couler tout notre sang pour Dieu et en témoignage de la Religion ; l'eau m'en vient à la bouche toutes les fois que j'y pense, mais je crains bien que ce soit là un bonheur dont je ne

sois trouvé indigne ; d'autres, bien plus jeunes que moi, sont choisis pour le coup de sabre, et moi je suis toujours laissé de côté comme un mauvais fruit, comme un vieil instrument de rebut dont on ne sait plus que faire. »

La mort de M. Schæffler avait même inspiré à l'évêque ces strophes d'un souffle surnaturel si puissant :

Quand combattrai-je dans l'arène
Contre la rage des tyrans ?
Quand verrai-je à mes pieds la chaîne,
Autour de mon cou le carcan ?
Mes amis sont couverts de gloire,
Et moi, je ne puis que gémir ;
Je veux, pour gagner la victoire,
Mourir, mourir, mourir !

Je veux rendre ce sol fertile,
Arracher ces épais buissons ;
Je veux que ce terrain d'argile
Se couvre de hautes moissons.
Mais, pour activer la nature,
Le travail n'est pas suffisant ;
Il faut, pour l'orner de verdure,
Mon sang, mon sang, mon sang !

Du mondain, l'insensé délire,
Au plaisir borne ses souhaits ;
Mais, ô Jésus ! sous ton empire,
Vers la croix sont tous mes attraits.
De Jésus, que l'amer calice
Abreuve mon dernier soupir ;
Que je succombe dans la lice
Martyr, martyr, martyr [1] !

Cependant en pleine persécution, alors que ses prêtres étaient arrêtés et mis à mort, l'évêque ne perdait rien de son énergie, de son activité, de son assurance. Il ne changeait pas ses procédés d'évangélisation et voyageait selon ses besoins, sans s'inquiéter de ce qui pourrait lui advenir. Sa

[1] *Annales de la Propagation de la foi*, 1854, p. 50.

gaieté d'autrefois n'avait non plus diminué en rien. Il écrivait à un ami :

« Ni la persécution de vingt ans qui m'a passé sur la tête, ni la bonne demi-douzaine de maladies qui m'ont livré à différentes époques de terribles assauts, ni la vieillesse qui est venue caresser mon menton et en blanchir la barbe, ne m'ont rien fait perdre de mon ancienne gaieté : je chante toujours et bien fort toute espèce de chansons, de complaintes, de cantiques, en chinois et en annamite, en latin et en français, composés par d'autres ou par moi-même. Si donc vous voulez me voir, venez ici, et non seulement nous vous réjouirons, mais nous vous édifierons même, non pas il est vrai par le spectacle de nos vertus, elles sont trop minimes et trop rares, mais par la vue des grâces et des bénédictions que le Seigneur, dans sa miséricorde, répand autour de nous. Ainsi, par exemple, la veille de l'Ascension, jour de ma naissance, nous avons baptisé dans ma cathédrale de paille quatre-vingt-dix adultes, sans parler de ceux que nous avions régénérés précédemment ou qui l'ont été depuis, et de ceux qui se préparent à l'être bientôt. La veille de la Pentecôte, c'est-à-dire après-demain, je vais encore en baptiser trente-six d'un seul coup.

« Ah ! qu'il est beau de voir ces longues files de païens venir par petites bandes, par quartier de village, demander à être instruits de la religion et à être admis dans le bercail de notre bon Jésus ! Il y en a de toute espèce : quelques riches, quelques lettrés, beaucoup de pauvres, des vieillards courbés sur un bâton, de misérables veuves avec trois ou quatre enfants demi-nus, de petits orphelins au ventre affamé, des boiteux, des bossus, des aveugles, des lépreux. Tout ce qui est le rebut du monde vient s'abattre sur nous, comme les abeilles sur les fleurs[1]. »

Mgr Retord avait acquis un véritable ascendant sur les païens; aussi, tandis qu'on emprisonnait et qu'on faisait

[1] *Annales de la Propagation de la foi*, 1854, p. 48.

mourir les fidèles, l'évêque était respecté, aimé et admiré. Le vice-roi du Tonkin, pris de rhume, acceptait avec reconnaissance de Mgr Jeantet un remède préparé par celui qui s'intitulait : « Élève du grand évêque Pierre. » Il n'était pas nécessaire d'être grand médecin pour prescrire le remède destiné à mettre fin à l'indisposition royale. C'était une vulgaire potion et du sucre noir. Sa Majesté se trouva bien, paraît-il, de la médication, car elle fit prévenir Mgr Retord d'avoir à se mettre en garde contre quelques espions qu'elle lui fit connaître. La réputation de médecin du prélat fut ainsi établie.

Une autre fois, c'était un sous-préfet qui venait le voir pendant la nuit de crainte de se compromettre. Charmé de sa conversation, il prolongea l'entretien de neuf heures à onze heures. Plus tard il lui envoyait deux poésies qu'il intitulait : *Trésor d'affection entrevu sur les bords d'un nuage de la nuit.* Il y donnait libre carrière à son imagination orientale et appelait l'évêque : « Montagne de vertus, océan de mérites, abîme de savoir, pluie de bienfaits, lion par le courage, diamant par le prix. »

Mgr Retord profita de son influence dans les hautes sphères gouvernementales pour le bien de ses œuvres apostoliques. C'est ainsi qu'ayant fondé un hôpital pour les lépreux près de Vinh-Tri, il se fit allouer, par l'entremise du vice-roi auprès de Tu-Duc lui-même, une somme de deux mille cinq cents francs par an.

« Sans doute, disait-il, cette somme est insuffisante pour couvrir nos frais, mais c'est toujours autant de pris sur l'ennemi. »

Il faut avouer que ce devait être pour Mgr Retord une vraie satisfaction que de doter ainsi un hospice avec le secours du budget d'un roi persécuteur.

Les lettrés eux-mêmes, dont l'orgueil est si grand, ne restèrent pas en dehors de son action. Il fonda une académie qui organisait des concours et distribuait des prix. Tout lettré païen était admis à présenter son travail sur le sujet

proposé : question d'histoire, de philosophie ou de religion. Les livres qu'on lui prêtait pour faire ses recherches le faisaient réfléchir et le disposaient, en lui donnant la connaissance du christianisme, à l'embrasser à l'heure de la grâce.

VIII

Une consultation. — Édit de persécution générale. — La retraite spirituelle. — M. de Montigny. — Bombardement de Tourane. — Une grande déception.

Cependant Tu-Duc hésitait à s'engager à fond dans la lutte contre le christianisme. Il avait condamné à mort Schæffler et Bonnard :

« Mais à quoi bon, disait-il, puisqu'il en vient toujours d'autres ? »

A la cour deux partis étaient en présence : l'un voulait qu'on en finît avec la religion chrétienne ; l'autre, par politique ou par humanité, inclinait visiblement vers la tolérance. Le roi, longtemps incertain entre ces deux partis, tint de nombreux conseils, au sujet de la question religieuse, dans le cours des années 1853, 1854, 1855. A la fin, il se décida à adresser une consultation à tous les grands mandarins du royaume.

En réponse à cette consultation, de nombreux rapports furent envoyés de toutes les provinces au roi, annotés par lui et discutés en conseil.

On dit qu'avant de mourir Minh-Mang, dans sa haine satanique contre le christianisme, avait fait jurer à ses principaux mandarins que, de leur vivant, on n'accorderait jamais la liberté religieuse. Presque tous ceux de cet âge

tenaient donc pour la proscription; au contraire, les jeunes conseillers de Tu-Duc, persuadés de l'impossibilité de réussir par la violence, auraient voulu qu'on fermât au moins les yeux et qu'on tolérât ce qu'on ne pouvait empêcher; mais les vieux officiers de Minh-Mang étaient inplacables dans leur haine. Malheureusement pour les chrétiens, et aussi pour le royaume annamite, le parti des violents devait finir par l'emporter.

Il serait impossible de relater toutes les absurdités, tous les blasphèmes, qui se débitèrent à cette occasion. La question des chrétiens ayant été mise ainsi solennellement à l'étude, chacun, pour faire sa cour au prince, crut devoir envoyer son petit plan de persécution.

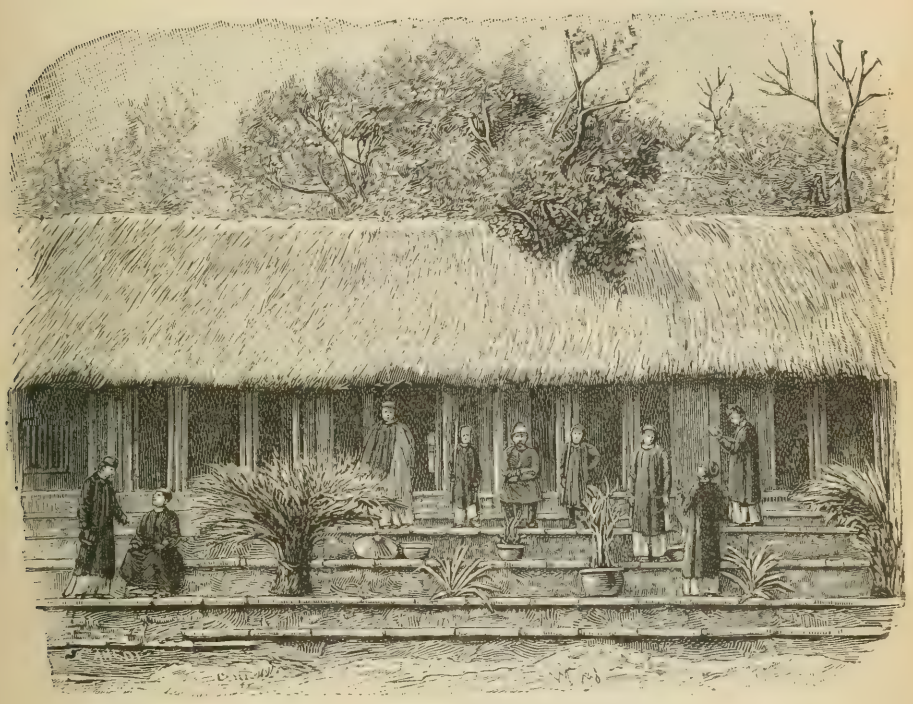
Un des rapports les plus curieux qui furent présentés au roi à cette occasion est celui de Thuong-Gai, le vice-roi du Tonkin; il incline visiblement à l'indulgence et à la liberté religieuse; mais, pour ne pas choquer trop vivement le prince, il multiplie les détours et les périphrases, essayant de lui faire accepter la vérité.

Tu-Duc rejeta les demi-mesures des modérés.

« Comment, dit-il, il y a près de vingt ans que nous employons tous nos efforts pour arracher les chrétiens à leur religion; nous n'avons encore rien gagné et vous croyez qu'en trois ou quatre ans on viendra à bout de les convertir? Ils ne craignent pas la mort, et vous vous imaginez qu'ils seront tentés par une ligature de récompense ou qu'ils seront épouvantés par une amende de six masses? Vous savez parler, mais vous ne savez pas agir; vous ressemblez à ceux qui regarderaient un tigre par un tube et le croiraient tout petit. »

Le 18 septembre 1855, l'édit de persécution générale était promulgué. La lutte sanglante allait commencer. Elle devait être implacable. La peine de mort était portée contre tout prêtre européen ou annamite; une récompense élevée accordée à quiconque arrêterait l'un d'eux. Les mandarins chrétiens avaient un délai d'un mois pour abjurer le chris-

tianisme, les soldats et le peuple six mois. Les chrétiens étaient exclus de toute charge et ne pouvaient obtenir aucun grade littéraire. Mgr Retord ne se laissa pas abattre par le chagrin ni décourager par les revers. Il mettait en Dieu et en Marie son espérance, et au lendemain de la promulgation



Résidence de Vinh-Tri.

du terrible décret, fidèle à la devise qu'il avait inscrite sur son blason épiscopal, il s'écriait :

« Vivent les misères et les pleurs de cette vie, les croix et les tribulations des apôtres, et surtout les tourments et le sang des martyrs. »

Pour reposer ses missionnaires des menaces de prison, de cangues, de chaînes, de supplices, d'exil qui venaient de toutes parts les assaillir, l'évêque les réunit à Vinh-Tri. Ils étaient tous là sous le même toit. Un seul manquait, M. Néron, parce qu'il était trop éloigné pour

franchir sans danger la distance qui le séparait de ses confrères.

Les missionnaires firent d'abord leur retraite spirituelle ; puis l'évêque ordonna une quinzaine de théologiens. On célébra ensuite la saint Pierre, patron de Mgr Retord. Ce fut une joie de famille très douce ; on était à l'époque des grandes chaleurs, les missionnaires restèrent ainsi ensemble, savourant les joies de l'amitié, se livrant à l'étude, s'entretenant de leurs travaux, de leurs consolations, de leurs épreuves.

« Ces conférences, disait l'évêque, sont très précieuses : on se console, on s'encourage mutuellement ; le moral se remonte, le cœur se rafraîchit ; chacun s'anime d'un même esprit pour agir avec unité dans un même sens, le bien se fait mieux. Dans ces entretiens, les vétérans rallument leur zèle refroidi à la flamme ardente des nouveaux, et les débutants s'instruisent de la prudence et de l'expérience des anciens ; enfin chacun remonte sa petite machine spirituelle pour la faire aller plus vite et plus juste, met en accord les cordes de sa harpe apostolique pour lui faire rendre des sons plus harmonieux et plus forts, c'est-à-dire, pour parler sans figure, que chacun s'exerce à devenir de plus en plus un vrai et bon missionnaire[1]. »

Vers la fin de juillet, les missionnaires se dispersèrent de nouveau avec grande tristesse, en pensant que peut-être ils ne se rencontreraient plus en ce monde.

Bientôt ces pressentiments devaient se réaliser, car la persécution allait devenir plus terrible à la suite d'événements qne nous allons raconter.

En 1856, M. de Montigny fut envoyé par le gouvernement français, avec les pouvoirs de plénipotentiaire à Siam, au Cambodge et en Cochinchine, pour négocier avec ces royaumes des traités de commerce et d'alliance. Au commencement de septembre, le monarque annamite annonça à ses mandarins

[1] *Annales de la Propagation de la foi*, année 1858, p. 208.

qu'il ne fallait pas s'inquiéter de voir ces barbares, on saurait bien les congédier et les forcer à retourner dans leur pays. Il ne devait donc pas leur accorder audience.

Le 18 septembre, le *Catinat,* envoyé par M. de Montigny, arrivait à Tourane, et, ne trouvant personne à qui remettre ses dépêches, canonnait les forts. Le capitaine obtenait ainsi que ses lettres fussent portées au prince et qu'on lui vendît les buffles dont il avait besoin pour le ravitaillement de son navire.

Dans le courant d'octobre, la *Capricieuse* reparaissait de nouveau devant Tourane. Le roi sembla avoir peur; il se montra disposé à traiter. Mais les Annamites, avec leur habileté ordinaire, firent traîner le plus qu'ils purent les négociations; pendant ce temps, ils organisèrent la défense, et, au moment où ils virent les forces françaises affaiblies, ils éludèrent toute entente sérieuse.

Le plénipotentiaire, n'ayant ni vaisseau ni soldats pour appuyer efficacement ses demandes, se vit forcé de partir pour Hong-Kong. Mais, en quittant Tourane, M. de Montigny écrivit au roi qu'il allait prendre de nouveau les ordres de son souverain, et que, si pendant son absence le gouvernement annamite vexait les chrétiens ou toute autre personne à l'occasion de l'ambassade, il aurait bientôt à rendre un compte sévère de ses actes.

« Précaution inutile autant que généreuse, écrivait Mgr Retord; car, en voyant l'intérêt que M. le plénipotentiaire portait aux chrétiens, le roi en conclut que c'étaient eux qui l'avaient appelé...

« Et pourtant, ajoute-t-il, quelles espérances nous avions conçues à la seule annonce qu'une expédition imposante allait bientôt arriver, pour nous obtenir, de gré ou de force, une paix et une liberté entières, pour venger l'honneur de la France, outragée ici depuis si longtemps ! A cette nouvelle, une joie incroyable se répandit partout. Il fallait voir comme nous nous empressions de bâtir les plus brillants châteaux en Espagne au sujet de nos succès et de nos travaux futurs !

Déjà tout ce pays nous apparaissait catholique, avec de jolies églises dans chaque village, avec d'élégants clochers, dont il nous semblait entendre les joyeux carillons. Oh! que c'était beau ! Quand on apprit que le *Catinat* était enfin arrivé, et qu'il avait détruit, comme en se jouant, les forts de Tourane, alors les païens même étaient dans la jubilation :

« — C'est bien! disaient-ils, nous allons donc être enfin délivrés de cette dynastie corrompue et tyrannique ! Grâce à la France, nous aurons un gouvernement paternel ; sa gloire, ses richesses et son industrie se répandront jusque sur notre pays, et nous tireront de la misère et de l'abaissement dans lesquels nous végétons. »

L'envie que tout le monde avait de voir l'expédition française réussir, et le roi tomber de son trône, faisait inventer les contes les plus fantastiques et accréditait les plus extravagantes nouvelles. Ainsi, tout Européen était représenté comme un héros capable de terrasser soixante soldats annamites. L'ambassadeur n'avait eu besoin que de tirer un seul coup de canon pour renverser les fortifications de la capitale. Le roi était atterré dans son palais, il faisait creuser des souterrains pour se cacher ou s'enfuir ; sa chute lui était annoncée par les plus sinistres augures : tous les soirs un oiseau inconnu venait éteindre, dans son vol lugubre, le flambeau qui éclairait le salon royal ; un des plus beaux éléphants de Sa Majesté s'était sauvé en entendant parler des Français ; même panique s'était emparée du plus gros canon des remparts, qui avait prudemment déserté une cause perdue ; un globe de feu était tombé du ciel près de Phu-Xuan, et avait longtemps promené l'incendie sur son passage, etc., etc. Le peuple se repaissait avec avidité de ces fables absurdes, tant il croyait au succès infaillible de l'expédition et s'en promettait d'heureux résultats !

« C'était l'opinion, c'était le vœu du pays tout entier. On regardait comme si certaine la réussite des opérations annoncées que, même longtemps après le départ de nos marins, on parlait encore avec enthousiasme de leurs hauts faits, et l'on

traitait d'imposteur quiconque osait soutenir qu'ils s'en étaient retournés comme ils étaient venus. Enfin vint une époque, vers la fin d'avril, où il ne fut plus possible de garder aucune illusion : on sut partout, à n'en pouvoir douter, que les Français étaient partis sans avoir absolument rien fait. Jamais plus grande mystification pour le pays, jamais déception plus navrante pour nos chrétiens ! Et nous, il faut bien l'avouer, nous avons éprouvé un indicible serrement de cœur en voyant s'écrouler si vite tout l'édifice de nos plus chères espérances, en entendant répéter autour de nous des plaintes accusatrices et des propos extrêmement durs pour nos oreilles françaises.

« — Sont-ce là, disait-on, vos compatriotes si vantés ? C'était bien la peine de venir de si loin s'ils ne voulaient que manger des buffles, aller à la chasse des singes ou se promener en amateurs sur les rivages de la mer ! Ils sont venus sans que nous les ayons appelés, et ils nous quittent après nous avoir compromis ! Ils ont commencé par une bravade et fini par une lâcheté. »

« Voici quelques-unes des belles paroles qui traduisaient autour de nous le désappointement général. Il est vrai qu'elles étaient injustes. M. de Montigny a fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme de cœur ; son dévouement ne s'est arrêté que devant l'impossible, et s'il n'a pas réussi, c'est peut-être parce qu'il n'avait ni des pouvoirs assez étendus, ni des forces assez considérables ; c'est surtout parce que la tempête qui l'a jeté vers Manille ne lui a pas permis d'arriver à temps et de trouver réunis les deux navires qui devaient appuyer sa mission[1]. »

[1] *Annales de la Propagation de la foi*, année 1858, p. 229.

IX

La lutte sanglante. — *Sicut passer solitarius :* Comme l'oiseau sur la branche. — Désastres. — Un moment d'abattement. — « Que votre volonté soit faite ! »

A peine les vaisseaux français eurent-ils disparu à l'horizon, que Tu-Duc laissa éclater sa haine contre le catholicisme, en donnant le signal de la plus terrible persécution dont l'Église annamite eût souffert depuis son origine jusqu'à cette époque. Les mandarins se mirent en campagne et organisèrent le blocus des chrétientés. Un beau matin ils entouraient un village, pénétraient dans toutes les maisons et faisaient l'arrestation des prêtres qui n'avaient pu échapper à temps. La première perquisition de ce genre eut lieu à Phat-Diem, et amena malheureusement la découverte d'une liste des chrétientés voisines et des néophytes. Des emprisonnements nombreux furent la conséquence de cette perquisition ; mais Mgr Retord, pour sauver la vie de ses chrétiens, n'hésita pas à payer généreusement la rançon exigée.

Comme on savait que l'évêque avait sa résidence ordinaire à Vinh-Tri, on cerna plusieurs fois ce village ; Mgr Retord échappa au péril, mais, pour ne pas s'exposer inévitablement à être pris, il dut se réfugier dans les montagnes. Il vivait là solitaire comme un ermite contemplatif, quittant sa chaumière vers le soir pour gravir la montagne et respirer l'air pur ; puis il se hâtait de reprendre le chemin de sa demeure par crainte des tigres. Malgré les soucis que lui causait la persécution, il goûtait vivement ce repos de cœur, de corps et

d'âme, passant son temps à lire, à étudier, à écrire et à prier. Mais Dieu sait toujours mêler pour notre sanctification quelque épreuve à nos joies les plus douces et les plus légitimes : la maladie vint visiter l'évêque, « convertir, comme il le disait lui-même, en gémissements ses nuits d'insomnies,

En route dans la brousse.

et le pénétrer pendant le jour d'une mélancolique tristesse, *sicut passer solitarius in tecto.* »

Après avoir célébré les fêtes pascales dans sa retraite, il dut se rendre au séminaire de Hoang-Ngyen pour y assister son provicaire général Castex, qui était dangereusement malade. Il arriva à temps pour recevoir son dernier soupir. Cette mort lui causa une vive peine, car il était très attaché à ce saint missionnaire, et il s'était habitué à la pensée qu'il lui succéderait un jour dans le gouvernement de l'Église annamite.

Cependant la persécution devenait plus violente. Un moment arrêtés par une terrible inondation qui avait détruit de nombreuses habitations et causé la mort de beaucoup de personnes, les mandarins apportèrent une très grande diligence dans l'exécution des prescriptions royales. Tandis que le gouverneur de Hanoï montrait des dispositions bienveillantes à l'égard des chrétiens, celui de Nam-Dinh, au contraire, les poursuivait avec un acharnement sans égal. Non content de tout mettre en œuvre pour les faire apostasier, il écrivait contre la religion des pamphlets infâmes, dans lesquels il accumulait sans pudeur et les injures les plus grossières et les mensonges les plus effrontés. Sans connaître Voltaire, il était cependant de son école : « Mentez, mentez toujours, il en restera quelque chose. « Hélas ! si cette persécution faisait des héros et des martyrs, elle faisait aussi des apostats. Sous l'étreinte de la douleur, des chrétiens se laissaient aller à frapper le crucifix, à faire le vœu de ne plus croire en Jésus-Christ, enfin à signer un billet d'apostasie. Sans doute, au fond du cœur, ils rétractaient les paroles que prononçait leur bouche pour échapper au supplice. Mais quel malheur cependant que ces actes de faiblesse, et quels effets désastreux ne devaient-ils pas produire sur les fidèles hésitants et craintifs !

L'irritation fut si grande parmi les persécutés, qu'ils se demandèrent s'ils n'entreraient pas dans une révolte qui avait éclaté dans la province de Hung-Yen. Mgr Retord leur défendit toute participation à cette tentative criminelle. Il fut obéi. Mais Tu-Duc et ses mandarins ne leur furent pas reconnaissants de cet acte de soumission, car ils continuèrent à les poursuivre sans relâche :

« Nous étions chez nous, écrivait l'évêque revenu à Vinh-Tri, comme l'oiseau sur la branche, sans cesse agités par une foule de mauvaises nouvelles annonçant que des espions nous avaient vus, que nous étions dénoncés, que les mandarins allaient venir bloquer notre village ; et alors quel malheur pour la mission et pour les chrétiens, qui seraient pillés, et

dont plusieurs seraient mis à mort à cause de nous ! Pour leur épargner ce malheur, tantôt nous allions sur le fleuve nous cacher dans quelque barque, tantôt nous nous retirions dans un de nos souterrains, espèces de tombeaux où l'on s'enterre avant la mort.

« Une fois nous y sommes restés ensevelis pendant huit heures, n'ayant pour respirer que l'air communiqué par un petit tube de bambou. Quand nous en sortîmes, nous étions tout hébétés et presque idiots.

« Cependant les peines corporelles qu'on éprouve dans ces moments critiques ne sont rien en comparaison des angoisses de l'âme ; on ne peut pas dormir, on ne veut pas manger, on n'a de goût pour aucun travail, la vie est à charge, et si la mort venait, elle serait accueillie comme une bonne fortune. »

Pour ne pas exposer les chrétiens de Vinh-Tri aux plus graves dangers, Mgr Retord et M. Charbonnier durent chercher de nouveau un refuge dans les montagnes :

« Nous voulons mourir seuls pour Dieu et pour vous, sans vous occasionner aucun malheur, disaient-ils à leurs fidèles ; nous mettons vos personnes, vos biens et nos établissements sous la protection de Jésus et de Marie, nous confions votre défense aux anges gardiens et nous allons demander aux montagnes quelque abri ignoré. »

Hélas ! la nouvelle de terribles événements vint l'affliger dans sa retraite : églises et presbytères détruits, chrétiens emprisonnés ou égorgés, séminaires dispersés, toutes ces calamités fondirent en quelques semaines sur le Tonkin. Il y eut alors dans l'âme, pourtant si vaillante, du vicaire apostolique comme un moment d'abattement. Ne recevoir jamais que de mauvaises nouvelles, être sans cesse accablé sous une foule d'affaires désastreuses et navrantes, respirer toujours au milieu d'une sphère de crainte et de proscription, entendre les blasphèmes et les calomnies des mandarins sans pouvoir leur répondre, savoir ses chrétiens poursuivis, spoliés, tourmentés de mille manières sans pouvoir

les secourir efficacement : vraiment c'en était trop; l'évêque éprouvait quelque chose des angoisses de Jésus au jardin des Olives, et volontiers il eût dit dans l'amertume de son cœur :

« Seigneur, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi. »

Il nous a peint lui-même ce poignant état d'âme :

« Un jour que j'étais plus triste encore que de coutume, je faisais une longue lamentation sur les tribulations de ma vie passée au Tonkin, tribulations augmentées encore par les fréquentes maladies ou les infirmités corporelles que j'éprouve ; je disais en présence de mes confrères :

« — Oh ! si je pouvais avant de mourir avoir quelques années d'une liberté pleine et entière, seulement pour voir comme ça fait, que je me trouverais heureux ! Oh ! oui, que je serais content de ne plus être réduit à me cacher comme un scélérat, d'aller au grand jour prêcher l'Évangile à tous, aux mandarins comme aux autres ; de travailler quelque temps sans entraves et de toutes mes forces ! Ce serait trop de bonheur ! »

« Tout à coup MM. Charbonnier et Mathevon m'interrompirent :

« — Comment, monseigneur, me disaient-ils, n'êtes-vous donc pas heureux avec toutes les misères de la persécution ? Est-ce que vous ne devez pas être satisfait des nombreuses et si belles croix dont le Seigneur vous gratifie ? Souvenez-vous qu'au jour de votre sacre, vous avez pris pour blason de votre noblesse épiscopale les deux croix de saint Pierre et de saint André, vos glorieux patrons, avec cette devise : « Faites « que je m'enivre de la croix. »

« — Assez, assez, leur répondis-je, j'ai tout compris. Vous avez raison. Eh bien, que la très sainte volonté de Dieu soit faite. Vive Jésus ! Vive sa croix ! Vivent toutes les tribulations qu'il plaira à la divine Providence de nous envoyer. »

La volonté avait repris l'empire sur le cœur cruellement

torturé ; elle redevenait maîtresse de la nature un instant révoltée et elle redisait avec Jésus agonisant : « Que votre volonté soit faite ! »

X

Le fugitif. — Chez les sauvages. — « Voilà le palais de l'évêque d'Acanthe. » — La mort. — « L'un sème et l'autre moissonne. »

Les cachettes qui abritaient l'évêque et ses missionnaires devenaient peu sûres. Le delta lui-même était fouillé par les soldats de Tu-Duc. Il fallait prendre le bâton de voyageur et errer d'asile en asile afin de dépister les mandarins et de ne pas attirer l'attention des païens. Quelle vie que ces marches forcées à travers les broussailles, dans les fatigues du corps et l'angoisse de l'esprit! Cela dura dix mois. Un jour, peu s'en fallut que les missionnaires ne tombassent entre les mains de leurs ennemis. Un lettré païen, alléché par la récompense promise aux dénonciateurs, avait indiqué la caverne où les proscrits s'étaient réfugiés. Les soldats s'y précipitèrent. L'héroïsme d'un diacre permit à l'évêque de s'enfuir. Cet homme généreux se livra de lui-même aux satellites, leur laissant croire ainsi qu'il était celui qu'ils recherchaient avec tant d'ardeur. La vue des mitres et des crosses qui se trouvaient là les entretint dans leur erreur. Grandes furent leur déception et leur colère lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient joués. Mis à la torture, le diacre refusa de faire connaître l'endroit où les missionnaires s'étaient cachés ; il fut condamné à l'exil.

Après avoir parcouru la plaine, Mgr Retord se décida à demander un asile aux sauvages qui habitaient la partie occi-

dentale de la province de Ninh-Binh. Ces populations étaient bonnes, respectueuses et dévouées, mais il ne fallait pas exiger d'elles de trop lourds sacrifices. Quinze jours après l'arrivée de l'évêque, la peur s'était emparée de ces bonnes gens, et ils offraient aux trois missionnaires de leur construire une cabane en pleine forêt.

« Faites la cabane, leur dit Mgr Retord, nous irons y loger. »

Et lorsqu'il entra pour la première fois dans cette misérable hutte :

« Eh bien, dit-il à ses prêtres avec un sourire, voilà le palais de l'évêque d'Acanthe ! »

Vraiment, n'était-il pas bien le disciple de celui qui a dit :

« Des renards ont leur tanière, mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. »

Hélas ! ils n'étaient pas au bout de leurs peines et de leurs pérégrinations. Un ennemi sur lequel ils n'avaient pas compté les poursuivit jusque dans leur retraite. La fièvre fit son apparition parmi eux, et causa la mort d'un catéchiste. Il aurait fallu fuir ; mais où diriger ses pas ? Cependant le moment vint où l'on dut chercher un autre abri. Des soldats et des officiers, en chasse dans les environs, furent sur le point de découvrir la cabane des missionnaires. Les chrétiens, saisis de frayeur, supplièrent l'évêque de partir. Accédant à cette requête, Mgr Retord se réfugia sur une haute montagne. Au bout de quinze jours il s'éloignait de nouveau ; l'endroit était trop malsain, et rester là eût été s'exposer à une mort certaine.

D'après les indications des sauvages, l'évêque se cacha sur une petite colline entourée de marécages, à laquelle il était presque impossible d'accéder. C'est là qu'il écrivit ses dernières lettres, relatant les malheurs et les désastres de la mission du Tonkin. C'est un lugubre inventaire de ruines et de morts. Le dernier de ces comptes rendus est daté du 7 octobre.

« Le 16 du même mois, il fut saisi par un redoublement de la fièvre qui le minait depuis plusieurs semaines. Afin de ne pas gêner ses compagnons, M. Mathevon et trois prêtres annamites, il se fit construire une petite hutte particulière.

Jeune couple tonkinois.

« Un prêtre indigène, qui avait quelques connaissances médicales, lui donna des soins et des remèdes, mais sans vaincre la fièvre qui affaiblissait beaucoup le malade. Le 21, dans l'après-midi, l'évêque éprouva un irrésistible besoin de sommeil. Le pauvre médecin diagnostiqua :

« — Il veut dormir, c'est bon signe. »

« Le soir, il constata le même état. Vers minuit il se releva et interrogea le catéchiste qui veillait :

« — A-t-il parlé ?

« — Non.

« — A-t-il pris quelque nourriture ?

« — Non. »

« Il regarda plus attentivement. L'évêque était immobile sur son lit de feuilles, les yeux vitreux et sans regard, les lèvres entr'ouvertes, la respiration très forte.

« — Seigneur Père, » dit le prêtre.

« Le malade ne fit aucun signe. Le prêtre reprit :

« — Seigneur Père, vous souffrez beaucoup ? »

« Même silence.

« — Il va mourir ! » s'écria-t-il effrayé. Et il courut avertir le Père Matheson.

« Le missionnaire administra au mourant les derniers sacrements ; les prêtres annamites et les catéchistes, agenouillés autour de la couche funèbre, sanglotaient avec désespoir. Ils y restèrent jusqu'à neuf heures du matin. A ce moment, le malade fit un brusque mouvement des mains, un spasme crispa son visage, un dernier souffle s'exhala, puis les traits se détendirent, reprenant leur douceur accoutumée : l'âme était partie... C'était le 22 octobre 1858.

« Le corps fut enterré dans la forêt. Il y demeura dix ans et fut ensuite transféré dans la chrétienté de Késo, devenue la résidence des évêques du Tonkin occidental ; en 1880, il fut déposé dans la superbe église de ce village, construite par Mgr Puginier[1]. »

L'Évangile a dit une parole qui s'est vérifiée souvent dans l'histoire de l'Église : « L'un sème et l'autre moissonne. » Mgr Retord a semé dans les larmes et les tribulations, d'autres recueillent maintenant dans l'allégresse.

Parlant un jour de l'enthousiasme qui accueillit la nou-

[1] *Mgr Retord et le Tonkin catholique*, par Adrien Launay, pp. 434, 435. Nous ne pouvons terminer cette notice sans remercier le Père Launay, qui nous a permis gracieusement d'utiliser sa belle vie de Mgr Retord.

velle de l'ambassade de M. de Montigny, le prélat disait :

« Il fallait voir comme nous nous empressions de bâtir les plus brillants châteaux en Espagne au sujet de nos succès et de nos travaux futurs ! Déjà tout ce pays nous apparaissait catholique, avec de jolies églises dans chaque village, avec d'élégants clochers, dont il nous semblait entendre les joyeux carillons. Oh ! que c'était beau ! »

Ce beau rêve n'est-il pas en train de se réaliser ? La dépouille mortelle du vaillant évêque a dû tressaillir de joie lorsque nos soldats ont pris possession de la terre annamite. Du haut du ciel, où nous croyons que ses vertus, ses travaux et ses souffrances lui ont mérité une place glorieuse, Mgr Retord a applaudi à leurs succès, et remercié Dieu de s'être servi encore une fois du noble pays de France pour étendre ici-bas le règne du Christ et de son Église.

LE

VÉNÉRABLE CHAPDELAINE

I

« Il n'y a pas de curés dans mes tonneaux. » — Un jour de rentrée au séminaire. — « Tu as perdu le numéro de ta classe. » — La vocation à l'apostolat. — Le sacerdoce.

C'est au village de la Métairie, non loin du bourg de la Rochelle, à quelques lieues d'Avranches, que naquit, le 6 janvier 1814, Auguste Chapdelaine.

Il appartenait à une famille dont la foi était restée intacte pendant les jours mauvais de la Révolution. Elle avait même poussé l'héroïsme jusqu'à offrir un asile aux prêtres non assermentés, qui exerçaient en cachette le saint ministère auprès des chrétiens fidèles.

Un matin, la maison de Nicolas Chapdelaine fut visitée par trois envoyés du comité révolutionnaire d'Avranches. Ils commencèrent leur perquisition par la cave, et s'y servirent de copieuses rasades :

« Citoyens, leur dit Nicolas, il n'y a pas de curés dans mes tonneaux, et je n'entends pas que vous veniez boire mon cidre sans ma permission. »

Et ce disant, il les mit prestement dehors.

A une foi vive et ardente, les deux époux joignaient la pratique de la charité :

« Il y a toujours bon feu, bon pain et bon gîte chez les Chapdelaine, » disaient les pauvres.

Et ils prenaient souvent le chemin de la maison, où ils étaient accueillis avec tant de pitié généreuse et de cordialité.

« L'enfant profita des exemples que la Providence avait placés sous ses yeux.

« Dès ses plus jeunes années, il se fit remarquer par son esprit de foi et par sa générosité envers les malheureux. D'un caractère énergique, mais un peu replié sur lui-même, il prenait rarement part aux jeux des enfants de son âge. Il se plaisait dans la solitude, aimait les lectures prolongées, et, avant tout, l'étude de son catéchisme. Ses récréations favorites étaient consacrées à élever des autels, à planter des croix, à faire des processions. A sa prière, une de ses sœurs consentit à lui façonner des ornements sacerdotaux; il s'en revêtit avec joie et se mit à essayer de reproduire les cérémonies qu'il avait observées à l'église pendant la messe.

« Il fit sa première communion avec une ferveur dont plusieurs témoins encore vivants conservent le profond souvenir. Après cet acte mémorable, il prit sa part des travaux des champs. Doué d'une constitution vigoureuse, qui ne tarda pas à se développer avec les années, « il faisait de la besogne « pour quatre, » disaient ses frères aînés.

« Bientôt se manifesta dans son cœur un ardent désir de fuir le monde et de se consacrer tout entier au service de Dieu dans les labeurs du sacerdoce. Mais, au sein de la famille, on appréciait trop la valeur de son travail pour le laisser partir; aussi rencontra-t-il la plus vive opposition à ses projets.

« Il ne voulut rien brusquer; il se contenta de prier avec plus de ferveur que jamais, remit entre les mains de la Providence ses pieux desseins et attendit.

« A vingt ans, il se sentait plus que jamais entraîné vers le sacerdoce. Mais, en même temps, l'opposition de sa famille

grandissait. Que deviendrait sans lui la culture des vastes fermes dont son père et sa mère avaient pris la charge?

« De graves événements changèrent ces dispositions. En une semaine, deux de ses frères, qui essayaient avec le plus d'énergie de le retenir, furent frappés de mort.

« La famille Chapdelaine, sentant que trop de bras lui manquaient, remit une grande partie des terrains qu'elle avait affermés et laissa à Auguste toute liberté d'obéir à l'appel de Dieu.

« Le jeune homme s'empressa de se rendre chez un saint prêtre de son voisinage, qui perfectionna son instruction première et l'initia aux éléments de la langue latine[1]. »

La rentrée des classes, dans nos maisons d'éducation, est pour les nouveaux un jour d'impression profonde et pour les anciens l'occasion d'études de mœurs intéressantes, dont les nouveaux sont l'objet et souvent les victimes. L'arrivée d'Auguste Chapdelaine au petit séminaire de l'abbaye Blanche fit sensation parmi les élèves. Lorsque ce grand garçon de taille respectable, au costume de paysan, fit son apparition, les quolibets allèrent leur train :

« Tiens, tiens, quel est donc ce bon papa? »

Un autre, chez qui l'admiration devait bientôt succéder à la moquerie, lui dit :

« Bonjour, papa; comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Auguste Chapdelaine.

— Tu viens faire ta philosophie?

— Non, j'entre en cinquième.

— En cinquième! Ah! bast! Avec une barbe comme ça! Allons donc! t'as perdu le numéro de ta classe! »

Ces plaisanteries cessèrent bientôt et firent place à la plus cordiale sympathie et à l'estime; on avait pu se convaincre, en effet, que le papa Chapdelaine était un jeune homme qui ne manquait pas de talent et un cœur d'or.

Cependant, avec l'âge, Auguste Chapdelaine sentait s'éveil-

[1] Cf. *Les Cinquante-deux serviteurs de Dieu*, par Adrien Launay, t. II, p. 287.

ler en lui les idées de vocation à l'apostolat qui devaient se dessiner si nettement plus tard. Il rêvait aux peuplades barbares assises dans les ombres de la mort.

« Il y a bien assez de prêtres ici, disait-il à ses condisciples; nous devrions nous en aller en Chine ou dans l'Océanie instruire et baptiser les infidèles. »

En attendant l'heure où Dieu lui manifesterait sa volonté sur lui, il accomplissait avec la régularité la plus absolue ses devoirs de séminariste. Il édifiait ses condisciples sur lesquels il exerçait un véritable ascendant, et il méritait la confiance de ses professeurs, qui le traitaient quelquefois non pas en élève, mais en égal. Six années se passèrent ainsi.

Son cours de philosophie terminé, Auguste Chapdelaine entrait au grand séminaire de Coutances, où il avait le bonheur de se placer sous la direction d'un prêtre dont les ouvrages ont été la lumière du clergé en ce siècle, M. l'abbé Dubois. Cet homme de Dieu ne tarda pas à reconnaître dans son pénitent les signes évidents de la vocation qui le poussait vers les missions, mais il crut prudent de lui conseiller d'attendre encore quelques années avant d'exécuter son dessein : c'était lui donner le temps de mûrir son projet et répondre au désir de l'évêque du diocèse, Mgr Robiou, qui voulait qu'on éprouvât avec toute discrétion les élèves qui se destinaient aux vocations extraordinaires.

Vers la fin de son noviciat ecclésiastique, l'abbé Chapdelaine renouvela sa demande pour partir dans les missions :

« Votre vocation nous paraît certaine, lui répondirent les personnes autorisées qu'il consulta, mais nous avons de graves raisons de vous dire : différez un peu votre départ. »

Le séminariste, soumis et obéissant, s'inclina devant la voix de Dieu qui parlait par la bouche de ses supérieurs, et il attendit.

Au lendemain de son ordination sacerdotale, toujours poursuivi par son idée, il disait à son frère qui le ramenait à la Rochelle, pour y passer quelque temps au milieu des siens :

« Mon cher Nicolas, je t'ai donné bien du mal pour me faire ce que je suis, mais tu n'en auras pas la joie.

— Comment? Pourquoi?

— C'est que je ne me suis pas fait prêtre pour ceux qui connaissent déjà Dieu, je me suis fait prêtre pour ceux qui ne le connaissent pas. Bientôt je quitterai la France pour aller dans les pays étrangers, parmi les sauvages ou les peuples encore idolâtres, leur parler du bon Dieu et leur apprendre la voie du salut. »

II

Vicaire à Boucey. — L'auréole d'un prêtre recueilli. — Punition providentielle d'un enfant gourmand. — Une douillette à l'encan. — « La littérature de ma mère. »

Le 23 février 1844, l'abbé Chapdelaine s'installait dans le vicariat de Boucey, auquel venait de l'appeler la confiance de son évêque. La situation qui lui était faite dans cette paroisse était difficile, et demandait avec le zèle et le dévouement beaucoup de tact et de jugement. Il fallait suppléer le curé, M. Oury, incapable désormais de ministère actif à cause de son âge et de ses infirmités; ménager une vieille gouvernante, qui ne voulait pas quitter son maître; rendre aux offices de l'église la splendeur du culte et du chant, qui attire les populations et entretient la piété. L'abbé Chapdelaine ne fut pas au-dessous de cette tâche.

Les paroissiens de Boucey furent bientôt frappés de l'extérieur modeste et recueilli de leur nouveau vicaire :

« Nous avons un saint, » disaient-ils.

« Je n'oublierai jamais, racontait un des prêtres les plus

éminents du diocèse de Coutances, l'impression qu'il produisit sur moi quelques semaines après son arrivée dans nos parages.

« Vers mon âge de onze ans, un soir d'été, j'étais assis, avec mon frère plus jeune que moi, sous un grand arbre, au bord du chemin. De loin, nous vîmes venir un prêtre lisant son bréviaire. Les rayons du soleil couchant se reflétaient sur le livre doré et éclairaient le visage. Assurément ce visage n'avait rien de remarquable comme beauté naturelle, mais, comme expression de piété et de sentiment religieux, il était ravissant. Sans nous rendre compte du saisissement qui nous avait gagnés à la vue de ce prêtre inconnu, nous étions frappés de l'auréole de sainteté qui enveloppait le futur martyr. Il approchait toujours et nous le regardions en silence. Quand il fut à quelques pas, sans bruit, nous nous mîmes debout; mais il passa, priant toujours et sans nous rendre notre salut :

« — Tiens! dit mon frère, il ne nous a pas dit bonjour!

« — Je crois, répondis-je, qu'il ne nous a même pas vus; il est tout dans son livre! »

« Il continua son chemin, toujours absorbé dans sa pieuse attention.

« Quelque temps après, je vis ce même prêtre dire la grand'messe à l'église de ma paroisse. Je le reconnus sans tarder; je l'examinai pendant toute la cérémonie, ayant peine à détacher mes yeux de sa personne, de sa tenue, de ses mouvements. C'était bien la même piété, le même air de sainteté, avec un sentiment encore plus profond de la présence de Dieu.

« Après la messe, je demandai quel était cet étranger; on me répondit :

« — C'est M. Chapdelaine, le nouveau vicaire de Boucey. »

« Je crois sincèrement que la vue de ce bon prêtre, dans ces deux circonstances, n'a pas été étrangère à ma vocation. Je rends grâces à Dieu de m'avoir permis de le rencontrer[1]. »

[1] *Un Martyr normand*, par M. le chanoine Boursin, p. 67.

Le vicaire de Boucey manifestait surtout à l'église les sentiments de religion profonde dont il était animé. Il y faisait de longues et ferventes oraisons, prolongeant bien avant dans la nuit sa visite au très saint Sacrement :

« Notre vicaire, disait-on à Boucey, n'en finit pas de causer avec le bon Dieu; s'il osait, il transporterait son lit à l'église! »

Son genre de vie était uniforme; il aimait la retraite et l'étude. A part ses visites dans la paroisse et à quelques confrères du voisinage, son temps se passait dans son cabinet, partagé entre le travail et la méditation.

« Pendant les beaux jours, il avait coutume de se retirer dans un angle du jardin de la cure. Le site lui paraissait réunir les plus précieux avantages : pas le moindre bruit ne venait à son oreille; une petite table, couverte de mousse, lui servait à écrire; en face de lui, un enfoncement pratiqué dans le mur lui tenait lieu de bibliothèque; au-dessus de sa tête, une vigne entrelaçait ses branches vigoureuses et le mettait à l'abri des rayons du soleil. A l'automne, elle se couvrait de séduisantes grappes, que le solitaire avait grand soin de respecter, mais qui lui attirèrent une tragique aventure.

« Elles avaient, en effet, frappé l'attention d'un gamin qui passait, et tout naturellement excité sa convoitise. Il ne trouve rien de mieux que de grimper sur le mur, se glisse le long de la vigne et commence sa cueillette. Mais voilà qu'au-dessous de lui une grosse voix se fait entendre :

« — Dieu punit les gourmands et les voleurs! »

« Épouvanté d'être surpris en flagrant délit, et craignant d'être arrêté, le maraudeur se met en devoir de fuir au plus vite. Mais il prend mal ses précautions, perd l'équilibre, et tombe tout meurtri aux pieds de l'abbé Chapdelaine. Le vicaire le relève, et, après s'être assuré qu'il n'avait aucune grave blessure, il le conduit hors du jardin en lui disant :

« — Mon petit ami, n'oublie jamais la leçon que vient de te donner la Providence[1]! »

[1] *Un Martyr normand*, par M. le chanoine Boursin, p. 72.

Son détachement des biens de ce monde était très remarquable. Il se refusait tout confortable dans son mobilier et dans ses habits. Une table de travail, une bibliothèque mal assolidée, deux chaises, un pauvre lit, formaient l'ameublement de sa chambre. Quant à ses habits, il avait coutume de leur demander un temps de service exorbitant, témoin l'anecdote suivante. L'abbé Chapdelaine possédait dans sa garde-robe une douillette qui avait les droits les plus incontestables à la retraite; cependant il ne voulait pas la remplacer, trouvant qu'elle pouvait encore lui faire un long usage. Les jeunes gens qui fréquentaient le vicaire essayèrent de lui faire comprendre qu'il était temps de laisser là ce vêtement par trop râpé. Ils mirent la douillette à l'encan au prix de cinquante centimes. L'abbé rit de bon cœur du procédé :

« Criez tant que vous voudrez, leur dit-il : faites la valoir tant que vous pourrez; je suis bien sûr qu'elle me restera. »

Missionnaire en Chine, le père Chapdelaine écrivait plus tard :

« Si vous saviez combien ma vieille douillette de Boucey me rend service ! »

La vertu de l'abbé Chapdelaine avait pour point d'appui, comme celle de tous les hommes de Dieu, une sincère humilité. L'histoire suivante, que raconte son historien, en est la preuve touchante :

« Comme beaucoup de paysannes de cette époque, la mère du vicaire de Boucey écrivait difficilement. Aussi, lorsqu'elle voulait entrer en relation avec son fils, elle priait un de ses voisins de lui servir de secrétaire. Il venait de rédiger plusieurs pages de lettres, et, avant de les expédier, il crut bon de les lire à Madeleine Dodeman.

« — Quels grands mots! dit-elle. Comme c'est savant tout cela! Je suppose que l'abbé comprendra, mais sûrement il dira : « Ce n'est pas de ma mère! »

« — Que fallait-il donc lui dire?

« — Eh bien! il fallait lui dire que je ne vais pas trop mal; que je suis allée passer deux jours chez notre cousine, la mère

Françoise ; que notre voisin, le père Jacques, a eu trois moutons étranglés ; que si le bon Dieu nous donne un peu d'eau, nous aurons beaucoup de pommes cette année à la Rochelle ; que je l'embrasse par-dessus tout bien affectueusement.

« — Oh ! très bien ! »

« Le secrétaire prend sa plume et écrit :

« Mon cher fils,

« Je ne vais pas trop mal. Je suis allée passer deux jours « chez notre cousine, la mère Françoise. Le père Jacques, « notre voisin, a eu trois moutons étranglés. Si le bon Dieu « nous donne un peu d'eau, nous aurons beaucoup de pommes « cette année à la Rochelle.

« Je t'embrasse par-dessus tout. Bien affectueusement.

« Ta mère,

« MADELEINE DODEMAN. »

« La lettre part et arrive à sa destination. Le vicaire de Boucey la lit, la relit avec un bon sourire, puis la remet précieusement dans son portefeuille.

« Pendant plusieurs semaines il la porta toujours sur lui, et, la montrant à ses intimes, il leur disait :

« — Voulez-vous savoir d'où je suis sorti ? Tenez, lisez cela. Vous allez le reconnaître à la littérature de ma mère[1]. »

Cependant, tout en remplissant avec le plus grand zèle les devoirs de son ministère, le vicaire de Boucey ne renonçait pas à ce qu'il croyait être sa vraie vocation. Le moment vint enfin où il entendit sortir de la bouche de son évêque la parole qui lui donnait la liberté de suivre ses goûts pour l'apostalat :

« Je vous autorise, mon cher abbé, lui disait le prélat, à quitter le diocèse. Puisse le bon Dieu bénir votre entreprise comme je la bénis moi-même ! »

[1] *Un Martyr normand*, par M. le chanoine Boursin, p. 80.

Le 16 mars 1851, l'abbé Chapdelaine franchissait le seuil des Missions étrangères, où il allait travailler pendant une année à se former aux devoirs de la vie de missionnaire.

III

Le séminaire des Missions étrangères. — Départ pour la Chine. — Un économe trop intéressé. — « Il te manque une culotte. »

Passons rapidement sur le séjour du Père Chapdelaine au séminaire des Missions étrangères. Sa vie dans cette maison bénie fut celle d'un séminariste appliqué à ses obligations, édifiant et soumis. Il était heureux de retrouver là le règlement qui l'avait tant charmé durant les années de son noviciat ecclésiastique. Il aimait particulièrement à prier dans la salle des Martyrs, auprès des reliques de ceux de sa congrégation qui avaient donné à Dieu le suprême témoignage de fidélité et d'amour. Il ne se doutait guère alors qu'un jour viendrait où l'on prierait devant une nouvelle vitrine contenant de nouvelles reliques, en demandant à Dieu d'imiter son courage, sa constance et sa foi.

Le 29 mars de l'année suivante, M. Chapdelaine recevait sa destination pour la mission du Kouang-Tong, en Chine, et, le 29 avril, il s'embarquait à Anvers sur un navire de commerce, *le Henri-Joseph*. La bourse des passagers lui avait été confiée comme au plus ancien. Désireux de dépenser le moins possible, pour garder davantage à l'œuvre des Missions, il se montrait d'une économie exagérée pour tous les achats, même utiles. Ses confrères l'en plaisantèrent plus d'une fois.

La traversée fut heureuse, à part une tempête qui s'éleva

au sud de l'Afrique, et qui leur fit craindre un instant pour leur vie. La foudre, en effet, pouvait frapper le navire, qui aurait disparu dans les flots : c'était la mort pour tout l'équipage, mais la Providence veillait sur les futurs apôtres; le calme se fit et le vaisseau continua paisiblement sa marche.

A Java un incident comique dérida les voyageurs.

« Parmi les Javanais qui avaient réussi à grimper sur le pont, il s'en trouvait un qui n'avait autour des reins que la plus misérable ceinture. Les missionnaires eurent la charité de lui faire cadeau d'une chemise. Il se hâta de la passer. Heureux de se voir un vêtement aussi riche, et qu'il n'avait jamais eu l'avantage de porter, il se regardait, se regardait encore, passait fièrement au milieu des matelots. Ayant rencontré le second du navire, que les Hollandais appellent *sturman,* et qui était en manches de chemise, il s'arrêta devant lui, le toisa de tout son haut et s'écria :

« — Hein! nous avons tous deux le même grade, maintenant! »

« Puis il courut au capitaine, et lui dit :

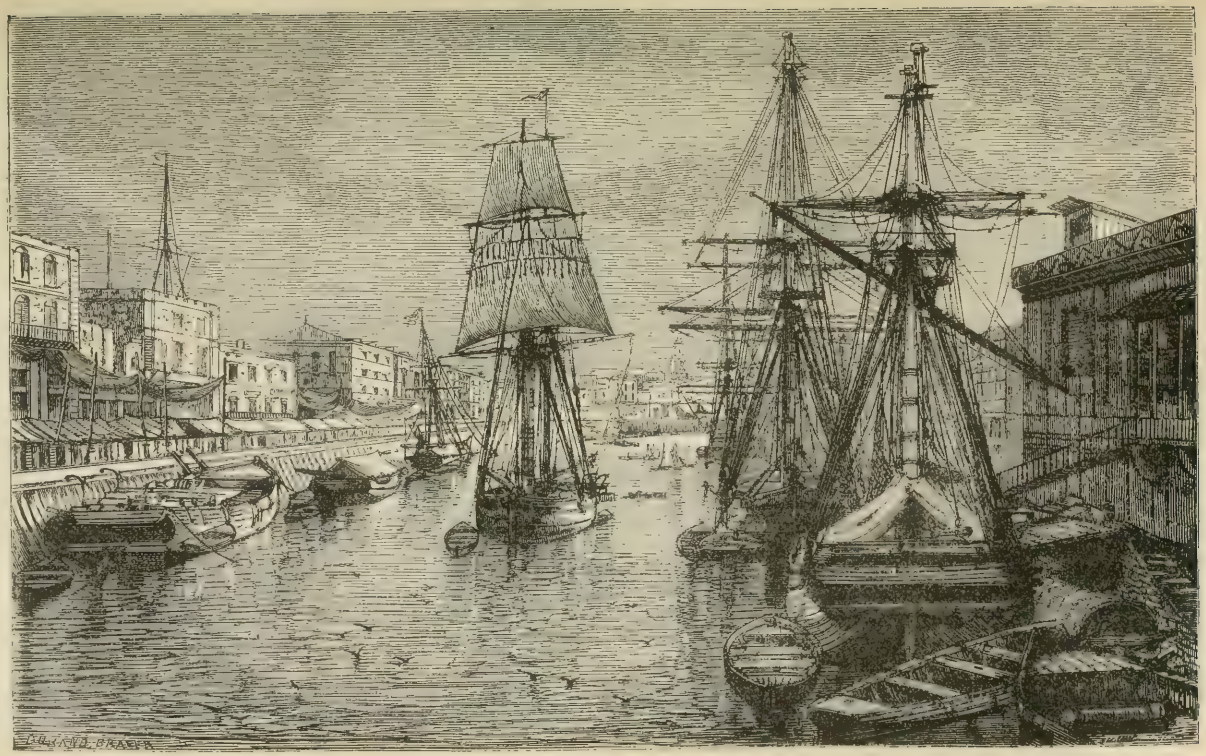
« — Je suis un sturman!

« — Mon ami, lui répondit-il, tu oublies que pour l'être il te manque, entre autres choses, une culotte[1]. »

Après avoir séjourné un mois à Singapour, les missionnaires trouvèrent un navire portugais, qui s'offrit à les conduire à Hong-Kong. Arrivés dans cette ville après une navigation de plus de huit mois, ils furent reçus avec grande cordialité par M. Libois, supérieur de la procure. Ils profitèrent du long séjour qu'ils firent à Hong-Kong pour se chinoiser. L'apôtre doit en effet se défaire le plus possible de ses habitudes européennes pour vivre de la vie de ses ouailles.

« Celui qui entre en Chine doit apprendre à parler, ou plutôt à chanter; puis à manger, à boire, à se mouvoir, à

[1] *Un Martyr normand,* par le chanoine Boursin, p. 155.



Singapour.

marcher, à fumer, sous peine, à chaque pas, de « perdre la face » et qui pis est la vie.

« Apprendre ne suffit pas; tout ce qu'on sait est nuisible dans ce pays qu'on appellerait à juste titre une Europe renversée; il faut aussi désapprendre. La main gauche est plus digne que la droite; la politesse en visite est de garder son chapeau: les chrétiens le gardent à la communion; le prêtre, en disant la messe, reste couvert et porte des bottes de soie; l'enfant qui récite sa leçon tourne le dos à son maître; on ne tend point la main à son ami, mais on serre les poings, on les rapproche et on les élève jusqu'au front qu'on incline en se prosternant. Le dîner commence par le dessert et finit par le riz et la soupe; on mange comme on peut, avec deux bâtonnets, et chacun prend librement au plat commun; on boit chaud. Un livre chinois commence où les nôtres finissent, on lit de droite à gauche, et les notes sont en haut de la page; chaque feuille du livre étant double et pliée, la tranche est à gauche. Le blanc est signe de deuil. Lorsqu'on anoblit un personnage, on anoblit du même coup, non sa descendance, mais ses ancêtres. La distinction se mesure à la longueur des ongles, et pour les femmes à la petitesse des pieds; on comprime avec des bandelettes les pieds des petites filles, et au prix de deux ans d'intolérables souffrances, souvent au péril de leur vie, elles acquièrent l'inappréciable avantage de ne pouvoir marcher.

« Ces usages et tant d'autres sont sacrés dans ce pays, où toute invention passe pour un crime de lèse-majesté. Les convenances interdisent une réponse négative; le comble de la perfection est de mentir adroitement, c'est ce qu'on appelle dire des paroles blanches[1]. »

La difficulté la plus sérieuse que le Père Chapdelaine éprouva pour se chinoiser, ce fut l'étude de la langue des habitants du Céleste-Empire.

« Ce n'est pas une langue comme le français, écrit-il; le

[1] *Vie de Mgr Faurie*, par J.-H. Castaing, pp. 76, 77.

même mot peut avoir quelquefois un grand nombre de significations différentes, suivant le ton et les diverses intonations qu'on lui donne et les divers mots auxquels on le joint. Puis on n'a pas de lettres pour écrire cette langue. On a pour les remplacer un tas de griffonnages à peu près semblables aux paraphes de nos vieux contrats, mais bien plus compliqués, puisqu'un seul de ces griffonnages a quelquefois plus de soixante ou quatre-vingts petites barres entrelacées les unes dans les autres ; et il y a, dans le chinois, quatre-vingt ou cent mille griffonnages de cette espèce[1].

« Eh bien ! c'est cela que j'étudie depuis le matin jusqu'au soir. Je vous assure qu'il faut l'amour du bon Dieu pour oser aborder ces difficultés et l'insupportable ennui de cette étude si compliquée. Quand je serai un peu plus avancé, je dois pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays, pour me perfectionner dans leur langue, avec les Chinois eux-mêmes[2]. »

IV

Pour le Kouang-Si. — Une visite imprévue, minutieuse et indiscrète. — Le Kouang-Si. — Les premières conquêtes. — Tribulations. — La liberté.

Cependant le Père Chapdelaine désirait ardemment voir luire le jour où il lui serait permis de pénétrer dans sa mission. Il fut enfin exaucé. A la fin d'octobre 1853, il partait pour le Kouang-Si. Son voyage ne fut pas heureux. A peine était-il embarqué sur le fleuve de l'Est, qu'il fut assailli par des pirates qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait. Ils ne lui laissèrent que ses vêtements. Revenu à Canton, il

[1] Lettre du Père Chapdelaine à M. l'abbé Frasvic, à Pontorson.

[2] *Vie d'Auguste Chapdelaine*, par l'abbé Bouclon, p. 29.

fit préparer une autre barque pourvue de canons, de lances nombreuses, et desservie par vingt-cinq matelots.

« Ce second voyage ne fut cependant pas sans incidents fâcheux. Après douze jours de route, étant arrivé près d'une douane fort sévère, le patron de sa barque refusa de le conduire plus loin, et menaça même de le dénoncer au mandarin s'il ne lui donnait cent cinquante piastres. Le missionnaire hésitait à sacrifier cette somme très considérable relativement à la modicité de ses ressources, mais sur les instances de ses guides chrétiens, qui craignaient pour leur vie, il finit par consentir. »

Le voyage continua sans autre affaire grave, mais pénible par sa durée et plus encore par toutes les précautions nécessaires pour éviter d'être découvert. Sans trop s'appesantir cependant sur ces rudes débuts de la vie apostolique, M. Chapdelaine les résumait ainsi :

« Notre argent est sur le point de nous manquer, et impossible de trouver à emprunter. Nos matelots sont les plus francs paresseux qu'on puisse imaginer, et ne font pas dans un jour ce que chez nous on ferait dans une heure et moins. A cela, ajoutez les fatigues du voyage, trois mois entiers dans une méchante petite barque ouverte à tous les vents, toujours assis et couché sur la planche nue, sans pouvoir se lever, sans voir le jour, sans pouvoir sortir un instant pour respirer l'air, sans pouvoir lire ni travailler pour se désennuyer, puisqu'on ne peut porter avec soi aucun livre, sans pouvoir même parler. Un froid qui pique, peu d'habits pour se couvrir, et point d'argent pour en acheter. Les nuits entières passées sans dormir, toujours en face soi, livré à ses propres réflexions. Oh! que les nuits et que les jours sont longs! Quel trésor de mérites pourrait amasser celui qui supporterait ces peines et ces tribulations avec patience[1]. »

Arrivé à Kouy-Yang, capitale de la province, il resta quelque temps dans cette ville pour achever sa formation chinoise. Il

[1] Lettre à M. l'abbé Bréhier, du 20 février 1854.

habitait chez un ancien missionnaire, et c'est là que, le jour de Pâques 1854, il reçut une visite à laquelle il ne s'attendait pas. Un mandarin avait appris la présence de missionnaires, et se présentait pour faire une perquisition. Tout se passa pour le mieux, et le mandarin, qui désirait connaître la religion catholique, se fit faire un sermon. Le Père Chapdelaine prêcha en latin, émaillant le texte de son discours de quelques mots chinois. Un interprète traduisait à l'usage du mandarin.

« Enfin, comme je me retirais, raconte le Père à M. Libois, le magistrat m'a appelé à lui pour m'interroger et m'examiner de plus près. Il m'a pris les mains pour en considérer l'intérieur, et voir si je n'étais pas un fabricant d'armes. Il me regardait les bras, la figure surtout. Il lui a fallu voir jusqu'à mes culottes.

« Pendant tout ce temps, les chrétiens, qui étaient venus pour entendre la messe, faisaient comme moi bien triste contenance.

« Enfin la comédie s'est terminée par une visite chez le Père Faurie, qu'on n'a pas trouvé comme de raison. Le grand mandarin s'en est allé avec tous ses gens, bien persuadé, je crois, que nous sommes des étrangers malgré qu'on prît bien soin de lui dire que M. Perny était du Kouang-Tong, et moi du Kouang-Si. S'il ne nous a pas arrêtés, c'est qu'il ne l'a pas voulu ou que Dieu ne le lui a pas permis. »

Quelques semaines plus tard, le Père Chapdelaine se dirigeait vers le Kouang-Si. Ce pays est une des dix-huit provinces de la Chine. Il est borné au nord par les provinces du Kouy-Tchéou et du Hou-Nan ; à l'est et au sud, par celles du Hou-Nan et du Kouang-Toug ; à l'ouest et au sud, par celles du Yun-Nam et par le Tonkin[1].

Des montagnes couvertes de vastes forêts, des vallées fertiles, un grand fleuve, le Si-Kiang : voilà, en quelques mots, la description du pays où le Père Chapdelaine allait exercer son apostolat.

[1] Cf. *Atlas des Missions*, par Adrien Launay.

La population est d'environ huit millions d'habitants. Quelques-unes des races qui la forment ont des qualités naturelles sérieuses ; mais, dans l'ensemble, c'est une réunion de brigands rapaces et immoraux. Le culte de Confucius et celui de Bouddha sont en honneur parmi elles. Le grand obstacle à la conversion de ces peuples et des Chinois en général consiste dans leur immoralité et leur orgueil.

« Un orgueil profondément enraciné et qui dépasse toute mesure. Fier de son antiquité, de ses institutions séculaires, de la sagesse de ses lois; fier aussi de son prestige auprès des nations voisines, vassales ou tributaires de sa dynastie, ce peuple estime que le monopole de la civilisation lui appartient, et juge fatal à ses mœurs comme à son unité tout contact avec les étrangers. De là, sa longue résistance à ouvrir ses ports aux Européens ; de là encore, maintenant que ceux-ci ont forcé les portes de son empire, la sourde et systématique opposition qu'il fait à leur influence[1]. »

Par mesure de prudence, le missionnaire s'était arrêté à Ta-Chan, non loin de la frontière. Les chrétiens étaient très peu nombreux au Kouang-Si, et c'eût été une témérité que de marcher à l'aventure.

Voyant que les appuis humains lui manquaient à peu près totalement, M. Chapdelaine se tourna vers le ciel ; il invoqua Marie et confia sa mission à Notre-Dame des Victoires. A cet acte de confiance filiale, la très sainte Vierge répondit aussitôt par une marque de sa protection.

« Un habitant du Kouang-Si, raconte le missionnaire à M. Libois, venait au Kouy-Tchéou voir quelques-uns de ses parents nouvellement convertis ; on l'instruisit, et après avoir adoré il retourna au Kouang-Si, emportant avec lui un petit catéchisme. Bientôt quarante ou cinquante familles environ, deux cent trente à deux cent quarante personnes de ses parents et amis ont suivi son exemple, brûlé leurs idoles et adoré le vrai Dieu. Sans doute, mon bien cher Père, vous

[1] *Dom François-Xavier Leboucq*, par Mgr Dubar, p. 338.

admirerez avec moi les vues de miséricorde de Dieu pour cette pauvre province du Kouang-Si, où depuis plus de cent ans aucun missionnaire n'avait été envoyé; et, au moment même où l'un se met en route pour y pénétrer, Dieu lui en prépare les voies. Le nouvel apôtre, voyant ces heureuses dispositions, repasse au Kouy-Tchéou chercher quelqu'un pour le seconder, c'était au mois d'août ; alors on savait qu'un missionnaire destiné pour le Kouang-Si venait d'arriver. Le brave homme trouve dans sa famille chrétienne du Kouy-Tchéou un catéchiste très capable, disposé à l'accompagner. Avant de partir, on vient me consulter; je m'empresse de donner à ce catéchiste le viatique, les livres et autres objets de religion. Vers le mois de décembre, les nouveaux convertis étant instruits et préparés, on vient me chercher à Ta-Chan.

« C'est le jour de la fête de saint François Xavier, patron de toutes les missions et de la nôtre en particulier, que j'ai touché, pour la première fois, le sol du Kouang-Si. Après seulement six jours de marche, nous sommes arrivés et j'ai pu, pour la première fois, célébrer la sainte messe, le jour de l'Immaculée-Conception de la bonne Vierge, au milieu de mes nouveaux chrétiens. Puisse l'immaculé cœur de Marie, auquel j'ai consacré et je consacre tous les jours mon ministère et ma mission, être touché de compassion pour ces pauvres peuples et leur obtenir d'abondantes grâces de conversion [1]. »

A ces faits consolants succédèrent bientôt des tribulations et des vexations. Dix jours seulement après l'arrivée du Père Ma, nom chinois donné au Père Chapdelaine, un parent des néophytes le dénonça au grand mandarin, qui envoya aussitôt des satellites pour s'emparer de lui et qui le conduisirent à Si-Lin-Hien, ville éloignée de quatre lieues. Le missionnaire eut une attitude nettement respectueuse en présence du mandarin qui l'interrogeait. Dieu permit même

[1] Lettre à M. Libois, procureur des Missions étrangères à Hong-Kong, du 28 novembre 1855.

que celui-ci, qui était un homme droit et qui avait une certaine connaissance de la religion chrétienne, rendit en faveur de la foi le plus beau témoignage qu'elle ait peut-être jamais reçu dans les prétoires de la Chine. Laissons la parole au Père Chapdelaine.

« — Vous êtes chrétiens, nous a-t-il dit; les chrétiens

Le tribunal du mandarin.

sont de fort honnêtes gens. A Pékin, nous avons un grand nombre d'églises et de chrétiens. La religion de Jésus est la vraie religion. Vous croyez à un paradis pour récompenser les bons et à un enfer pour punir les méchants; mais comment le croyez-vous sans le voir? »

« Le mandarin achevait à peine ces mots qu'on amena en sa présence deux brigands qu'on venait de saisir :

« — Ah! dit-il, en voilà deux qui iront certainement en enfer; quant aux hommes qui font le bien, ils iront en paradis. »

« Il a parlé de la sorte au moins pendant une heure, en présence d'une foule nombreuse, adressant à mon catéchiste beaucoup de questions, auxquelles celui-ci a toujours répondu avec justesse et à propos. J'ai entendu ce même catéchiste, à la prison et ailleurs, traiter de la religion avec les plus lettrés de la ville et des environs ; il s'en est toujours tiré avec bonheur et au grand contentement des controversistes et des curieux.

« Le mandarin a demandé qu'on récitât en sa présence quelques-unes de nos prières ; il a voulu voir nos livres de religion, qu'il a gardés chez lui huit ou dix jours, et il a fini par nous dire que son intention n'était pas de nous vexer ; qu'il nous avait appelés à son tribunal, parce qu'il craignait que notre enseignement ne fût dangereux ; qu'il n'en voulait ni à notre argent, ni à nos effets ; qu'il ne fallait pas prêcher la religion dans les villages, où le pauvre n'a pas le loisir de nous entendre, mais bien dans les grandes villes, où abondent les hommes instruits.

« — Avant de prendre une décision sur votre sort, ajouta-t-il, je dois consulter les autorités de Kiu-Ny-Fou, et je vais expédier sans délai un courrier au gouverneur de cette ville. »

« Or ce courrier n'a pu arriver jusqu'au terme de son voyage, à cause des brigands qu'il a rencontrés sur sa route et qui l'ont forcé de rétrograder sans avoir vu le mandarin. Ce contretemps a été un nouveau trait de la Providence en notre faveur, car ce magistrat supérieur est extrêmement hostile aux chrétiens. A ce moment même il faisait mettre à mort une quinzaine de néophytes comme complices des rebelles, parce que ces derniers venant assiéger sa ville s'étaient installés de force chez les catholiques. Pour les punir d'un fait dont ils étaient les victimes, il brûlait leur chapelle, s'emparait de leurs propriétés, et forçait tous ces malheureux à prendre la fuite. Un mandarin animé de telles dispositions, si Dieu eût permis que le message parvînt jusqu'à lui, ne pouvait qu'aggraver notre sort.

« Pendant seize ou dix-huit jours que nous avons passés

en prison, les païens sont venus en foule de la ville et des environs pour nous voir et pour entendre prêcher mon catéchiste. Ce peu de temps a suffi pour répandre et populariser la connaissance du christianisme. Dans tout le pays on sait maintenant que la religion chrétienne est la vraie religion, le mandarin l'ayant déclaré en plein tribunal.

« Les quatre chrétiens saisis avec moi ont porté les chaînes pendant huit jours, et les satellites n'ont pas voulu les mettre en liberté à moins d'une rançon de six à sept taëls ; pour mon compte, je n'ai pu m'arracher à leurs griffes qu'en leur payant une somme pareille. Les prétoriens, si nombreux dans les tribunaux chinois, n'ont pour vivre que ce qu'ils peuvent extorquer de cette manière ; ils sont de plus encouragés dans cette voie par l'exemple des chefs.

« Ainsi, le premier assistant du mandarin ayant aperçu ma montre, lorsqu'on me fouillait, a demandé à la voir, et dans la suite il n'a pas voulu me la rendre. D'autres objets m'ont été aussi dérobés ; mais laissons là ces pertes pécuniaires et remercions la Providence de nous avoir tirés si merveilleusement d'un pas difficile, car cet événement pouvait avoir des suites graves, surtout dans les circonstances présentes. Il était d'autant plus à craindre qu'on ne nous mît à mort sans autre forme de procès, que récemment des perturbateurs, sous prétexte de prêcher une religion nouvelle, avaient excité le peuple à la révolte, et au moment même de notre arrestation, à peu de distance de mon troupeau, une contrée très vaste était en pleine révolution. Mais Dieu n'a pas permis que sa cause fût confondue avec celle des méchants [1]. »

Le Père Chapdelaine fut donc rendu à sa chrétienté naissante, et put célébrer au milieu d'elle la fête des rois. Puis il se mit à parcourir les villages où habitaient ses fidèles, et eut le bonheur d'admettre au catéchuménat de cent soixante-dix à cent quatre-vingts personnes. Mais les païens ne se tenaient pas pour battus, et le missionnaire prenait toutes les

[1] Lettre au supérieur des Missions étrangères.

précautions possibles pour cacher sa présence. Il s'était logé chez un magicien, qui paraissait disposé à se convertir; là, il occupait un grenier où il restait tout le jour. Le soir venu, il sortait pour son ministère. Dieu bénissait ses sacrifices, car en moins de quatre mois près de deux cents catéchumènes furent admis à l'étude du christianisme, cinquante-six enfants et dix adultes reçurent le baptême.

Cependant le Père se plaignait douloureusement à ses supérieurs de ne pouvoir réaliser tout le bien que son zèle désirait opérer, à cause de son ignorance de la langue du Kouang-Si, différente des autres idiomes chinois qu'il avait étudiés. Il se sentait surtout paralysé dans son apostolat auprès des lettrés qui avaient demandé à s'instruire de la religion du Maître du ciel. Pour l'aider dans son œuvre, on lui envoya une sainte veuve nommée Agnès Tsao-Houy, active, douce, patiente, connaissant bien et pouvant expliquer la doctrine chrétienne. Elle se mit à l'œuvre et commença à exercer son influence auprès des femmes et des jeunes filles. Il ne se passait guère de semaine sans qu'elle vînt dire au Père Chapdelaine :

« Père, j'ai encore gagné à notre Seigneur trois, quatre ou cinq familles. »

La Providence, qui sait mêler quelques consolations aux tribulations et aux souffrances, donnait en même temps un auxiliaire dévoué au missionnaire dans la personne de Laurent Pé-Man, païen nouvellement converti. Cet ouvrier sans instruction, mais intelligent, se fit le serviteur de l'apôtre, préparant sa nourriture, l'accompagnant dans tous ses voyages, lui épargnant ainsi le soin des nécessités de la vie matérielle et lui permettant de se dépenser plus aisément pour le bien des âmes.

V

La consommation. — Une émule d'Hérodiade. — Arrestation. — Le supplice. — Le rotin. — La semelle de cuir. — Héroïque refus. — Le martyr. — La tempête de Sy-lin-Hien. — La cause de béatification.

Quand un homme a donné à Dieu, dans un sacrifice de tous les instants, son intelligence, son cœur, sa volonté, qu'il s'est dévoué pour sa cause, il lui reste à ramasser en quelque sorte toutes les puissances de son être, à prendre son corps et son âme et à les jeter aux pieds de Jésus-Christ dans une sanglante immolation. Tel était le sacrifice sublime qui allait couronner la vie du Père Chapdelaine.

On était au mois de février 1856. Le missionnaire se trouvait alors dans le village de Laochan, qui comptait un certain nombre de chrétiens. Mais il n'eut pas le temps d'exercer son ministère. L'heure du martyre avait sonné pour lui.

Le Père avait accepté l'hospitalité chez un de ses néophytes, dont la femme jeune et légère était pour son époux, par sa conduite, un sujet de désolation. Or, un jour que le mari faisait des reproches mérités à son épouse à cause de ses mœurs dépravées, celle-ci, furieuse de ces remontrances, lui répondit :

« Tu me calomnies, eh bien ! je ne veux plus ni de toi ni de ton Dieu. J'aurai ma vengeance, et elle sera terrible. »

Le soir même elle se plaignait à son père et à son frère des prétendues injustices commises envers elle. Sans perdre de temps, ceux-ci firent rédiger par un lettré un acte d'accusation ainsi conçu :

« Un étranger, nommé Ma, est venu dans nos parages

prêcher une religion fausse et perverse. Son but secret est d'exciter les populations à se révolter et à s'emparer de la ville de Si-Lin-Hien. Déjà il a réussi à se créer de nombreux sectateurs ; il leur a révélé des secrets magiques qui leur permettent d'accomplir tout ce qu'ils veulent. Ils arrêtent la fertilité de la terre, font naître des tempêtes, changent les fleuves en torrents. Ils ont même le pouvoir de voler comme les oiseaux. Que l'on se hâte de mettre un terme à leurs complots occultes, ou bien le Kouang-Si va revoir des troubles, des brigandages, des combats sanglants. »

Le mandarin Tchang, à qui cet acte d'accusation fut porté, était un homme ambitieux et avide. Il vit là une bonne occasion d'obtenir de l'avancement et de satisfaire sa cupidité. Il accueillit donc la plainte avec faveur et envoya des satellites avec ordre d'arrêter M. Chapdelaine. Mis au courant de ce qui se passait, les chrétiens conseillaient au missionnaire de s'enfuir vers le Kouy-Tchéou :

« Non, répondit-il, si je vous quitte, vous aurez à souffrir à cause de moi ; pour vous épargner de plus grands maux je dois rester au milieu de vous. »

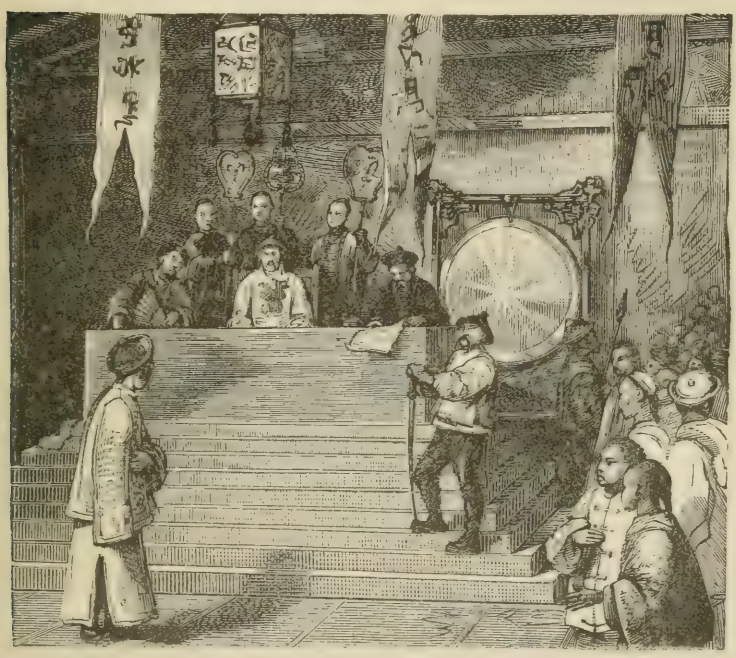
Mais comme les chrétiens insistaient, il consentit à se retirer chez un lettré chrétien qui habitait Sy-Lin-Hien. Lors donc que les satellites se présentèrent pour s'emparer de lui à Vao-Chan, ne le trouvant plus, ils entrèrent en fureur contre les habitants du village ; ils se mirent à piller et firent prisonniers un certain nombre de chrétiens.

« Tout à coup, pendant que retentissent les chants de la bande fanatique, un prodige apparaît dans le ciel. Au-dessus de Yao-Chan, se dessine un globe lumineux aux couleurs rouges et vertes. Les chrétiens tressaillent d'allégresse, et voient dans ce miracle l'annonce de la récompense qui les attend. Effrayés un instant, les païens s'arrêtent, se demandant s'il n'y a pas là une menace du ciel qui se prépare à punir leur forfait. Mais bientôt, aveuglés par leur passion brutale, emportés par la légèreté, ils se remettent en marche[1]. »

[1] *Un Martyr normand*, par le chanoine Boursin, p. 256.

Le lendemain, 25 février, le Père Chapdelaine, après avoir pris son repas, venait de commencer la récitation de son bréviaire, lorsque deux cents soldats, escortant des mandarins civils et militaires, cernent la maison où il avait trouvé asile.

Le capitaine ordonne qu'on lui ouvre la porte.



« Comment, s'écria-t-il, tu as l'audace de paraître en ma présence sans fléchir le genou. »

Lô-Kong-Vé, — c'était le nom du courageux lettré, — s'avança vers lui :

« Que désirez-vous ?

— J'ai ordre d'arrêter un étranger appelé Ma, et plusieurs autres chrétiens qui se cachent ici. Voici leurs noms.

— Si tel est votre mandat, exécutez-le ; mais souvenez-vous de traiter convenablement ceux qui vont vous suivre. »

Sur l'ordre du capitaine, un de ses subalternes se dirige alors vers l'endroit où se trouvait le missionnaire pour

s'emparer de lui. Le Père Chapdelaine était à genoux, récitant son bréviaire :

« J'achève ma prière, dit-il tranquillement ; va dire à ton chef que dans un moment je suis à lui. »

Au bout de quelques instants il se remettait lui-même aux mains des satellites, qui le conduisaient aussitôt chez le mandarin.

Après avoir interrogé les chrétiens, Tchang fit venir devant lui le missionnaire, et comme celui-ci restait debout :

« Comment, s'écria-t-il, tu as l'audace de paraître en ma présence sans fléchir le genou ! »

Le Père ne bougea pas.

« Qu'es-tu venu faire en cette contrée ?

— Enseigner la religion du Dieu du ciel.

— Tu veux exciter le peuple à la rébellion en lui apprenant de nouvelles doctrines.

— C'est faux ! je désire seulement montrer aux hommes à pratiquer le bien et à marcher dans le chemin du ciel.

— As-tu de l'argent ?

— Un peu.

— Renonce à ta religion, sinon je te fais décapiter.

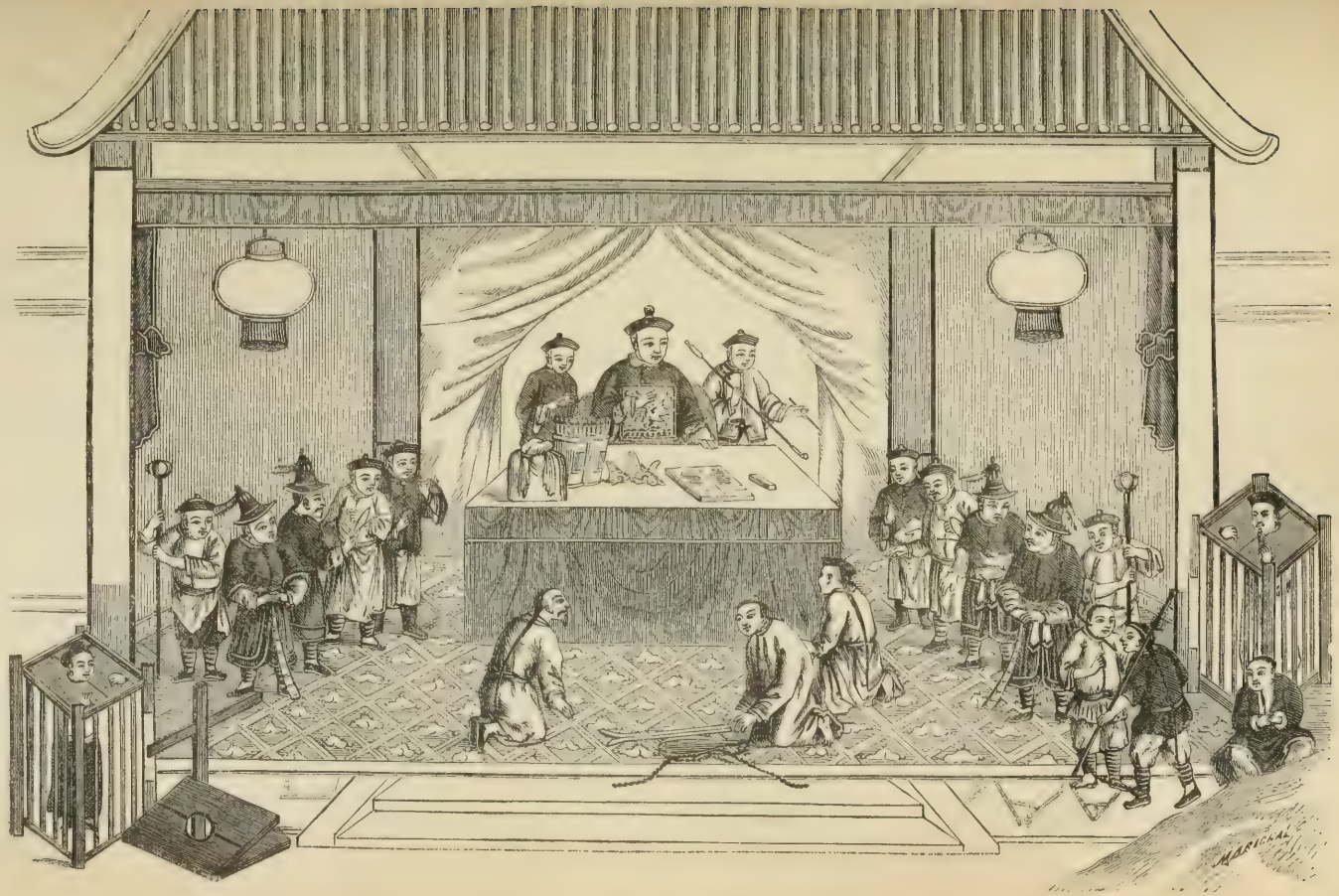
— Ma religion est seule la vraie, je ne puis l'abjurer, ce serait une grande faute.

— Puisque tu persévères dans ton crime, tu vas l'expier. Soldats, appliquez-lui trois cents coups de rotin. »

Alors commence une scène atroce. Les soldats se jettent sur le missionnaire, l'étendent à terre et exécutent la sentence avec une cruauté si grande, que sans compter le nombre de coups ils ne terminent leur sinistre besogne que lorsqu'ils voient le martyr couvert de sang. Cependant le Père Chapdelaine se taisait et priait, se rappelant sans doute, pour ranimer son courage, la sanglante flagellation du Maître pour lequel il souffrait.

Après ce supplice, on releva le Père tout meurtri. Ce fut pour le livrer à un nouveau supplice.

« Qu'on le mette à la chaîne de fer ! » cria le mandarin.



Préparatifs du martyre du vénérable Chapdelaine, à Sy-lin-Hien, le 27 février 1856.

Aussitôt l'ordre fut exécuté.

Le patient fut placé à genoux sur une chaîne tendue entre deux poteaux. Les pouces et sa queue de cheveux étaient pris dans une machine qui tenait raides son corps et sa tête. Une assez longue planche pesait sur ses jambes repliées, et à chaque bout se balançait de temps à autre un satellite. Le martyr endura ce supplice affreux depuis le midi du 25 février jusqu'à neuf heures du matin environ du jour suivant.

Quand on le délia, ses membres gonflés, ses nerfs distendus, ne lui permirent de faire aucun mouvement. On dut le transporter comme une masse inerte dans sa prison.

Il s'y trouvait à peine depuis quelques instants, lorsque ses gardes le virent se promener alerte et gai. Étonnés d'un tel spectacle, ils lui demandent comment il se fait qu'il n'ait plus l'air de souffrir.

« Le Dieu que vous refusez d'adorer a opéré ce prodige, » répond le prisonnier.

Prévenu de ce qui se passe, le mandarin fait revenir le Père à sa barre.

« Par quels sortilèges as-tu triomphé de tes blessures ?

— Il n'y a point de sortilèges ; mais le Dieu que je sers est tout-puissant.

— Quoi ! tu oses encore prononcer devant moi le nom de ton Dieu ! Je saurai bien prévenir l'effet de tes enchantements. »

Et appelant à lui un de ses satellites :

« Voici deux cents sapèques, lui dit-il ; va vite nous acheter un chien noir. »

« Pendant que l'envoyé exécute l'ordre qu'il a reçu, Tchang éclate en injures contre le serviteur de Dieu. Il lui reproche de corrompre les mœurs, de former une secte dangereuse, d'exciter les gens simples et crédules à la rébellion.

« Soudain la porte du prétoire s'ouvre, le satellite rentre, traînant à sa suite le chien qu'il a réussi à se procurer. Un coup de couteau ouvre les veines du pauvre animal :

« — Recueillez le sang tout chaud, crie le mandarin, arrosez-

Universitas BIBLIOTHECA

en l'étranger. Nous allons voir si désormais il sera insensible à sa douleur. Donnez-lui ensuite trois cents soufflets avec la semelle de cuir. »

« Deux bourreaux s'emparent du martyr et le font mettre à genoux. L'un d'eux le saisit par les cheveux et lui renverse violemment la tête ; l'autre s'arme d'une sorte de semelle de soulier, formée de quatre lames de cuir cousues ensemble, et décharge à tour de bras sur les joues du patient le nombre de soufflets ordonnés par le mandarin.

« Le supplice était loin d'être achevé que déjà la tête du Père était horriblement enflée, ses dents ébranlées et brisées. On lui fit ensuite pleuvoir sur le dos un nombre infini de coups de rotin. Puis il fut reconduit à sa prison. Les spectateurs le virent passer tout courbé, tenant ses joues entre ses mains ; il faisait entendre quelques gémissements. Il portait une chaîne autour de son cou ; sa tête, ses vêtements, ses pieds, étaient couverts de sang[1]. »

Le 27 au matin, le mandarin envoya son secrétaire dire aux chrétiens :

« Que votre maître consente à donner cinq cents taëls (environ quatre mille francs) et on lui pardonnera.

— Il ne le voudra pas, répondirent-ils, mais si le mandarin lui fait grâce, nous lui offrirons cent vingt taëls. »

Le scribe rapporta cette proposition à Tchang, qui se contenta d'exiger trois cents taëls.

Aussitôt trois chrétiens s'en allèrent à la prison pour faire part de cette nouvelle au confesseur de la foi et lui demander son avis.

« Allez, leur répondit le martyr, et dites au mandarin que je ne donnerai pas un sapèque ; qu'il agisse à mon égard selon son bon plaisir ; il est utile que je meure pour vous. Mais prenez garde d'oublier le bon Dieu lorsque je n'y serai plus. »

Cette réponse héroïque était l'arrêt de mort du missionnaire.

[1] *Un Martyr normand*, p. 267.

Dans l'après-midi, vers cinq heures du soir, le mandarin arriva au prétoire où, d'après son ordre, on avait préparé deux cages pour le supplice du Père et d'Agnès Tsao-Kouy. Cette généreuse chrétienne, après avoir partagé les travaux du missionnaire, devait avoir part aussi à sa récompense.

Ayant pris place sur son siège, le mandarin ordonna qu'on amenât devant lui les deux prisonniers. Après leur avoir reproché leur conduite, il leur lut la sentence qui les condamnait à mort ; puis s'adressant aux satellites :

« Placez-les, dit-il, chacun dans leur cage[1]. »

L'ordre fut exécuté, il était six heures du soir. Les curieux se retirèrent alors, et il ne resta pour surveiller l'exécution que quelques gardes assis dans un coin du prétoire.

Entre dix et onze heures, le Père Chapdelaine poussa à trois reprises un profond soupir : c'était l'agonie.

« A ce mouvement convulsif, la cage se détache et tombe à terre. Les païens accourent. Le confesseur de la foi respirait encore. Les uns veulent suspendre la cage ; les autres s'y opposent, jugeant que le patient a succombé. Le corps resta donc jusqu'au lendemain matin étendu sur le sol. Les chrétiens entendirent de leur prison les derniers soupirs de M. Chapdelaine ; ils purent même le voir à la lueur des lanternes ; ils s'accordent à dire qu'il rendit son âme à Dieu presque immédiatement après la chute.

« C'était le vingt-deuxième jour de la première lune de la sixième année de l'empereur Hien-Fong, jour qui correspond au mercredi 27 février 1856[2]. »

Le 28, deux soldats emportèrent sur un brancard, hors de

[1] La cage de suspension, haute de un mètre et demi à deux mètres, est tantôt une caisse rectangulaire, tantôt une sorte de lourd cuvier sans fond ; la partie supérieure est recouverte de deux planches échancrées au milieu. On fait entrer le captif dans cette cage, trop haute pour qu'il puisse poser les pieds par terre, on place dessus les deux planches dont l'échancrure enserre son cou, et le malheureux reste ainsi suspendu, souffrant les tourments d'une strangulation lente et d'une douloureuse suspension. (Adrien Launay, *les Cinquante-deux serviteurs de Dieu*, t. II, p. 198.)

[2] *Les Cinquante-deux serviteurs de Dieu*, par Adrien Launay, p. 303.

la ville, le cadavre du missionnaire et, sur l'ordre du mandarin, lui tranchèrent la tête. Lorsque la hache s'abattit, le sang par trois fois jaillit vers le ciel. La tête fut suspendue à un arbre et des enfants qui revenaient de l'école s'amusèrent à lui jeter des pierres jusqu'à ce que le crâne se détachât de la chevelure et tombât sur le sol, où les animaux immondes le dévorèrent. Il en fut de même du corps du martyr.

Dieu voulut forcer le mandarin à confesser sa faute. Quelque temps après la mort du Père Chapdelaine, le 7 avril, une tempête épouvantable, accompagnée de coups de tonnerre formidables, éclate sur Sy-Lin-Hien ; les portes du prétoire sont arrachées de leurs gonds, deux murs de la salle sont renversés. Le mandarin, frappé de terreur, se cache sous son lit en disant :

« J'ai offensé le ciel en faisant mourir injustement l'étranger, Ma. »

Le 24 septembre 1857, un décret de Pie IX permettait l'introduction de la cause de béatification du martyr, qui prenait désormais le nom de vénérable. Depuis cette époque, les formalités de ce procès ont suivi leur cours normal. Un décret du saint-siège, publié le 2 juillet 1899, a constaté le martyre du Père Chapdelaine. C'est l'aurore de la béatification du serviteur de Dieu, qui sera, pour les missions de la Chine, un gage de protection et un honneur pour la France et pour la société des Missions étrangères.

« C'est une grande joie pour notre congrégation, disait un jour le Père Chapdelaine, de voir que Dieu veut bien continuer, comme par le passé, à choisir parmi ses membres des martyrs de la foi. »

LE

RÉVÉREND PÈRE LOURDEL

APOTRE DE L'OUGANDA

(1853-1890)

I

A l'assaut des pays nègres. — Les *Annales de la Propagation de la foi.* — Une jeunesse difficile. — « Je montrerai que j'ai la vocation. » — A Maison-Carrée. — L'ordination.

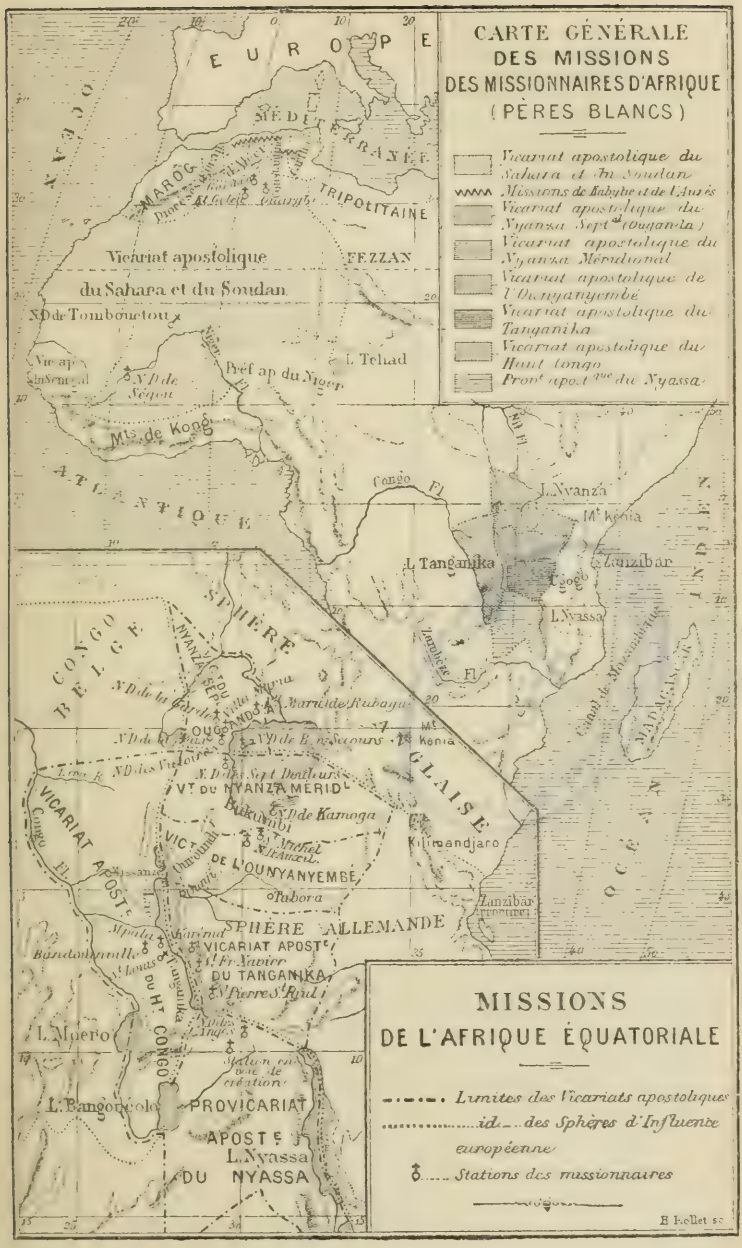
« Je considère quant à moi, disait récemment un membre du Sénat français, que, de tous les événements accomplis au cours de ce XIXe siècle, le plus étonnant par la nouveauté et l'humanité profonde des moyens employés, le plus important par les conséquences incalculables qu'il entraînera à bref délai, c'est cette prise de possession pacifique du continent noir par les peuples civilisés; jamais, à aucune époque, l'histoire ne marcha d'un tel pas. »

Le cardinal Lavigerie disait de son côté :

« Un mouvement providentiel, surtout depuis la seconde moitié de ce siècle, dirige vers le continent africain les regards et les efforts du monde civilisé. Les missions en sont le terme voulu de Dieu et le couronnement. Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Afrique pour voir que toutes ses côtes ont été successivement occupées et comme assiégées,

dans ces derniers temps, par les nations de l'ancien monde et même du monde nouveau. Au nord, la France a conquis une partie des provinces barbaresques; à l'ouest, elle s'est emparée du Sénégal. La Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte ont renoncé à leur antique piraterie et ouvert leurs ports aux vaisseaux de l'Europe. L'Amérique a établi sur les côtes de l'Atlantique la République de Libéria. L'Angleterre a créé au sud la grande colonie du Cap. Les Hollandais ont fondé les Républiques d'Orange et du Transvaal; enfin les traités conclus entre les sultans de Zanzibar et la Grande-Bretagne assurent aux Européens la liberté des transactions, depuis la terre de Natal jusqu'à l'entrée de la mer Rouge.

« Pendant que les nations chrétiennes formaient, avec leurs flottes et leurs armées, le blocus des côtes africaines, l'Église y déployait ses légions pacifiques. Les fils de Saint-François sont dans la Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte, le pays des Gallas; ceux de Saint-Vincent-de-Paul dans l'Abyssynie; les Pères du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur-de-Marie au Zanguebar, au Congo, dans la Sénégambie, au Sénégal; les Missions africaines de Lyon sur les côtes meurtrières de la Guinée, au Cap, au Dahomey; celles de Vérone établies par Mgr Comboni dans les provinces récemment conquises du sud de l'Égypte; les Pères de la Compagnie de Jésus à Madagascar et au Zambèze; les oblats de Marie à Natal; le clergé d'Irlande et d'Angleterre dans la colonie du Cap; celui du Portugal au Benguela, celui d'Espagne au Maroc, celui de France en Algérie. En un mot, aucun point, des trois côtés que baignent la Méditerranée, l'océan Atlantique et l'océan Indien, n'échappe à ce siège immense que la miséricorde divine semble préparer pour mettre un terme à la malédiction de la pauvre race de Cham; et on ne peut douter à tous ces signes que nous n'assistions à un de ces grands événements par lesquels la Providence change la face des nations. Mais si les rivages de l'Afrique sont tous occupés par ces messagers de la bonne nouvelle, il n'en est pas de même de l'intérieur. C'est seulement depuis vingt années que le voile


CARTE GÉNÉRALE
DES MISSIONS
DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE
(PÈRES BLANCS)
Vicariat apostolique du Sahara et du Soudan
Missions de Kabylie et de l'Aurès
Vicariat apostolique du Nyanza Sept.(Ouganda)
Vicariat apostolique du Nyanza Méridional
Vicariat apostolique de l'Ounyanyembé
Vicariat apostolique du Tanganika
Vicariat apostolique du Haut Congo
Pref. apost. du Nyassa
EUROPE
MÉDITERRANÉE
MAROC
TRIPOLITAINE
FEZZAN
Vicariat apostolique
du Sahara et du Soudan
N.D. de Tombouctou
L. Tchad
Pref. ap. du Niger
Vic. ap. du Sénégal
N.D. de Séguo
Mts de Kong
ATLANTIQUE
Congo Fl.
L. Nyanza
Mt Kenia
L. Tanganika
Zanzibar
Gogo
L. Nyassa
Zambèze Fl.
Canal de Mozambique
MADAGASCAR
OCÉAN INDIEN
SPHÈRE BRITANNIQUE
CONGO BELGE
NYANZA SEPT.
N.D. de la Garde
Villa Maria
Mt de Rubaga
OUGANDA
N.D. de Bon Secours
N.D. des Victoires
N.D. des Sept Douleurs
Vt DU NYANZA MERID.
Bukumbi
N.D. de Kamoga
Mt Kenia
Kilimandjaro
VICARIAT APOST. DU CONGO
Vt DE L'OUNYANYEMBÉ
Tabora
Zanzibar
SPHÈRE ALLEMANDE
Mpala
Karema
VICARIAT APOSTE
Fr Xavier
DU TANGANIKA
St Pierres St Paul
Bandombamba
St Louis
Mpala
Tanganika
L. Mpero
Stations en voie de création
L. Bangweolo
PROVICARIAT
APOSTE
L. Nyassa
DU NYASSA
MISSIONS
DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE
Limites des Vicariats apostoliques
id. des Sphères d'Influence européenne
Stations des missionnaires
E. Kellet sc.

qui couvrait ces régions ténébreuses a été soulevé par des explorateurs dont les noms sont sur toutes les lèvres. On s'est bientôt passionné pour leurs découvertes, enthousiasmé pour leur courage, et cet entraînement de l'opinion s'est traduit par des actes d'une portée décisive. »

C'est pour travailler à cette conquête pacifique du continent noir que le cardinal Lavigerie avait institué la société des Pères Blancs.

Parmi les vaillants missionnaires qui furent ainsi envoyés par le grand évêque dans l'Afrique équatoriale pour faire œuvre de foi et de civilisation, le père Lourdel, dont nous voulons rapidement esquisser la vie, occupe un des premiers rangs.

Il était né à Dury, petit village du Pas-de-Calais, d'une famille très chrétienne.

« Sa mère a raconté que, dans les premières années de son mariage, elle aimait à lire les récits des *Annales de la Propagation de la foi*. Elle y revenait sans cesse dans les loisirs que les travaux de la ferme pouvaient lui laisser. Le dimanche surtout, entre les offices, les soirs d'hiver, les deux sœurs passaient de longues heures dans cette lecture dont elle ne pouvait se détacher. De temps en temps on relevait la tête et la conversation s'engageait :

« — Qu'ils ont du courage ces pauvres missionnaires, disait-on, et pourtant comme ils sont maltraités et persécutés !

« — Oh ! reprenait la mère, si je pouvais avoir un fils missionnaire comme ceux-là ! Je serais heureuse !

« — Prions, ma sœur, ajoutait sa pieuse compagne : Qui sait si le bon Dieu n'exaucera pas nos prières ? Ce serait trop beau pour notre famille ! Mais aussi ce serait pour le bon Dieu[1]. »

Nature vive et ardente, caractère de joyeuse humeur, Siméon manifesta bientôt les signes de la vocation à laquelle

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 3. Poussielgue, éditeur.

Dieu l'appelait. Successivement élève au petit séminaire d'Arras, au collège Saint-Bertin de Saint-Omer, puis au collège de Montreuil, il persévéra avec une rare ténacité dans son idée première, que bien des obstacles venaient contrarier. Ses supérieurs, en effet, se préoccupaient de l'esprit d'insubordination du jeune homme et de son peu d'application à l'étude, et ils ne croyaient pas voir en lui des marques suffisantes de vocation. Mais Siméon tenait bon.

« Je serai prêtre, disait-il; on dit que je n'ai pas la vocation, eh bien! je montrerai que j'ai la vocation. »

Il entra enfin au grand séminaire. Là une conférence du père Charmettant affermit en lui les idées d'apostolat qui le hantaient depuis longtemps.

« Je serai missionnaire, répétait-il; je suis né pour cela, si j'ai quitté le monde c'est pour le devenir. »

Au commencement de 1874, il partait pour le noviciat des Pères Blancs, à Alger, s'arrachant en pleurant des bras de sa mère, et lui montrant le crucifix :

« Tenez, ma mère, disait-il, celui-ci vous consolera. »

A Maison-Carrée, il fut reçu à bras ouverts par le cardinal Lavigerie.

« Mes chers enfants, dit-il aux nouveaux arrivants, vous trouverez en moi un père; mon cœur, mon âme, ce qui me reste de forces, tout est à vous. »

La piété, l'étude de la théologie et des langues se partagèrent les instants du futur missionnaire pendant les trois années qu'il passa au noviciat. Il ne se faisait pas illusion sur les sacrifices que l'apostolat exige de ceux qui doivent en remplir les labeurs, il les envisageait froidement et s'y préparait.

« Savez-vous bien, écrivait-il à un ami, ce que c'est que la vie de missionnaire? Y avez-vous réfléchi quelquefois, voyant les choses telles qu'elles sont, sans illusion? Ah! la vie du missionnaire a ses souffrances, souffrances que l'on ne comprend pas bien avant de les avoir éprouvées. Cher ami, je ne dis pas cela pour vous épouvanter. Non. Mais je

veux que si vous venez ici, vous sachiez ce qui vous attend. Vous ne devez compter que sur des souffrances. De véritables consolations, vous n'en recevrez que de Dieu seul, entendez-vous !

« Vous aurez des confrères, et c'est un grand bien d'avoir des confrères en mission, de n'être jamais seul ; mais il peut se faire que ces confrères ne soient pas tout à fait de votre

La maison mère des Pères Blancs, à Maison-Carrée, près Alger.

caractère, alors il faudra savoir plier. Je laisse de côté les souffrances corporelles pour ne vous faire envisager que celles de l'âme, les peines du cœur. Votre vie sera une vie bien humble, bien cachée.

« Au missionnaire, surtout dans notre mission, peuvent s'appliquer ces paroles de l'Écriture : *Mortui estis, vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Vous êtes morts et votre vie est cachée dans le Christ en Dieu. Une vie tout entière à passer dans une cabane ou une tente, occupé à panser des plaies rebutantes, ne recevant aucune récompense, aucune louange pour vos services, même quand vous vous serez livré, donné tout entier, quelquefois trouvant le blâme au lieu de l'encouragement, étant plusieurs années sans

pouvoir convertir une âme, n'ayant pas toujours de quoi suffire à votre entretien; enfin vieillissant dans le dénuement sans aucune espérance d'être soutenu, et quelquefois sentant le découragement vous gagner à mesure que vos forces diminuent, à la vue du bien que les ruses du démon et la malice des hommes vous auront empêché de faire.

« Eh bien! cette vie-là vous sourit donc, cher ami? Réfléchissez, ce ne sont pas de belles phrases que j'ai voulu faire.

« Je ne vous ai laissé entrevoir aucune des joies du missionnaire, afin que vous ne soyez pas déçu. Je ne vous ai pas parlé du martyre, c'est trop beau. Je ne veux que vous montrer ce qui peut vous rebuter. Si, avec la grâce de Dieu, vous vous sentez appelé à supporter tout cela, alors vous serez un véritable missionnaire, un apôtre. Allons! prions ensemble, et Dieu fera connaître sa volonté par la voix de votre directeur[1]. »

Pour habituer ses missionnaires aux privations qu'ils devraient supporter plus tard, le cardinal Lavigerie avait organisé un noviciat très pénible et très austère. Il fallait coucher tout habillé sur la dure ou sur une sorte de lit de camp, composé d'une toile attachée à quatre piquets, et de simples couvertures pour se préserver du froid.

« C'est une vie rude et mortifiée, mais elle a le double avantage d'immoler complètement la nature et d'éclairer sur une vocation qui, il ne faut pas se le dissimuler, est celle de l'abnégation la plus entière, et, pour quelques-uns peut-être, du martyre[2]. »

Le 2 avril 1877, le Père Lourdel était ordonné prêtre dans la chapelle du noviciat de Maison-Carrée. Envoyé à la fin de cette même année dans le Sahara, au poste de Metlili, il y passait quatre ou cinq mois. C'est là qu'il reçut de ses supérieurs l'ordre de partir pour le centre de l'Afrique.

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 34 et suiv.

[2] Cardinal Lavigerie, *Lettre à un supérieur de séminaire*. Paris, Plon, 1869.

Il accepta cette proposition avec la plus vive joie, tout en envisageant la possibilité du martyre.

« Il faudra des victimes pour établir cette nouvelle mission, écrivait-il, et il peut très bien se faire que je sois l'une d'elles. Gloire à Dieu ! Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour moi : si je puis à mon tour lui donner ma vie pour le salut des âmes, ce sera la plus grande grâce qu'il puisse m'accorder.

« Priez pour moi, afin que Dieu me donne les secours dont j'ai tant besoin[1]. »

II

En route pour les grands lacs ! — Les tribulations d'une caravane. — Un sauvetage laborieux. — « Notre chère sœur la fièvre ! » — Étonnement. — Vers l'Ouganda !

« Eh bien ! mes enfants, vous êtes donc disposés à être de bons missionnaires ?

— Avec la grâce de Dieu, très Saint-Père, nous ferons ce qu'il demandera de nous.

— Ils sont prêts à tout, reprit Mgr Lavigerie, même au martyre, si c'est la volonté divine. Ce sont les prémices de la mission africaine. Ils vont partir pour l'intérieur de l'Afrique, cherchant à atteindre le centre. Bénissez-les, très Saint-Père, afin qu'ils aient le courage de souffrir pour leur foi, et, s'il le faut, de donner leur tête pour elle. »

Le Saint-Père fit un geste résolu et résigné.

« En effet, dit-il. Dans notre temps, il ne faut pas que la

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 66.

tête tienne aux épaules si l'on veut faire la volonté de Dieu. La mienne est aussi exposée que la vôtre dans la mission d'Afrique, même davantage, car c'est à l'Église qu'on en veut, et par conséquent à moi qui en suis le chef. »

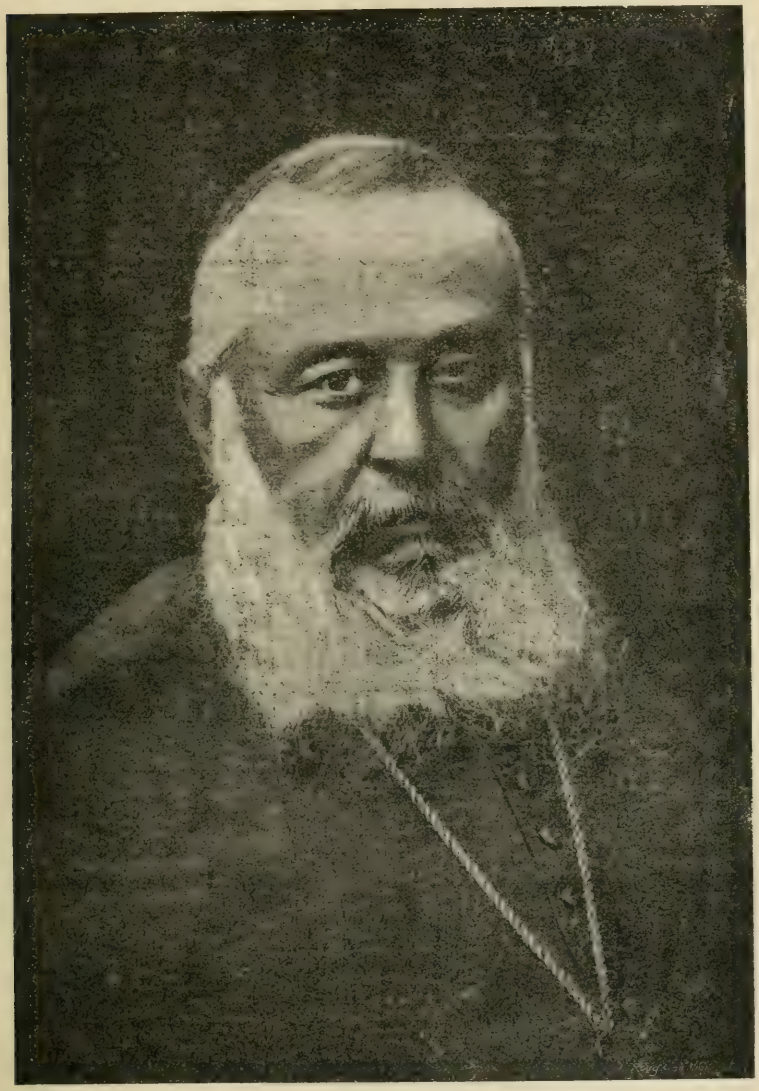
Ceci se passait en 1876.

Vers la fin de l'année suivante, Pie IX, se souvenant de l'offre généreuse de ses enfants, proposait officiellement aux Pères Blancs de fonder des missions nouvelles dans les lieux où la Société internationale africaine allait établir ses centres d'action.

« Les missionnaires répondirent à cette demande par un cri d'enthousiasme, de reconnaissance et d'amour. Les sociétés religieuses ont toutes leurs époques héroïques, les Pères Blancs d'Alger en étaient à cette période-là. Ils envoyèrent à Rome deux de leurs membres, chargés de présenter au pape une adresse qui mettait à la disposition du saint-siège leurs volontés, leurs souffrances, leurs travaux, leur vie pour le salut de l'Afrique équatoriale. Les deux messagers, interprètes de si beaux sentiments, arrivèrent à Rome en janvier 1878. Mais, au moment de signer le décret préparé par la propagande, Dieu rappela à lui le grand et saint Pontife. Son successeur, Léon XIII, demanda à l'œuvre de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance de fournir aux nouveaux apôtres le subside nécessaire à leur lointain voyage, et quatre jours après son élection au souverain pontificat il réalisait le projet de son prédécesseur. Quatre centres de mission, destinés à devenir autant de vicariats apostoliques, furent assignés aux Pères Blancs : le lac Nyanza, le lac Tanganika, Kabébé, capitale des États de Mouata-Yamvo, et l'extrémité nord du cours du Congo. C'était là-même que la conférence de Bruxelles se proposait de fonder des stations. Léon XIII, qui ne voulait pas être devancé, et qui avait compris la pensée de l'archevêque d'Alger, ordonna que le départ des missionnaires eût lieu sans retard. Il fallait prévenir à tout prix l'envahissement de l'hérésie[1]. »

[1] *Un grand Français, le cardinal Lavigerie,* par Xavier de Préville, p. 162. Tolra.

Le 22 avril, les missionnaires désignés pour le Nyanza et le Tanganika s'embarquèrent sur le *Yang-Tsé*, vaisseau des



Le cardinal Lavigerie.

Messageries qui faisait le voyage de l'Extrême-Orient. Le journal des missionnaires contient le récit de leur voyage. Extrayons les détails les plus intéressants :

« Dimanche 5 mai. Nous voici à Aden. A peine le *Yang-Tsé* avait-il jeté l'ancre dans la rade que des barques de toutes couleurs et de toutes formes l'entourèrent. Nous entrâmes dans l'une d'elles avec nos valises, et sept ou huit rameurs poussèrent l'embarcation vers la côte.

« Comme ils voyaient que nous étions des nouveaux venus, à qui on pouvait facilement jouer quelques tours, ils passèrent tranquillement devant le débarcadère, et nous conduisirent dans une sorte de baie, où le bateau ne tarda pas à toucher le sable. Nous étions à plus de cent mètres du rivage : c'était là, disaient-ils, qu'il fallait descendre. Une troupe d'autres nègres entouraient en même temps la barque, et chacun se disputait l'honneur de porter sur ses épaules les passagers et les bagages. On pense bien qu'ils n'étaient pas poussés par des motifs d'amour pur, et que notre pauvre bourse aurait payé bien cher cette entrée triomphale.

« Il fallut toute l'éloquence et le regard terrible du Père Lourdel pour déterminer nos bateliers à reprendre les rames et les autres nègres à nous laisser en repos[1]. »

Arrivés à Zanzibar, les missionnaires furent reçus comme des frères par les religieux du Saint-Esprit, et ils préparèrent la caravane qui devait les conduire à Tabora. Rien n'est plus difficile que l'organisation d'une caravane pour l'intérieur de l'Afrique. Il fallait trouver trois cents porteurs et un nombre suffisant de soldats ou askaris pour protéger la colonne.

Toutes choses étant donc réglées, la caravane se mit en marche le 17 juin, fête de sainte Thérèse. Le journal des missionnaires relate avec soin, et quelquefois avec humour, les incidents du voyage. Rien n'est plus intéressant que de suivre ainsi, au jour le jour, les héroïques apôtres.

Au passage du marais de Kingani, ce sont les pauvres ânes de la caravane qui s'embourbent dans une vase noire et gluante. Il faut opérer le sauvetage des malheureuses

[1] *A l'assaut des pays nègres*, p. 44.

bêtes. Plus loin une autre difficulté plus grave surgit. Il s'agit de traverser un ruisseau au liquide fangeux, d'un mètre au moins de profondeur, avec deux berges taillées à pic, à trois mètres l'une de l'autre. Que faire? Un seul moyen se présente : débarrasser les ânes de leurs brides et bâts, et opérer le halage à la façon des nègres. Le plan s'exécute malgré les protestations des victimes. On attache une corde à leur cou. Les noirs les jettent de la berge dans cette eau bourbeuse. Tirés ainsi de l'autre côté, ils sont saisis par les oreilles, soulevés par derrière et amenés triomphalement sur la rive opposée. Tous ne passèrent pas sans encombre. L'un d'eux tomba si malheureusement du haut de la berge que sa tête s'enfonça dans la vase. Il fallut le dévouement du Père Lourdel pour le tirer de cette fâcheuse position. Un autre l'imita et nécessita le même sauvetage.

La fièvre vint à la suite de la fatigue, vers la fin de juin.

« Nous avons été visités par notre chère sœur la fièvre, écrivait le Père Pascal, supérieur de la mission du Tanganika. Tout le monde supporte résolument les peines et les privations de toutes sortes. C'est une grande consolation de songer que nous souffrons pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang. »

C'est un véritable empoisonnement que cette fièvre tropicale. Elle commence par un mal de tête violent, suivi d'un froid intense et d'un épuisement général. Malgré les doses de quinine, le délire arrive, et des visions morbides agitent les nuits du pauvre malade.

Le Père Pascal ne put résister à l'action de cette fièvre. Son agonie fut douce. Étendu sur sa natte, sous sa tente de voyage, il paraissait prêt à s'endormir.

« Il s'endormit en effet, raconte le cardinal Lavigerie, du sommeil de la paix, avec le calme et la joie d'un saint, donnant sa vie avec des transports admirables de charité pour cette mission qu'il avait tant désirée. C'est dans le lieu même où il était mort que furent faites les prières des funérailles. Tous les missionnaires étaient réunis, au nombre de neuf.

C'est aussi là que fut offert le saint sacrifice pour ce premier apôtre, et j'oserai dire pour ce premier martyr de l'Afrique équatoriale. »

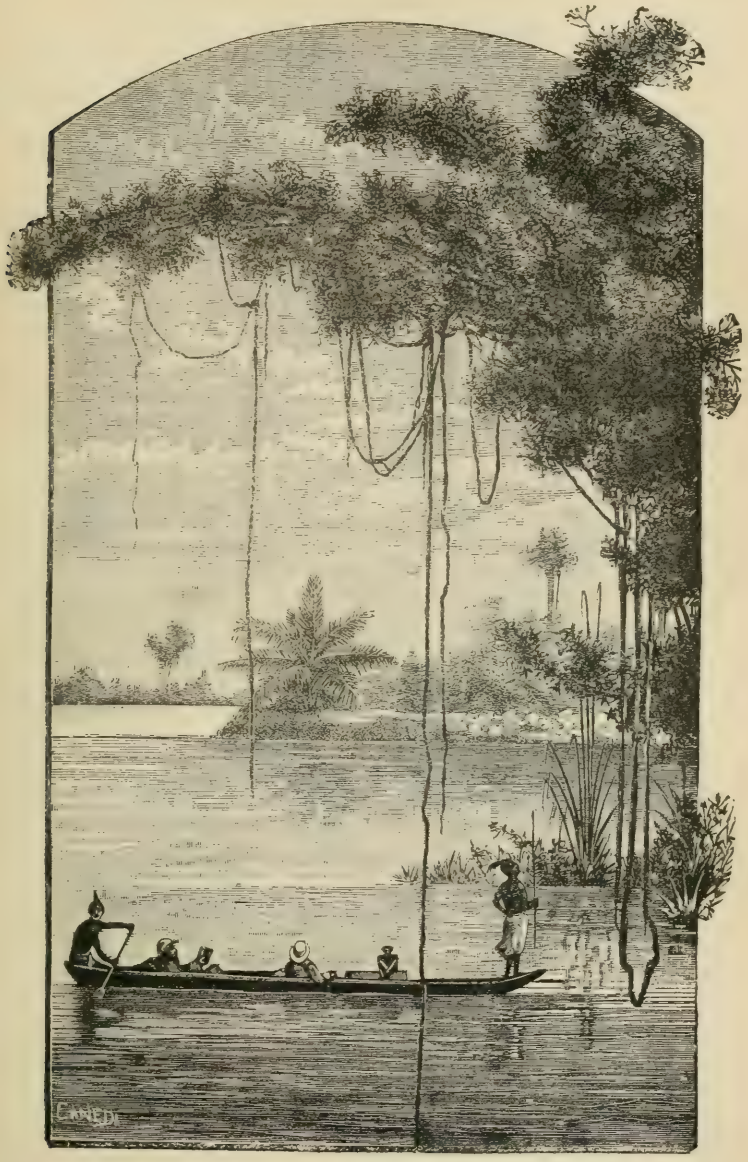
Sept jours après la mort du Père Pascal, le Père Lourdel, qui était faible depuis deux jours, se sentant trop fatigué pour suivre la caravane, fut contraint de s'arrêter et de se coucher sous un arbre. Le Père Livinhac resta près de lui pour lui prodiguer ses soins. Arrivés au camp, les missionnaires envoyèrent une litière, qui permit aux retardataires d'arriver à la tombée de la nuit.

Après trois mois de marches forcées, car les missionnaires, bien que travaillés par la fièvre, continuaient courageusement leur voyage, la caravane parvint à Tabora. Là on décida d'envoyer des ambassadeurs à Mirambô, sultan de l'Ourambo, afin de lui demander les étoffes et les pagazis nécessaires pour payer les porteurs jusqu'au Tanganika et au Nyanza. Le Père Déniaud fut choisi avec le Père Lourdel pour cette délicate négociation. Ce dernier tomba malade et fut obligé de s'arrêter en route. Son compagnon ne trouva pas le roi, et force fut aux missionnaires de traiter avec les Arabes. Puis les ouvriers évangéliques se séparèrent en se donnant rendez-vous au ciel. La caravane destinée au Tanganika continua ses préparatifs de départ, celle du Nyanza se mit en route.

Le journal contient quelques épisodes intéressants du voyage :

« Rien de plus amusant que la naïveté des habitants du Mtinguénia. Tout les étonne : notre teint, nos habits, nos armes. Ils se tordent de rire en voyant la manière dont nous nous mouchons. Tous, depuis les plus petits bergers jusqu'aux vieillards, se frottent les yeux, ne pouvant en croire leurs sens, et poussent des cris de surprise. Ce fut bien autre chose encore lorsque nous voulûmes quitter nos bottes de voyage ; la surprise fit place à une terreur panique, dont on se ferait difficilement une idée ; dans l'esprit des naturels, nos bottes devaient faire partie intégrante de notre

individu. Pourtant, en voyant nos éclats de rire, ils ne tar-



Le Père Lourdel, accompagné du frère Amans, s'embarque sur une pirogue.

dèrent pas à revenir de leur frayeur, et se contentèrent de répéter tout bas :

« — Ces blancs, ces Basoungou, sont en vérité de grands magiciens. »

« Leur costume est des plus simples, dit encore le journal, presque tous n'en ont aucun. En revanche, ils possèdent les coiffures les plus excentriques et les plus diverses. Il en est qui montrent orgueilleusement une sorte de tonsure de perles plaquée sur l'occiput ; d'autres se rasent presque complètement le crâne, ne laissant qu'une petite couronne de cheveux et une touffe laineuse au milieu ; le plus grand nombre se contentent d'une mèche à la base postérieure de la tête, et y suspendent, de cent manières, des plumes de grosseur et de couleurs variées. Les femmes ont des ceintures de peaux et se rasent aussi la tête : on se demande comment ils peuvent en cet état supporter impunément les ardeurs du soleil. »

« Le Père Lourdel et moi, ajoute le R. P. Livinhac, nous nous rendons avec quelques soldats chez le chef du village, Mtinguénia. Son habitation est relativement belle ; une figure humaine, grossièrement sculptée, en orne la porte d'entrée. Dans la cour intérieure s'élèvent plusieurs petits greniers remplis de moutama, de maïs et d'arachides. L'ordre et la propreté règnent partout. Nous offrons au mtemi un cadeau digne de lui : fusil à pierre, miroir, collier de perles, bracelets de cuivre et trois dotis d'étoffe. Il nous remercie gracieusement et nous promet de nous fournir des porteurs pour après-demain[1]. »

A la fin du mois de décembre 1878, la caravane arrivait au second terme du voyage, sur les bords du lac Nyanza. Comme ils craignaient que les nègres, qui étaient très dévoués aux musulmans, ne fissent de faux rapports contre eux, les missionnaires décidèrent que deux des leurs prendraient les devants pour offrir des cadeaux au roi Mtéça, et lui faire connaître le désir qu'ils avaient de se rendre dans son royaume. Le 20 janvier 1879, le Père Lourdel, accom-

[1] *A l'assaut des pays nègres*, p. 205.

pagné du Frère Amans, s'embarquait sur une pirogue. Après avoir triomphé de bien des obstacles, et de la maladie elle-même, le vaillant missionnaire mettait le pied sur la terre qu'il était destiné à évangéliser. Le voyage avait duré presque un mois.

L'Ouganda, qui est une des plus belles contrées de l'Afrique équatoriale, comptait alors environ trois millions d'habitants, et était gouverné par un roi très habile et très intelligent, et dont la puissance était absolue.

Mtéça fut surpris de voir des Européens pénétrer dans ses États sans qu'il en eût été averti. De plus les ministres protestants, qui avaient précédé les missionnaires, mettaient tout en œuvre pour leur faire interdire l'accès du royaume. Le roi fit donc attendre longtemps son audience. Enfin, revenu sur les préventions qu'on lui avait inspirées, il admit près de lui le Père Lourdel. Son accueil fut très bienveillant, et il autorisa les prédicateurs de l'Évangile à s'établir dans ses États.

Cependant le Père Livinhac et ses confrères se demandaient avec inquiétude ce que devenait l'ambassadeur qu'ils avaient envoyé dans l'Ouganda. On était à la fin du mois de Marie, lorsqu'un jour des pirogues apparurent sur le lac.

« Nous n'osons pas trop nous réjouir, dit le journal, car nous craignons que ce ne soit pas celles que doit nous envoyer notre confrère. Elles arrivent enfin au rivage : c'est bien nous qu'elles viennent chercher ! Dieu soit béni ! bientôt nous voguerons vers notre chère mission ! »

Le Frère Amans a été obligé d'accompagner les barques. Il se trouvait mieux qu'au moment où il avait quitté Kadouma, et cependant que de privations il avait dû s'imposer dans le voyage ! Le Père Lourdel allait mieux aussi. Il y a vraiment pour les missionnaires une providence particulière. Nous avons été bien inspirés d'envoyer nos deux confrères chez Mtéça : sans cette mesure nous n'aurions pas pu probablement pénétrer dans son royaume, le plus important de la région des grands lacs.

Les confrères du Père Lourdel s'embarquèrent donc au plus vite; ils avaient hâte d'aborder sur cette terre qu'ils voulaient conquérir à Jésus-Christ.

« Que la Pentecôte que nous solennisons aujourd'hui est une belle fête, disaient-ils en partant; pour ceux surtout que Dieu destine à continuer l'œuvre des Apôtres. Tous les jours de ce mois nous prierons en commun le sacré cœur de Jésus. Puisse le divin Maître continuer à répandre sur nous ses bénédictions et nous conduire au terme du voyage[1] ! »

III

L'Ouganda. — Flore. — Faune. — Gouvernement. — Mœurs. — La première entrevue avec Mtéça. — La faveur du roi.

Le royaume de l'Ouganda, vers lequel les missionnaires se dirigeaient le cœur plein de saints désirs, est situé au nord et au nord-ouest du lac Nyanza. Rien de plus gracieux que ce pays aux vertes collines, aux plaines fécondes où s'épanouit et s'étale la plus puissante végétation. La température est toujours à peu près égale; elle va, pendant la journée, de treize à trente-trois degrés centigrades. Il y a deux saisons de pluies, qui durent chacune plusieurs semaines.

La principale production du pays est la banane, dont les habitants font la base de leur alimentation. Une espèce de banane, la biddé, est utilisée pour la fabrication d'une boisson appelée mwengué, dont le goût se rapproche de celui du cidre. Outre le bananier, l'Ouganda produit les patates douces, le manioc, le maïs, les haricots, le tabac, la canne à sucre, le café.

[1] *A l'assaut des pays nègres*, p. 270.

La faune de ce pays est aussi d'une merveilleuse variété; on y trouve un grand nombre des animaux que nous possédons en Europe : la poule, la chèvre, le mouton, le bœuf, l'éléphant, le lion, les hyènes, le léopard sont très nombreux. Quant aux oiseaux, le Créateur leur a donné un

Cases des Bagandas.

riche et brillant plumage, mais ils sont presque tous sans voix.

Les habitations sont placées ordinairement au milieu des bananeraies et ont la forme de huttes rondes et coniques. Les fenêtres et les cheminées en sont absentes. C'est par la porte que pénètrent l'air et la lumière et que sort la fumée quand elle n'a pas pu s'ouvrir un passage à travers la toiture.

Le costume des Bagandas était très primitif jusqu'à ce que les commerçants de la côte du Zanguebar eussent pénétré dans leur pays. Il se composait d'étoffes d'écorces d'arbres et

de peaux préparées, mais depuis quelques années les tissus apportés de la côte tendent à prévaloir dans l'habillement des noirs. Le coton qui pousse naturellement chez eux leur fournirait facilement l'étoffe nécessaire s'ils savaient l'utiliser.

Le gouvernement de l'Ouganda est entre les mains d'un monarque absolu appelé, dans la langue du pays, Kabaka. A sa mort, les principaux du royaume choisissent parmi ses fils celui qu'il leur plaît d'élever à la dignité royale. Le palais du roi comprend quatre ou cinq cents huttes pour sa famille et pour ses serviteurs.

La population est divisée en classes très nombreuses : esclaves, gens du roi, hommes libres. Les membres de chaque famille sont soumis à l'autorité d'un chef qu'ils appellent leur père. Malheureusement, l'esclavage et la polygamie portent une notable atteinte à ce qui constitue essentiellement la famille. Une coutume singulière à la naissance de l'enfant est, après lui avoir imposé un nom, de verser sur sa tête un vase d'eau. Quand on leur demande la signification de cet acte, ils répondent :

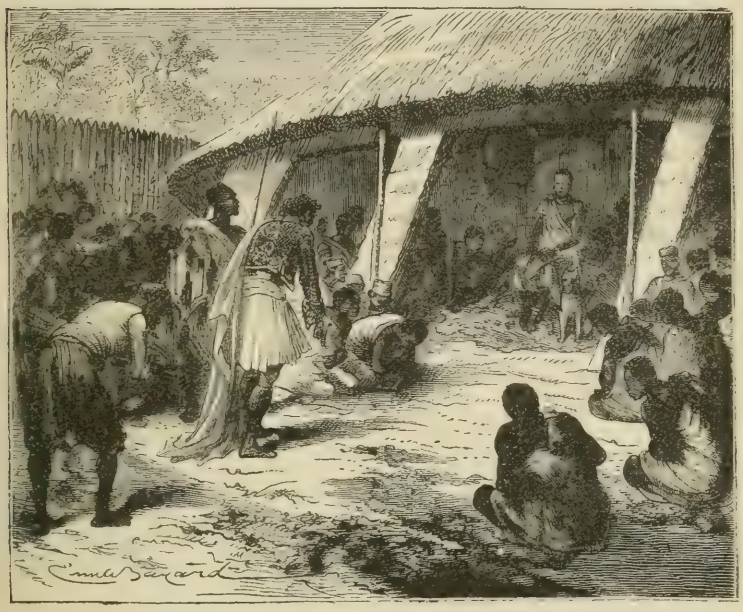
« C'est la coutume. »

Les Bagandas ont un goût particulier pour la guerre ; aussi, lorsqu'un roi voisin réclame leur protection, sont-ils empressés à venir à son secours. Le chef de l'armée jouit alors du titre de Kabaka et d'une des principales attributions de la royauté : le droit de vie ou de mort sur tous ses hommes.

« Les guerriers allant au combat n'ont, pour tout uniforme, qu'une ou deux peaux de chèvres attachées autour de la ceinture. Ils se peignent le corps, y compris la figure, avec de la terre rouge et blanche, ce qui leur donne un aspect des plus fantastiques. Ils fondent comme une avalanche sur les villages qu'ils veulent emporter d'assaut et ne reculent qu'à la dernière extrémité[1]. »

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 160.

Il est difficile de dire exactement quelles idées les Bagandas se font du monde surnaturel. Ils croient cependant à l'existence d'êtres invisibles supérieurs à l'homme, qu'ils appellent Loubalé. Ils donnent à l'un d'eux le nom de Katonda, qui signifie créateur. Les représentants de ces Loubalé sont les sorciers, qui se disent en relations avec eux



Réception chez Mtéça.

et auxquels on a recours pour des conseils, des remèdes et des amulettes. Leur croyance à la vie future est très vague. Ils disent qu'après la mort il se dégage du corps un esprit qui n'est ni heureux ni malheureux et qui peut même s'emparer des vivants, les tourmenter, les rendre malades et les faire mourir.

Tel était le peuple confié aux Pères Blancs. Arrivés auprès de Mtéça ils furent présentés par le Père Lourdel, qui avait été admis à exposer devant la cour les vérités de la religion.

Voici comment leur journal raconte l'entrevue :

« Vendredi 27. — C'est aujourd'hui que nous devons nous

présenter chez le roi et lui faire nos présents. Vers sept heures, Msici, officier de la cour de Mtéça, le commandant de notre flottille, arrive avec ses hommes; ce sont eux qui doivent porter les cadeaux. A huit heures nous partons, le drapeau de Mtéça en tête. Les gens se pressent sur notre passage pour nous examiner. Ils trouvent notre habit très beau. Nous avons notre gandoura, notre rosaire, et par-dessus notre douillette; l'habit noir pour les Bagandas est tout ce qu'il y a de mieux.

« Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivons à la résidence du roi. Le soleil étant très chaud, on nous fait entrer dans une case où l'on étend des nattes sur lesquelles nous pouvons nous asseoir. Il n'y a pas de salle d'attente; régulièrement on doit attendre dehors en plein air et en plein soleil. Nous restons là une grande heure. Pendant ce temps, les tambours battent, les clairons sonnent, les soldats s'exercent; ils viennent exécuter devant nous un défilé, ils sont environ cent cinquante, tous armés de fusils, et marchent en bon ordre.

« Enfin le roi est prêt, son page vient nous chercher. Après avoir passé par un certain nombre de cours et de portes, nous arrivons devant la résidence royale. La milice exécute ses manœuvres, la musique joue ses plus beaux airs, nous entrons et nous nous trouvons soudain en présence du roi. Il est placé dans un des angles de la salle, à droite en entrant; il est couché sur le côté gauche, dans un lit recouvert de lobougo (étoffe faite avec de l'écorce d'arbre), et élevé d'un demi-pied au-dessus du sol. Il a le bras appuyé sur son oreiller et n'a d'autres vêtements qu'un léger manteau de bafouta (cotonnade légère et très estimée), qui est retenu par un nœud sur son épaule gauche. Devant lui sont les grands du royaume, ses courtisans; ils sont assis sur des nattes, tous habillés différemment. Plusieurs ont des robes noires chamarrées d'or ou d'argent. Le katikiro ou premier ministre est aussi vêtu d'une belle robe noire. Il a au cou une jolie cravate bleue et à son côté un magnifique yatagan

turc. La plupart des courtisans portent le fez grec, un pantalon blanc terminé par une bande rouge et des souliers indiens.

« Aussitôt après avoir été introduits, nous saluâmes le roi

Le R. P. Lourdel.

à l'européenne, et l'on nous fit asseoir à gauche en face de Sa Majesté.

« Mtéça paraît avoir une quarantaine d'années; il a une figure très intelligente, un beau front découvert, de grands yeux noirs; il ne ressemble pas aux autres nègres. Son teint est olivâtre plutôt que noir. Il pose parfaitement; on voit en lui un homme qui se possède très bien; sa figure ne

trahit jamais ses sentiments ; il parle peu. Les Bagandas d'ailleurs méprisent un homme qui cause beaucoup.

« Au commencement, la séance fut froide, personne n'osant prendre la parole avant le roi. Cependant nous fîmes apporter nos présents. Il y avait, entre autres objets européens, quatre beaux sabres avec leurs ceinturons, trois casques, trois képis, une dizaine de paquets de boutons dorés, deux beaux habits de ministres, etc. Monseigneur avait eu la bonté de nous envoyer ces deux derniers articles pendant que nous étions à Marseille. Nous ajoutâmes une variété d'objets d'échange les plus estimés dans le pays, avec une robe rouge et une robe noire chamarrées d'or, et diverses étoffes précieuses. Il y avait enfin une caisse contenant des aiguilles, des hameçons, des couteaux, des miroirs, des perles, etc.

« Le Père Lourdel défit les paquets et exhiba chaque chose l'une après l'autre. Le roi ne témoigna aucune surprise, aucun contentement. Cependant, quand les présents furent enlevés, il anima la conversation, demanda au Père Livinhac des nouvelles de sa santé, plaisanta sur le papier que lui avaient donné les Anglais, et cela malgré la présence de M. Pearson ; à la fin, il fit entendre qu'il était satisfait et il nous remercia.

« Plusieurs courtisans parlèrent en notre faveur. Toli, voyant le roi bien disposé, en profita pour lui rappeler que nous voulions faire bâtir une maison plus grande et pour lui demander un homme plus intelligent que celui qu'il nous avait déjà donné pour diriger les travaux et faire apporter les matériaux. Tout cela fut accordé, et le roi, d'un geste, termina l'audience. »

A partir de ce moment, le roi fit souvent venir le Père Lourdel pour lui demander des explications sur la doctrine catholique. Il l'écoutait avec bienveillance et semblait lui témoigner plus de confiance qu'aux ministres protestants. Ceux-ci n'hésitèrent pas, pour se venger, à répandre des calomnies contre les missionnaires. Mal leur en prit, car le roi déclara qu'il voulait faire alliance avec les missionnaires

catholiques et étudier leur religion. Il leur demanda même de se prêter au projet qu'il avait conçu d'envoyer l'un d'eux en France avec une députation pour mettre son royaume sous la protection de la République ; il est vrai de dire qu'en même temps il envoyait des Anglais solliciter le protectorat du gouvernement britannique. Mais, soupçonnant que celui-ci était allié avec les Turcs, il voulait se tourner d'un autre côté. Le Père Livinhac, devant une pareille proposition, demeura perplexe, mais il se retrancha derrière cette raison qu'il n'avait pas mission de traiter les questions politiques. Cette fin de non recevoir jeta quelque froid dans les relations des missionnaires avec sa majesté noire ; mais ce malaise dura peu, et les conférences religieuses à la cour reprirent bientôt.

Mtéça était intelligent ; il avait peut-être au fond du cœur le désir sincère de la vérité, mais il était retenu par la pensée qu'il lui faudrait renoncer aux passions sensuelles qu'excite la polygamie. Il était aussi sous la domination des sorciers, qui exercent un ascendant absolu sur les Bagandas.

« Malgré tous ces obstacles à l'action des missionnaires, le Père Lourdel avait su prendre un véritable ascendant auprès du roi et auprès des grands de la cour. Nous l'avons vu, d'après le journal, c'était toujours à lui que le roi s'adressait ; lui seul traitait toutes les affaires, lui seul soutenait les controverses et faisait le catéchisme au roi. A quoi tenait cet ascendant, cette sorte d'autorité qu'il avait su acquérir en si peu de temps ? A la grâce de Dieu d'abord, mais aussi au caractère et aux qualités remarquables du Père Lourdel. Nous pouvons le dire, d'après le témoignage de son supérieur et de ses confrères, il semblait être fait pour l'apostolat de l'Ouganda. Rien ne le déconcertait ni ne l'effrayait. Malgré une activité presque impatiente que, du reste, il savait toujours dominer en présence des noirs, il était d'une rare prudence et se possédait parfaitement dans les circonstances les mieux faites pour l'émouvoir. Il savait faire entendre la vérité, et en même temps la faire accepter de l'esprit, lorsque la volonté elle-même refusait de se rendre.

Il avait un tact parfait; jamais il ne blessait le roi par une parole tant soit peu imprudente; il savait choisir les moments et les circonstances les plus favorables. La facilité qu'il avait pour parler les langues indigènes augmentait considérablement son influence. La faveur acquise auprès du roi devait l'aider beaucoup dans son apostolat auprès des Bagandas[1]. »

IV

Les premières conquêtes. — Organisation de la mission. — Consolations.

Les missionnaires appelaient de tous leurs vœux le jour où il leur serait donné d'instruire les premiers catéchumènes de l'Ouganda. Dieu exauça leurs prières; les jeunes gens commencèrent à se mettre en relations avec eux et demandèrent à apprendre le catéchisme. A la fête de Noël quatre d'entre eux reçurent le baptême : l'Église de l'Ouganda était fondée.

Les missionnaires continuèrent patiemment leur œuvre d'évangélisation, le nombre des catéchumènes allait en augmentant; malheureusement les grands mettaient des obstacles à la conversion de leurs inférieurs en disant :

« Comment, nos gens apprendraient la religion avant nous! »

Heureusement, le 1er février, un jeune mohami vint trouver les Pères, accompagné de son esclave de prédilection :

« Père, disait-il, instruis-nous; je suis allé chez les Arabes avec mon esclave, mais nous n'avons pas été satisfaits de leur enseignement. »

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 203.

Et, tombant à genoux aux pieds du missionnaire, ils répétaient tous deux en pleurant :

Mgr Livinhac.

« Père, instruis-nous ; fais-nous connaître ce qui est bon et ce qui est mauvais. »

Le nombre des catéchumènes s'accroissait ainsi peu à peu.

En trois mois il avait doublé. Ce mouvement était favorisé par la confiance que le roi témoignait au Père Lourdel en le chargeant du soin de sa santé.

« Je remplis actuellement, écrivait-il à son supérieur, le rôle de médecin de Sa Majésté, médecin sans talent et surtout sans remèdes. Heureusement le bon Dieu n'a pas besoin de grands talents ni de grandes ressources. Le roi, atteint dernièrement de la dysenterie, à bout de remèdes me fait appeler. Quelques remèdes le rendent, après vingt-neuf jours, à son état de santé habituel. Cette maladie et cette guérison envoyées, nous n'en doutons pas, par la Providence, faciliteront beaucoup l'établissement de notre sainte religion dans ces contrées. »

Bientôt Dieu récompensait les premiers efforts des missionnaires. Le 27 mars, quatre catéchumènes étaient admis au baptême. Le lendemain, les néophytes furent confirmés; tout allait donc pour le mieux. Les Bagandas continuaient à mettre de l'empressement à venir assister au catéchisme que les Pères faisaient trois fois par jour. Aussi le 14 mai, veille de la Pentecôte, quatre nouveaux baptisés venaient grossir le nombre des néophytes.

Outre l'œuvre d'évangélisation qui était la plus importante de leurs occupations, les Pères devaient aussi consacrer une partie de leur temps à l'organisation matérielle de la mission. Ils faisaient au roi de fréquentes visites. Une lettre du Père Livinhac, datée du 29 août 1880, donne d'intéressants détails sur le genre de vie du Père Lourdel :

« Le Père Lourdel est chargé, dit-il, de l'orphelinat, de l'économat et du soin des malades.

« Nous manquons de tout ce qui est nécessaire pour l'installation d'une école, et le Père doit se contenter d'enseigner aux enfants les grandes vérités de la religion. Il leur fait tous les jours un petit catéchisme. Deux enfants sont chargés de la cuisine, deux gardent les chèvres, un troisième veille à ce que nos poules ne ravagent pas notre jardin. Les autres travaillent avec le Frère Amans.

« Inutile de vous dire que nous n'habituons pas nos enfants au luxe européen. Leur nourriture est celle des esclaves des personnes aisées : bananes, haricots. La terre nue leur sert de table et de siège, une feuille de bananier leur tient lieu d'assiette. Ils n'ont d'autre boisson que l'eau de la fontaine ; ils la boivent dans des tasses qu'ils font eux-mêmes avec de petites courges.

« Une petite culotte, sarrouël de cotonnade, compose tout leur costume du dimanche. Les jours ordinaires, les plus grands ont un pagne ; les autres doivent se contenter de deux peaux de chèvres. La nuit, les peaux de chèvres servent de lit et l'étoffe d'écorce d'arbre de couverture.

« Vous le voyez, nos enfants ne deviendront pas des Européens à peau noire. Nous sommes bien plus exposés à devenir nous-mêmes des Africains à peau plus ou moins blanche ; car il ne nous reste guère plus que nos livres et nos habits pour nous rappeler les usages de la patrie absente. Logement, style kiganda, muraille de roseaux, porte de roseaux ; conversation kiganda, obligés que nous sommes de passer presque toute la journée avec nos chers Bagandas. Au réfectoire, tout est encore kiganda, jusqu'à la table confectionnée avec des roseaux. Vous connaissez notre ordinaire : viande et bananes, pour boisson le mwengué, cidre de bananes.

« Cet ordinaire, tout simple qu'il est, donne bien des tracas à l'économe. Impossible de faire des provisions. On ne peut guère acheter que pour deux ou trois jours. Avec cela pas de marché ; notre commissionnaire est obligé d'aller courir de tous côtés pour chercher des gens qui veuillent vendre. Souvent on ne veut pas de nos objets d'échange. Il faut alors les échanger contre des cauris (petits coquillages servant de monnaie), et voilà notre Père économe et souvent le Père supérieur transformés en marchands en détail de cotonnade, d'aiguilles, etc., etc. Heureusement le Père Lourdel a des dispositions particulières pour la vente au détail.

« Il n'en a pas moins pour la médecine et il est tout étonné lui-même de la réputation médicale qu'il s'est acquise, dans ces derniers mois surtout. Bon nombre de malades viennent se faire soigner chez nous. Les grands seigneurs le font appeler souvent. Le roi lui-même, qu'il a guéri, le regarde comme son médecin de choix et lui accorde mille faveurs.

« Voyant cette confiance de Mtéça en la science du Père Lourdel, j'ai chargé le Père d'entretenir les relations entre la mission et la cour. Depuis deux ou trois mois, il fait à Sa Majesté de fréquentes visites, ce qui lui prend beaucoup de temps. Bien souvent, pour avoir l'honneur de voir Mtéça, il faut passer toute la matinée dans les huttes d'attente. Vous auriez de la peine à comprendre la nécessité de semblables visites. Il faut être sur les lieux pour voir combien elles sont indispensables. N'aller voir Mtéça que de loin en loin serait lui dire qu'on ne l'aime pas, et quand Mtéça croit que quelqu'un ne l'aime pas, il ne lui laisse aucune liberté dans son royaume. Le Père Lourdel représentant la mission, je ne fais moi-même que de rares apparitions chez Sa Majesté. »

L'année 1881 fut une année de calme et de travail. Les missionnaires avaient obtenu de la bienveillance de Mtéça un nouvel emplacement plus étendu et plus proche de la résidence royale. Les catéchumènes assistaient toujours régulièrement aux instructions. Au mois d'août, leur nombre se montait à deux cents. Quelques-uns étaient d'une intelligence au-dessus de la moyenne et montraient une bonne volonté et une fermeté d'âme qui remplissaient leurs maîtres d'espoir et d'admiration. Après avoir été instruits, ils se faisaient apôtres auprès de leurs camarades et facilitaient ainsi la tâche du missionnaire. Témoin le fait suivant.

Un jour, le Père Lourdel, se rendant chez le roi, rencontre un jeune page de Katikiro qui depuis quelque temps sollicitait la faveur d'être admis au catéchuménat. Les Pères, croyant avoir des raisons de douter du sérieux de sa demande,

avaient remis à plus tard leur réponse. Ce jour-là, l'enfant avait un certain air de gravité qu'on ne lui connaissait pas :

« Père, dit-il, le mois est passé depuis longtemps ; il faut que tu me laisses venir. J'apprendrai vite, je t'assure. Tiens, regarde, je sais déjà faire au nom du Père. »

Puis il fait le signe de la croix et récite le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie ».

« Qui t'a appris cela? lui dit le Père.

— C'est un de mes amis des pages du roi. »

Un tel acte de bonne volonté méritait sa récompense, aussi la permission de venir au catéchisme lui fut-elle accordée sur-le-champ.

Plusieurs des catéchumènes instruisaient ainsi leurs camarades qui en témoignaient le désir. En se faisant les auxiliaires des missionnaires, ils leur gagnaient du temps et contribuaient puissamment à étendre autour d'eux le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les cœurs des ouvriers évangéliques s'ouvraient donc à l'espérance de voir se lever, dans un avenir qui n'était pas trop éloigné, une ample moisson d'âmes. Mais comme rien de grand ne se fait ici-bas sans le sacrifice, la Providence allait féconder leurs œuvres par l'épreuve et par la souffrance.

V

L'épreuve. — Foi ardente, mais téméraire. — Départ pour la tribu du Boukoumi. — Une mort très édifiante. — Chez les Wanyamouézi. — Mort de Mtéça. — Retour dans l'Ouganda.

On s'inquiétait, à la cour de Mtéça, du nombre toujours grossissant des Bagandas qui allaient se faire instruire chez les Pères Blancs. On se demandait quel pouvait être le but

de ces étrangers qui, depuis deux ans, séjournaient dans le pays sans parler de repartir. Ils avaient bien dit, il est vrai, que le seul désir de sauver les âmes les avait déterminés à quitter leur patrie; mais on avait peine à croire à un pareil désintéressement. Les Arabes profitaient de ce mécontentement et répandaient des calomnies sur le compte des missionnaires. Les choses en arrivèrent à ce point, que le roi, pour connaître ceux de ses sujets qui avaient embrassé les idées nouvelles apportées par les étrangers, résolut d'ordonner à tous les gens de son entourage de se rendre à une mosquée bâtie dans la capitale depuis quelque temps.

Il fallait éviter à tout prix la persécution sanglante qui suivrait probablement le refus d'apostasier des nouveaux disciples de Jésus-Christ, et ne pas soumettre à cette tentation quelques catéchumènes encore faibles dans la foi. Mais comment déterminer le roi à abandonner son idée? Le Père Lourdel, après avoir prié Dieu avec ferveur, se chargea de cette mission difficile. Trois jours de suite, il se rendit à la case royale, pour assister à l'audience. Les deux premiers jours, le roi n'osa pas mettre son projet à exécution en présence de Mapéra, c'est le nom sous lequel le Père était connu chez les Bagandas. Le troisième jour, Sa Majesté se décida à dire :

« Le choléra exerce de grands ravages dans le pays, on m'assure que le fléau cesserait si nous priions avec les Arabes. Vous allez donc tous quitter l'audience et vous rendre à la mosquée. »

Le moment était critique : le Père Lourdel se prosterna aux pieds de Mtéça.

« Tu es un grand roi, dit-il; un grand roi ne doit pas forcer ses sujets à embrasser une religion, fût-elle la vraie. Dieu veut qu'on s'attache à lui librement. Si, parmi tes hommes, il y en a qui veulent prier avec les Arabes, tu peux le tolérer; mais, je t'en prie, ne contrains pas tes sujets à embrasser leur religion. »

Et comme les Arabes, furieux de cette intervention qui menaçait de déjouer leurs calculs, reprochaient au roi de se

laisser ainsi faire la loi par un Européen, le Père Lourdel, dans un mouvement de foi ardente mais téméraire, prit en main le livre des évangiles et s'écria hardiment :

« Puisque les Arabes prétendent que la religion de Jésus est une religion de mensonge, et qu'il n'y a de vraie que la leur, demandons à Dieu de juger entre eux et nous. Fais porter du bois devant la porte de la case ; allume un grand brasier. Je m'offre à le traverser avec mon livre à la main. Qu'ils fassent de même avec leur coran. Celui que le feu épargnera sera certainement l'envoyé de Dieu. »

Le roi fut stupéfait de ces paroles, les Arabes ne voulurent pas se hasarder à accepter le défi ; la victoire était gagnée. Mais les préventions de Mtéça ne tombèrent pas à la suite de cet événement, et le jour vint où les missionnaires durent songer prudemment à s'éloigner pour quelque temps de leurs jeunes chrétientés, afin de ne pas susciter contre les néophytes et les catéchumènes une persécution redoutable pour leur foi. Ils prévinrent donc le roi qu'ils allaient quitter son royaume. Mtéça, un peu étonné, mais au fond très heureux de cette détermination, leur fit un riche cadeau, et leur promit les barques nécessaires pour la traversée du lac. Ils partirent donc avec leurs enfants rachetés, et se trouvèrent au sud du lac l'avant-veille de l'Épiphanie 1883.

C'est dans la tribu du Boukoumi que les missionnaires, après un voyage d'exploration, résolurent de s'établir pour fonder une mission. Les habitants étaient gens simples et pacifiques, et n'avaient eu jusqu'à ce jour aucune relation avec les Arabes. Le roi Kiganga les avait accueillis favorablement, et, comme preuve de son amitié, il avait voulu que le Père Girault et son fils Mazingue mêlassent leur sang, selon les habitudes du pays.

Leur arrivée fut un événement considérable pour ces populations qui n'avaient jamais vu de Blancs.

« Hommes, femmes, enfants, raconte le Père Lévesque, accourent de tous côtés en poussant des cris de joie. Tout les étonne, jusqu'aux ânes qui ne manquent pas d'exciter

l'hilarité générale. Les mères de famille, avec leurs bébés liés sur le dos par des courroies ou des cordes, ne le cèdent pas à la jeunesse volage. De la fin de la caravane elles se précipitent au commencement : on va, on vient, on tombe plus d'une fois dans les sillons semés de moutama ou de sorgho, mais c'est pour se relever vite et courir de plus belle. »

Voici maintenant le croquis du roitelet nègre :

« Quand nous fûmes arrivés sur un petit cap, Tofiki, notre soldat et notre interprète, nous dit d'attendre à l'ombre d'un grand arbre, tandis qu'on ira prévenir le mtémi de notre arrivée. Après un quart d'heure d'attente, nous voyons apparaître un vieillard revêtu d'un petit pagne de merikani crasseux. Il a à la main une serpette à long manche. Sous ce costume négligé, on nous dit de reconnaître le mtémi; aussitôt nous tendons la main pour saisir celle qui nous est présentée, et nous le saluons en kiswahili. Le sultan nous répond dans la même langue. Après cela nous gardons tous un religieux silence : le sultan ne sait que le kinyamouézi et nous que le kiswahili. Heureusement notre interprète possède parfaitement l'une et l'autre langue. »

Lorsque les missionnaires furent installés, le Père Lourdel quitta ses confrères pour conduire à Tabora les orphelins de la mission. De là il rendit visite au célèbre Mirambo, qui le reçut avec courtoisie, puis il revint retrouver les missionnaires du Boukoumbi. Là, il fut repris par sa maladie de rate avec une violence telle, que le Père Livinhac lui conseilla de retourner en France, pour demander à la patrie une guérison possible. Notre missionnaire partit donc de nouveau pour Tabora. En arrivant il eut la douleur d'apprendre la mort de quelques-uns de ses orphelins; mais il fut très consolé par le récit qu'on lui fit de leurs derniers moments.

« Tu souffres beaucoup? disait-on à l'un d'eux.

— Oui, beaucoup.

— Ne murmures-tu pas au fond de ton cœur?

— Pourquoi murmurer? Dieu veut que je souffre.

Entrée de village dans le Boukoumi.

— Si Jésus voulait te prendre au ciel, serais-tu content d'aller avec lui?

— Je le voudrais bien, mais je suis enfant du démon, j'ai le péché d'Adam dans mon cœur, et j'ai peur d'aller dans le feu. Je veux recevoir le baptême.

— Peut-être ne voudras-tu plus servir Jésus, si tu viens à guérir?

— Oh! je le servirai toujours. Je veux être son enfant, je n'aime pas le démon qui est mon ennemi; il me dit chaque jour de faire le mal, mais c'est pour me traîner dans le feu. »

Au moment où il reçut le baptême, un des Pères lui disait :

« Demande à Jésus de te guérir.

— Maintenant, répondait-il, je suis son enfant, je n'ai plus peur de la mort.

— Si tu vas au ciel, tu auras bientôt oublié ceux qui t'ont fait du bien.

— Je ne les oublierai jamais, chaque jour je prierai beaucoup pour eux. »

Quelques jours après, il était à l'article de la mort.

« Le bon Dieu va peut-être te prendre avec lui dans le ciel, lui disait-on, veux-tu un remède pour mourir saintement?

— Je le veux, je le veux. Je veux aller avec lui. »

Il reçut alors avec une grande foi le sacrement d'extrême-onction; on lui imposa ensuite les scapulaires de l'Immaculée Conception et du mont Carmel :

« Je vous assure, raconte le missionnaire, qu'il était beau à voir cet enfant de Cham revêtu de ces saintes livrées. Ne pouvant plus parler il répondait par signes, faisant entendre qu'il aimait toujours Jésus, Marie, Joseph. »

Il mourut le soir même à onze heures. Une fin aussi édifiante était bien faite pour consoler les missionnaires de leurs souffrances et de leurs déboires. Elle leur donnait à espérer que, du haut du ciel, ces âmes d'enfants intercéde-

raient auprès de Dieu pour leurs frères païens, et que la grâce divine ferait lever un jour une ample moisson de baptisés sur la terre qu'ils avaient arrosée de leurs sueurs.

A Tabora, le Père Lourdel apprit la nomination du Père Livinhac à la charge de vicaire apostolique, avec le titre d'évêque de Parando. Le nouveau prélat devant se rendre à Alger pour y recevoir la consécration épiscopale, le Père Lourdel renonça pour le moment à son voyage; il se soigna comme il put, et parvint à améliorer un peu l'état de sa santé.

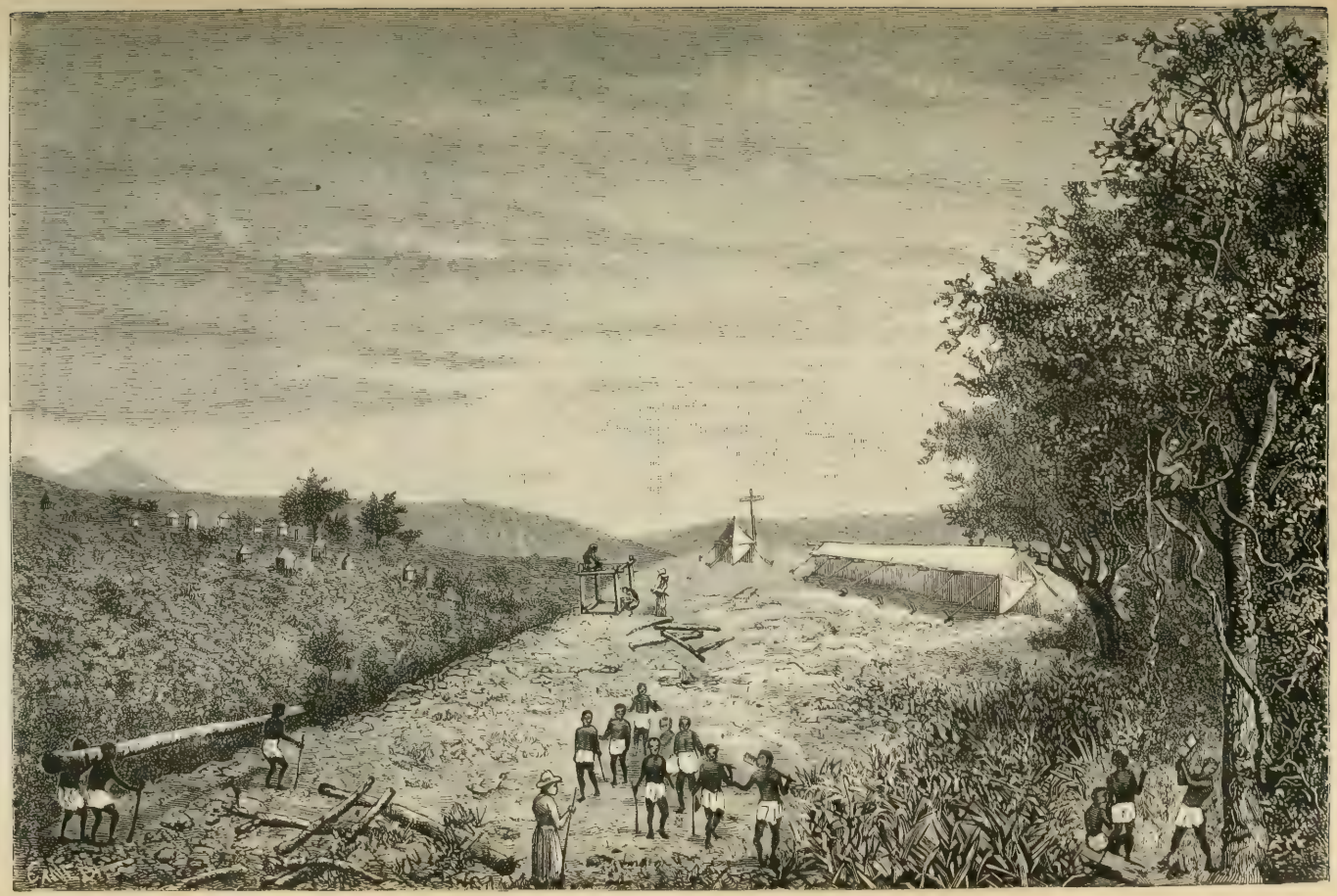
En avril 1884, nous le trouvons chez Mirambo à qui il prodigue ses soins et « qui, dit-il, n'aura plus bientôt pour trône que son lit ». La fondation d'une mission dans l'Ourambo a été décidée, le roi se prête à ce désir; il désigne lui-même l'endroit où les missionnaires seront le plus en sûreté.

Le Père commença à exercer son ministère auprès des enfants qu'il avait rachetés. Il leur faisait le catéchisme le dimanche et plusieurs fois la semaine. Voici comment il décrit lui-même l'emploi de ses journées :

« Je n'ai ici ni réveille-matin, ni montre; mes exercices de piété en souffrent un peu. Le matin, je me lève au chant des petits oiseaux, qui souvent me préviennent dans le concert de louanges que les créatures rendent à leur Maître souverain. Le vieux coq que j'ai mis dans ma maison pour me servir d'excitateur ne connaît pas bien l'heure du règlement. Il est trop matinal ou trop paresseux, ce qui fait souvent que, pour ne pas me lever avant l'heure, je me lève après. J'espère cependant que le bon Dieu ne m'en voudra pas trop et qu'il aura égard à mes petites misères, tant spirituelles que corporelles. Il me pardonnera, j'aime à le penser, les instants de paresse matinale qu'il m'arrive parfois de m'accorder.

« Au jour, nous faisons la prière, et mes gens vont au travail, tandis que je fais l'oraison et célèbre la sainte messe. Après mon léger déjeuner, je vais les visiter et les diriger.

« Au milieu de la cour, j'ai planté un grand bâton en guise



Fondation d'une mission dans l'Ourambo.

de cadran solaire. Lorsque l'ombre est arrivée à un certain point, on cesse le travail, on se repose quelques instants; puis je fais le catéchisme et tout mon monde se remet à l'œuvre jusqu'au coucher du soleil. Nous soupons à la lumière d'une lampe primitive entretenue avec du beurre. Puis nous faisons en commun la prière du soir, et chacun va reprendre sur sa natte un repos bien mérité[1]. »

Comme le pays était en guerre, le Père Lourdel ne pouvait exercer une action apostolique efficace sur les Wanyamouézi; il se contentait de préparer le terrain à la grâce par sa bonté, son affabilité et son dévouement. La prédication de l'exemple n'est pas une des formes les moins fécondes d'apostolat. Il saisissait aussi avec empressement toutes les occasions de tirer de l'esclavage des enfants à qui il apprenait les éléments de la religion. En vrai missionnaire, il n'oubliait pas non plus d'observer avec soin les usages de la contrée et d'étudier le caractère de ses habitants :

« Les Wanyamouézi, disait-il, seront plus durs que les Bagandas à amener à la connaissance de notre foi; ils ont leurs superstitions et leurs croyances aux mzimous, et ne paraissent pas encore sentir la nécessité de la vraie religion. Une fois convertis, peut-être seront-ils les plus fermes dans la foi; la polygamie n'est en usage que parmi les chefs. »

Pendant que le Père Lourdel était ainsi condamné au repos par les événements, une grave nouvelle lui arrivait de l'Ouganda. Mtéça venait de mourir (octobre 1884) et son fils Mwanga, qui avait toujours montré de la bienveillance pour les missionnaires, lui succédait. Le nouveau roi avait dix-huit ans :

« Aussitôt que tu seras Kabaka, lui avait dit le Père Lourdel en partant, nous reviendrons. »

Il était donc nécessaire de profiter de l'occasion pour rentrer au plus tôt dans l'Ouganda, de peur que les Anglais et les Arabes ne fissent changer les bonnes dispositions du monarque.

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, pp. 323, 324.

La Providence semblait elle-même approuver ce plan. Au moment où le Père Lourdel annonçait la mort de Mtéça à ses supérieurs, Mirambo succombait aux atteintes de la maladie qui le minait depuis longtemps.

L'Ourambo restait toujours en guerre, bien que le successeur du roi défunt eût pris le nom pacifique de Mpanda-Tshalo (cultivateur des campagnes). De plus, les Bagandas faisaient des incursions dans les pays voisins du Boukoumbi, et pouvaient, si on ne revenait pas chez eux, se livrer à des représailles contre la mission de Notre-Dame de Kamoga. Toutes ces raisons déterminèrent les Pères à se retirer pour le moment de la station du Boukoumé. Le Père Lourdel devait se rendre à Tabora, pour organiser son retour dans l'Ouganda.

Une lettre du missionnaire, pittoresque et vive d'allure, nous raconte avec beaucoup d'intérêt les péripéties de la route[1]. Là c'est un âne « qui, apercevant sur son passage le corps d'un chat tigre qui venait d'être tué, fait un bond en arrière et lance au milieu des broussailles un cavalier inexpérimenté ». Plus loin, il faut marcher au milieu d'herbes qui ont atteint à cette époque de l'année leur plus grande hauteur. Imbibées d'eau comme des éponges pleines, elles sont un véritable bain pour les voyageurs.

« Pour se défendre contre une pareille humidité, dit le Père, il faudrait avoir des guêtres jusqu'au-dessus du chapeau; nous nagions à travers cette mer herbacée, trempés jusqu'aux os. A chaque instant nous étions arrêtés dans notre marche par cette végétation exubérante qui gênait nos mouvements et paralysait nos efforts. Tantôt c'était une voûte épaisse et basse d'où l'eau coule comme des gargouilles de nos vieilles églises gothiques; il faut se courber tant qu'on peut et s'acheminer de son mieux, la tête le plus près possible des genoux. Tantôt c'est une barrière à peu près infranchissable qui se met en travers du passage. Ce sont mille

[1] *Annales de Sainte-Monique*, nº 56.

« Une pareille façon de voyager ne paraît pas être du goût de mon âne. »

tiges flexibles qui viennent s'entrelacer comme des serpents entre les jambes du voyageur. On est pris dans ces mille liens comme des mouches dans une toile d'araignée. Chaque pas que l'on fait vous y empêtre davantage; on dirait les tentacules gluants et tenaces d'une légion de pieuvres acharnées à notre poursuite. Tout cela vous enlace, se colle à tous les membres et vous couvre d'une multitude de petites pailles piquantes. On est alors comme dans une fourmilière.

« Il arrive fréquemment que la fourmilière devient tout à fait réelle. Il n'est pas rare de rencontrer des essaims de fourmis en émigration. Si le voyageur ne s'aperçoit pas de leur présence et ne se hâte de passer rapidement, il est en quelques instants assailli par ces féroces petites bêtes. L'ennemi engage la lutte avec une ardeur qui défie toute résistance. Il se glisse partout, pénètre sous les habits, attaque tous les côtés à la fois. Le malheureux voyageur prend la fuite en poussant des cris aigus et agitant les mains et les pieds sans savoir par où commencer pour se débarrasser des terribles insectes. Au reste, l'aventure n'a rien de dangereux, elle est même fort comique pour ceux qui ont la chance de n'être que de simples spectateurs. On ne peut s'empêcher de rire beaucoup des grimaces désespérées de la victime. »

Citons encore le récit d'une aventure qui faillit tourner au tragique :

« En sortant de Tandoula-Mahéma, nous entrons dans un véritable lac. La nappe d'eau, sinistre et sale, s'étend à perte de vue, et, d'un bout à l'autre de l'horizon, on n'aperçoit qu'elle. Nous voilà en plein dans l'eau, barbotant comme des canards, moitié nageant, moitié nous traînant dans une bourbe mouvante et gluante. Une pareille façon de voyager ne paraît pas être du goût de mon âne. Le métier qu'il fait depuis quelques jours lui semble trop dur, et il n'en peut mais. Il lui est impossible de deviner les trous cachés au fond de notre marais ; à tout moment la malheureuse bête trébuche dans des profondeurs invisibles et me fait faire avec elle les plongeons les plus désagréables.

« Gabriel, mon compagnon, m'avait assuré qu'il connaissait la route. Le brave garçon a été complètement désorienté par la transformation du pays en lac. Il ne connaît plus rien : nous voilà perdus. Un instant nous sortons de l'eau, mais pour entrer dans un terrain visqueux et gluant, où il ne nous est possible ni de marcher ni de nous tenir debout. Le sol n'a aucune solidité. Il cède sous notre poids et nous enfonçons. Mon pauvre âne est englouti jusqu'au-dessus de la queue ; il fait des efforts désespérés pour se dégager, et à chaque mouvement il s'embourbe davantage. Nous voulons le secourir, mais nous-mêmes nous sentons la vase mouvante s'ouvrir sous nos pas. Nous sommes dans un de ces terribles endroits, si lugubrement célèbres dans les souvenirs de Wanyamouézi, où, au temps des grandes mazikas, les hommes disparaissaient tout vivants comme dans un gouffre. Il n'y a pas une minute à perdre.

« Gabriel et moi nous réunissons toutes nos forces et nous saisissons l'âne qui avait à peu près disparu dans la boue. Par un suprême effort, nous le dégageons et parvenons à le tirer sur un coin de terrain un peu plus ferme.

« Grâces à Dieu, nous étions hors de danger. »

La réception cordiale des Pères de Tabora fit oublier aux voyageurs leurs peines et leurs fatigues. Le Père Lourdel ne se livra pas longtemps aux douceurs du repos ; il se mit tout de suite à préparer son retour pour Notre-Dame de Kamoga et l'Ouganda. Il avait hâte de revoir ses chers catéchumènes pour les affermir dans leurs bonnes dispositions et implanter définitivement la foi dans ce royaume de l'Ouganda qui lui donnait tant d'espérances.

VI

Rentrée triomphale. — Meurtre de l'évêque Hannington. — Cruautés de Mwanga.

Après un long et périlleux voyage, le Père Lourdel est rentré triomphalement dans sa mission de l'Ouganda. Mwanga l'a reçu avec une joie qui paraît sincère.

« Mes Pères sont arrivés, répète-t-il à ceux qui l'entourent. »

Plusieurs de ceux qui ont sa confiance sont néophytes ou catéchumènes ; ils ont instruit le roi des principales vérités religieuses. Pour montrer ses bonnes dispositions, il a rejeté la superstition et les sorciers qui l'entretiennent.

Les anciens catéchumènes ont persévéré dans la foi catholique, malgré les efforts tentés par les protestants pour les attirer dans leur secte. Ils ont même fait de nombreux prosélytes qu'ils amènent au missionnaire en disant :

« Voici ceux que nous avons instruits, » et ils leur font réciter leurs prières.

Le Père Lourdel, dans une lettre qu'il écrit au cardinal Lavigerie, évalue le nombre des disciples de Jésus-Christ à huit cents. L'heure de la grâce semble vraiment avoir sonné pour les Bagandas.

Mais il y a un point noir à l'horizon. Le Kati Kiro ou premier ministre est mal disposé pour les Blancs. Il a tramé une conspiration contre le roi, et ce sont les néophytes qui ont averti Mwanga des projets homicides qui vont mettre sa vie en danger. Le roi a pardonné aux coupables, mais le Kati Kiro est devenu le plus mortel ennemi des chrétiens. A

partir de ce moment, il saisit toutes les occasions de répandre des calomnies contre les néophytes, et d'indisposer le roi à leur égard. Ces machinations ont produit leur effet. Mwanga, tout en laissant à ses sujets la liberté de conscience, s'est refroidi légèrement à l'endroit des missionnaires. Tout à coup survient un événement considérable. Les missionnaires anglais, pour grossir le nombre de leurs fidèles, ont résolu de faire venir un évêque protestant. Au moment où il arrive, on apprend que les Allemands rêvent de faire des conquêtes sur la côte du Zanguebar. L'impression produite sur le roi par ces nouvelles est très fâcheuse. Laissons parler le Père Lourdel :

« Après un petit voyage que Mwanga avait fait dans le mois de septembre et dans lequel je l'avais accompagné, nous reçûmes le courrier qui nous annonçait le projet des Allemands de s'emparer de Bagamoyo et de l'Ousagara. En même temps, les missionnaires anglais apprenaient que leur évêque, Hannington, arrivait par la voie des Massays, et demandaient au roi la permission de l'aller chercher avec leur barque sur la côte est. Ils eurent l'imprudence d'ajouter que c'était un grand homme et qu'il avait à sa suite un certain nombre de personnes. Mwanga, d'abord très fâché en apprenant par les Arabes l'invasion allemande, s'irrita encore davantage en sachant que les Anglais venaient par la côte est (qu'il appelle le derrière de sa maison). Il défendit à M. Mackay d'aller lui-même avec la barque chercher son évêque. Un de ses wangouanas partit à sa place avec un représentant de Mwanga, ayant ordre de mener d'abord l'évêque à Msalala, et ensuite de revenir informer le roi ; après amples informations, on déciderait s'il était opportun de recevoir M. Hannington dans le Bouganda.

« Quelques jours après, nous apprenons que des Blancs viennent par la route de Bousoga. Mwanga, irrité, envoie l'ordre de les tuer. Les missionnaires anglais, qui savaient que le Blanc signalé était M. Hannington, vont, mais inutilement, intercéder auprès du roi pour qu'il revienne sur la

sentence ; mais ils ne purent, pendant deux jours qu'ils attendirent à la cour, obtenir une minute d'audience. Ils eurent alors recours à moi et me prièrent d'aller intercéder en leur faveur pour la vie de leur évêque. Comme alors le roi me recevait facilement, je me rendis à leur prière, et, à force d'instances, j'obtins de Mwanga qu'il ne ferait pas périr les Blancs, mais les chasserait simplement, en leur envoyant l'ordre de retourner sur leurs pas. Mais la promesse du roi était-elle fausse, ou l'ordre était-il déjà exécuté ? Le fait est que nous apprenions, quelques jours après, que le meurtre était consommé. Le Blanc venait d'être massacré avec la plus grande partie de son escorte, une quarantaine d'hommes environ.

« Il y a une quinzaine de jours, j'appris secrètement que le ministre avait dit que les trois Anglais résidant ici seraient exécutés, eux aussi, si le Blanc tué dans le Bousaga était réellement leur chef qu'ils avaient envoyé chercher sur la côte est. J'en informai secrètement MM. Mackay et Ashe. Le lendemain, ces messieurs apprenaient la même nouvelle par d'autres personnes. Ils résolurent alors de faire un superbe cadeau au roi et à deux de ses ministres afin de sauver leur vie. Le roi et le ministre, étonnés que leur projet eût pu être découvert, dirent à messieurs les Anglais qu'ils voulaient absolument savoir le nom de l'individu qui leur avait fait ce rapport, ainsi que celui du mganda qui leur avait annoncé l'ordre donné par lui de tuer le Blanc du Bousoga. MM. Mackay et Ashe tinrent bon et ne se laissèrent pas intimider par les menaces de Mwanga.

« La défense étant portée en général pour les Blancs, je demandai au roi s'il nous comprenait, nous aussi, dans la proscription. Il me répondit que non, que nous pouvions continuer à instruire.

« Le pauvre Mwanga ajoutait, le matin même de cette séance :

« — C'est moi qui suis le dernier roi de Bouganda ; les Blancs s'empareront de mon pays après ma mort. De mon

vivant, je saurai bien les en empêcher, mais après moi se terminera la liste des rois nègres du Bouganda. »

Le résultat de ces événements fut que Mwanga, entretenu dans ses défiances à l'égard des Blancs par le Kati Kiro, commença à exercer des cruautés contre ses sujets chrétiens. La première victime fut Joseph Mkasa, chef des pages. Ce fervent et généreux néophyte avait dit à Mwanga :

« Pourquoi commences-tu à tuer des Blancs? Mtéça, ton père, n'en a jamais tué. »

Le roi prit ces paroles pour une grossière insulte et résolut de perdre ce jeune homme, malgré tous les services qu'il lui avait rendus. Il l'accusait de plus d'avoir, par l'entremise du Père Lourdel, averti les protestants de l'ordre qu'il avait donné de tuer Hannington et les Anglais de l'Ouganda.

Le condamné montra beaucoup de calme et de courage. Arrivé sur le lieu du supplice, il dit au bourreau :

« Tu diras de ma part à Mwanga qu'il m'a condamné injustement, mais que je lui pardonne de bon cœur. Tu ajouteras que je lui conseille fort de se repentir, car s'il ne se repent il aura à plaider avec moi au tribunal de Dieu. »

Il fut ensuite décapité et son corps brûlé. Un jeune catéchumène, arrêté en même temps que lui, fut aussi mis à mort. Il fit preuve d'une grande fermeté que Mwanga expliquait ainsi :

« Les Blancs donnent à ces enfants un remède pour maintenir la foi dans leur cœur, et ce remède une fois pris, ni les tourments ni les souffrances ne peuvent le leur arracher. »

Le jour où Joseph Mkasa fut exécuté, un certain nombre de pages catéchumènes vinrent trouver les Pères :

« Nous allons mourir, disaient-ils, donnez-nous au moins le baptême auparavant. »

Comment repousser une telle demande? On les baptisa donc. Aussitôt après ils retournaient auprès de Mwanga, en disant aux Pères :

« Peu nous importe de mourir maintenant. »

Le lendemain, en effet, le roi faisait appeler les jeunes pages et leur disait :

« Que ceux qui ne prient pas chez les Blancs s'approchent de moi. »

Trois seulement s'avancèrent ; les autres, et parmi eux des

Indigène du Nil Blanc.

enfants d'une douzaine d'années, restèrent fermes et ne se laissèrent pas intimider.

« Je vous ferai tous tuer, disait le roi.

— Eh bien ! soit, tu nous feras tous tuer. »

Dieu seul pouvait inspirer tant d'héroïsme à ces chers enfants.

Le roi s'en tint aux menaces ; mais on sentait que sa colère n'était pas dissipée et les missionnaires baptisaient le plus possible de catéchumènes, pour leur donner le courage de

confesser leur foi si Dieu les appelait à l'honneur du martyre. L'un d'eux disait au Père Lourdel :

« Ils vont probablement me tuer, donne-moi le baptême. Voilà trois ans que j'ai commencé à me faire instruire. Aujourd'hui je serai probablement mis à mort. Accorde-moi cette grâce, je t'en supplie. »

Un néophyte, nommé Pierre, se présentait un soir à onze heures avec vingt-neuf catéchumènes qui avaient fini leur temps d'épreuve :

« Le roi, disait-il, a fait entendre à Bohami, le successeur de Mkasa, qu'il allait faire brûler des catéchumènes. Vite, baptise tous ces jeunes gens, ils veulent aller avec le bon Dieu. »

On devine les sentiments du Père Lourdel devant des paroles semblables; Dieu lui accordait de récolter après avoir semé dans les sueurs, les larmes, les tribulations de toute sorte. En une semaine, il avait donné jusqu'à cent cinq baptêmes ! Pouvait-il y avoir une consolation plus grande pour le cœur de ce zélé missionnaire? Et comme il devait remercier Dieu, dans de pareils instants, d'avoir tout quitté pour procurer à Jésus-Christ de fervents disciples, qui allaient bientôt devenir, par le martyre, des élus pour le ciel !

VII

La persécution. — Une page des Actes des martyrs. — « Que ceux qui prient se rangent de ce côté. » — La Mère des douleurs.

Peu à peu un calme relatif succéda à ce premier orage. Le roi sembla revenir à de meilleurs sentiments. Mais, hélas ! cela ne devait pas durer. Kati Kiro et ses amis ne négligeaient aucune occasion de réveiller la défiance du roi contre

les chrétiens. Laissons ici la parole à Mgr Livinhac et au Père Lourdel ; leurs récits, reproduits par les journaux catholiques, ont profondément ému les âmes et nous en savons qui, devant de telles scènes dignes des temps héroïques de l'Église, ont pris de généreuses résolutions.

Clara Utési, fille de Mtéça, convertie au catholicisme depuis quelques mois, avait été préposée à la garde du tombeau d'un des anciens rois du Bouganda. Elle brûla les amulettes et chassa les sorciers. La nouvelle de cette profanation, jusqu'alors inouïe, ne tarda pas à se répandre. Le roi fit appeler Kati Kiro en pleine nuit et lui déclara qu'il voulait un massacre général de tous ceux qui priaient (c'est le beau titre sous lequel ces barbares nous désignent). Les portes de la résidence royale furent fermées et ordre fut donné aux portiers de ne laisser sortir personne. Un des chrétiens, informé de ce qui venait de se passer et de ce qui se préparait, courut prévenir le missionnaire au milieu de la nuit. Le Père Lourdel résolut, dès la pointe du jour, d'aller trouver Mwanga et de lui demander grâce pour ses néophytes. Voici ce qu'il écrit sur cette visite à la cour dans son journal quotidien à la date du 26 mai :

« Malgré la pluie qui tombe, et transforme les chemins en bourbiers, je me dirige vers la résidence de Mwanga. En route, je rencontre quelques néophytes, qui m'annoncent l'arrestation d'Honorat, successeur de Joseph Mkasa.

« Bientôt j'aperçois des bandes d'hommes armés de fusils, de lances et de boucliers, qui arrivent au pas de course. On m'apprend que tous ces pillards viennent d'être lancés sur les principaux centres chrétiens pour les ravager et enchaîner les chefs.

« — J'arrive trop tard maintenant, me disais-je, pour conjurer l'orage. »

« Je poursuis cependant mon chemin, le cœur plein de tristesse. Que va-t-il advenir de moi-même ? Je ne puis le prévoir et je me recommande à Dieu, lui faisant le sacrifice entier de ma vie.

« Me voici à la résidence royale. Tout est calme, mais c'est un calme de mort ! Les quelques personnes que je rencontre me regardent avec étonnement et semblent me dire :

« — Oser venir se présenter devant Kabaka en pareil jour, quelle audace ! »

« M'efforçant de cacher mon émotion, je gravis d'un pas assuré la pente qui conduit à la hutte d'attente pour les audiences royales, où se tient le ministre que je salue comme d'habitude, et me dirige vers les cours intérieures dans lesquelles, à ma grande surprise, on me laisse pénétrer sans la moindre difficulté. Mon étonnement est à son comble quand je vois nos chrétiens de la cour libres, aller tranquillement de côté et d'autre, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Tout ce qu'on m'a raconté est-il donc une fable, ou suis-je le jouet d'un rêve ? Hélas, non. Le bon Dieu a seulement voulu me réserver la triste consolation de voir, de mes propres yeux, enchaîner mes chers enfants et leur dire du regard un suprême adieu, au moment où ils vont livrer leur dernier combat sur cette terre d'exil. Bientôt, en effet, je vois chaque chef de groupes d'employés réunir ceux de ses gens qui sont chrétiens près de la porte de la cour dans laquelle se trouve la case royale. Plusieurs sont pleins de joie ; quelques-uns ont l'air un peu intimidés, tandis que d'autres répondent fièrement à leurs amis païens qui leur disent :

« — Vous auriez dû vous sauver !

« — Me sauver, et pourquoi ? »

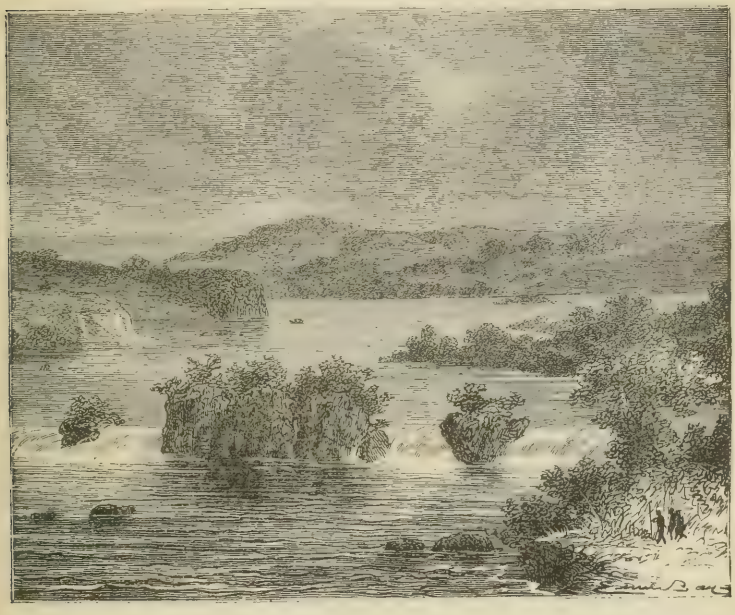
« Charles Louanga, chef du groupe des pages dans lequel nous comptions le plus de néophytes, est appelé le premier avec ses compagnons. Ils sont accueillis par des huées que domine la voix tonnante du roi. Il leur fait les reproches les plus amers sur leur religion, puis s'écrie :

« — Que ceux qui prient se rangent de ce côté. »

« Aussitôt Charles Louanga et Kizito, jeune catéchumène d'une fermeté de caractère tout à fait rare à son âge, se dirigent vers l'endroit désigné. Tous ceux de la troupe qui

sont chrétiens suivent leur exemple. Circonstance touchante, Charles et Kizito étaient convenus, pour s'encourager mutuellement et ne pas faillir au moment décisif, de se tenir par la main.

« A un signe du roi, les bourreaux se jettent sur ces courageux confesseurs de la foi, les enlacent dans leurs grosses cordes et les traînent en dehors de la cour. L'héroïque troupe



Le Victoria-Nyanza.

s'arrête à quelques pas de moi. On a lié ensemble les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Les enfants forment un autre faisceau. Ils sont tellement serrés qu'ils ne peuvent marcher qu'à grand'peine, à petits pas, et en se heurtant les uns contre les autres. Je vois le petit Kizito rire d'une position si bizarre, le visage aussi serein que s'il eût joué avec ses camarades. Kizito est fils d'un des plus grands seigneurs du royaume. Plusieurs de ses frères ont depuis longtemps embrassé le christianisme et se font remarquer par leur courage et leur ferveur. Kizito est digne de ses aînés.

Depuis longtemps il m'importunait pour recevoir le baptême, me disant que Mwanga ne tarderait pas à le tuer. Il lui est arrivé de passer la nuit dans notre case, déclarant qu'il ne partirait pas avant que je lui eusse assigné le jour où il lui serait donné de devenir enfant de Dieu. Je me rappelle avoir été obligé une fois, pour me débarrasser de ses importunités, de le prendre entre mes bras et de le faire passer par la fenêtre. Enfin, le voyant si ardent, si bien disposé, je lui avais promis dernièrement de le baptiser dans un mois.

« Le groupe des pages de Charles Louanga sorti, on introduit devant le roi le groupe des pages désignés sous le nom de *Bagalagala*. Nous ne comptons parmi eux qu'un petit nombre de néophytes et de catéchumènes. Ils se montrent fermes comme les premiers, et comme eux sont enchaînés par les bourreaux.

« En passant devant moi, nos chrétiens me cherchent et me saluent du regard, tandis que je prie Celui qui est la force des martyrs de répandre, dans les cœurs de ces jeunes athlètes, les grâces de choix nécessaires pour persévérer dans la confession de la foi.

« Cependant l'émotion me domine, et, sentant mes forces défaillir, je m'appuie contre une palissade de roseaux, priant la Mère des douleurs, qui eut la force de se tenir debout au pied de la croix, de me venir en aide. Comme elle, je suis impuissant à réprimer la rage des bourreaux, que je vois entraîner brutalement leurs victimes. Il ne m'est pas même permis d'adresser à ces chers enfants une dernière exhortation, et je dois me contenter de considérer leurs visages sur lesquels se peignent à la fois une douce résignation, une sainte joie et un mâle courage ; je rends gloire à Dieu, et le remercie de l'honneur qu'il fait à la mission du Bouganda, en daignant prendre ses enfants pour les premiers témoins de la foi parmi les nègres.

« Après les employés de la cour, un jeune soldat, Jacques Bouzabaliao, est mandé devant le roi. Ce néophyte est remarquable par sa naïve simplicité et par son zèle à instruire les

enfants de la capitale. Mouanga, qui le connaît, l'a menacé de mort s'il ne cessait de parler de religion ; mais ces menaces ne l'ont pas intimidé, et il a continué avec la même ardeur son apostolat. Le roi lui reproche aussi d'avoir essayé de l'instruire et de le convertir lui-même ; autant de crimes qui doivent en faire une de ses premières victimes.

« A peine le roi l'a-t-il fait appeler, qu'il se dirige en courant vers la hutte royale, sachant bien ce qui l'y attend.

« — C'est toi, lui dit Kabaka, qui es le chef des chrétiens de Kigoa ?

« — Je suis chrétien, il est vrai, répond Jacques, mais le titre de chef que tu me donnes ne m'appartient pas.

« — Ce jeune homme, s'écrie le roi, veut faire le grand ! à le voir, on le prendrait pour le mkouinda.

« — Merci beaucoup, répond en plaisantant Bouzababliao, de la grande seigneurie que tu me donnes !

« — C'est celui-là, ajoute le roi, qui a voulu autrefois me faire embrasser la religion ! Bourreaux, enlevez-le et tuez-le bien vite ; c'est par lui que je veux commencer.

« — Oueraba ! adieu, dit alors le jeune chrétien au roi sans s'émouvoir ; je m'en vais là-haut au paradis, prier Dieu pour toi. »

« Un éclat de rire accueille ces paroles, incompréhensibles pour de pauvres païens.

« — Il faut, disent-ils, que les chrétiens aient perdu la raison pour parler ainsi. »

« Jacques passe devant moi, la corde au cou, conduit par le bourreau qui va lui trancher la tête. Je lève la main pour donner une dernière absolution. Il me répond en élevant ses bras chargés de cordes, pour me montrer le ciel et m'y donner rendez-vous. Il est souriant, comme s'il allait à une fête, et semble me dire :

« — Père, pourquoi t'attrister ? C'est peu de chose que cela, en comparaison des biens éternels que tu nous a appris à connaître. »

« J'attends ensuite, durant plusieurs longues heures, la

faveur de voir le roi. Elle ne m'est pas accordée. Craignant que Mwanga, dans un accès de colère, ne fasse piller notre maison et massacrer nos orphelins, je reprends le chemin de Sainte-Marie de Roubaga. Dans l'espoir d'avoir quelques renseignements touchant les desseins de Sa Majesté, j'accompagne le ministre, qui, lui aussi, quitte la cour pour rentrer dans sa demeure. Katikiro se montre d'une politesse exagérée, sans me faire la moindre révélation ; mais, en me quittant, il me laisse, en guise d'adieu, une raillerie odieuse :

« — Les hommes de Dieu savent tout, me dit-il, mais ils n'avaient pas prévu le coup d'aujourd'hui ! »

« Je ne lui réponds pas, et m'éloigne tristement, faisant les plus tristes conjectures sur l'avenir de notre chrétienté naissante et ne voyant d'espérance que dans le secours de Dieu.

« Le soleil est de feu. Une soif brûlante me dévore, allumée par les tristes scènes dont je viens d'être témoin. On dit que la soif est une des plus grandes souffrances des suppliciés et que l'une de leurs dernières paroles est presque toujours : « J'ai soif. » C'est la parole du Seigneur en croix. Les bourreaux si impitoyables du Bouganda se montrent généralement sensibles à cette prière de leurs victimes, et leur offrent de l'eau ou du vin de bananes. Actuellement, personne sur la route n'oserait m'en donner, par la crainte de se compromettre. Je passe devant la case d'un de nos néophytes, l'armurier Mathieu Kisoulé. Dans cette case, rendez-vous habituel de nos chrétiens, j'aimais à me reposer quelques instants, en revenant de la cour. On se faisait un plaisir de m'y offrir quelques rafraîchissements. Aujourd'hui, elle est déserte et silencieuse comme la mort ! A quelques pas de là, ayant rencontré une petite source, je me penche pour boire, quand j'entends une voix connue qui me dit :

« — Le cadavre d'une des victimes de la nuit a été traîné dans cette eau. »

« Je me relève plein d'horreur.

« En route, je rencontre le vieux portier Lousaka, honnête

païen, notre ami, père de trois néophytes. Lui, si gai habituellement, m'aborde les yeux pleins de larmes :

« — Mes trois fils sont enchaînés, me dit-il, quelle cruauté ! Quel mal ont-ils donc fait ? Ils n'ont ni volé, ni insulté le roi. On leur reproche de prier, mais est-ce un crime ? »

« Le pauvre vieillard me serre les mains et me témoigne sa douleur d'une manière si affectueuse, que j'en suis profondément touché; d'autant plus que sur mon chemin j'ai essuyé plus d'un regard hostile et menaçant de la part des parents des victimes, qui voient en moi la cause de leur malheur.

« En m'apercevant, une femme s'est écriée :

« — Oh ! que ne suis-je homme ! je percerais de ma lance ce Blanc qui a instruit nos fils et les a fait ainsi périr. »

« Pauvres gens ! S'ils pouvaient comprendre combien nous les aimons ! S'ils savaient tout le bien que nous leur voulons, les sacrifices que nous avons faits pour nous arracher à notre famille et à notre patrie, et venir jusqu'à eux !... Mais il est écrit que le disciple ne doit pas être mieux traité que le maître; et que nous devons, comme notre divin Sauveur, être un objet de méfiance et de haine de la part de ceux mêmes pour qui nous sommes prêts à donner notre vie.

« Je croise plusieurs bandes de pillards, chargés des dépouilles de nos chrétiens dont ils viennent de saccager les villages, et j'arrive épuisé de fatigue à Sainte-Marie.

« Dans la nuit, nombre de néophytes viennent chercher auprès de nous quelques consolations et nous donnent les détails qu'ils ont pu recueillir sur le pillage des centres chrétiens. Ils nous apprennent que quelques néophytes et catéchumènes de la cour sont encore libres. Le roi, ayant besoin de leurs services, les épargnera tant qu'il n'aura personne pour les remplacer.

« Je m'approche du roi et lui représente, les larmes aux yeux, le tort qu'il se fait à lui-même en immolant ses meilleurs serviteurs ; mais tout ce que je lui dis paraît ne lui faire aucune impression, il en rit.

« — Je ne veux plus que mes sujets prient, me dit-il ; je suis kabaka (roi), ce n'est pas donné à tout le monde. Je suis maître chez moi et prétends que personne ne me résiste. »

« Sans me rebuter, j'intercède encore pour nos chrétiens, m'efforçant de faire comprendre à Mwanga que tout ce qu'on dit contre eux n'est que pure calomnie.

« — Tous ne mourront pas, me dit-il enfin avec un grand éclat de rire, j'en épargnerai quelques-uns. »

« Je n'en puis obtenir davantage, et me retire après lui avoir demandé des porteurs pour transporter les bagages de nos confrères de Mtongo à Sainte-Marie de Roubaga. »

Le Père Lourdel avait à peine quitté la résidence royale, qu'on arrêtait le plus influent de nos néophytes, André Kagoua, seigneur de Pagoa.

« André avait montré pour Mwanga un dévouement à toute épreuve. Il était un de ceux qui découvrirent la conspiration tramée contre lui par le ministre et autres grands du royaume. Intelligent et intrépide, affable, prêt à rendre service à tout le monde, il avait su se concilier l'estime et l'affection de tous les gens de bien. La mort de Joseph, son ami intime, tout en l'attristant profondément, ne lui avait arraché aucune plainte. Il s'était contenté de pleurer en silence, servant, pour obéir à Dieu, son maître avec la même fidélité, quoique persuadé que bientôt il partagerait le sort de son ami; car, ainsi que Joseph, il était chrétien. Son zèle était connu de tout le monde. On savait qu'il avait converti sa femme, et groupé autour de lui plus de cent cinquante néophytes ou catéchumènes qui l'aimaient comme leur père. On lui reprochait même le crime d'avoir converti deux enfants du ministre; crime énorme, qui, en achevant d'irriter Katikiro contre le coupable, lui avait fait prendre la résolution de ne rien négliger pour le perdre. Aussi, dès qu'il vit le roi résolu à massacrer les chrétiens, s'empressa-t-il de dénoncer André comme le plus dangereux de tous.

« Mwanga hésita d'abord à sacrifier celui qu'il regardait

comme le plus fidèle de ses amis; mais le ministre le lui dépeignit sous des couleurs si noires, qu'il finit, de guerre lasse, par lui permettre un jour d'en faire ce qu'il voudrait. Katikiro, craignant que Kabaka ne revint sur la sentence qu'il venait de lui arracher, fit appeler en toute hâte Mkadjanga, le plus terrible et le plus expéditif des bourreaux.

« André est donc garrotté et conduit au tribunal du ministre. Celui-ci, affectant de ne pas le connaître, lui dit :

« — C'est toi qui es le seigneur de Pagoa? »

« André lui répond avec calme :

« — Tu ne me reconnais donc pas?... Tu m'as vu cependant bien des fois, et en particulier quand je suis venu avec mes gens te remercier, lors de ma promotion au grade de mgoa. »

« Le ministre reprend :

« — Tu as instruit mes enfants de la religion?

« — Oui, répond André, je les ai instruits. »

« Le ministre ajoute :

« — Mkasa (Joseph, victime de la première persécution) t'a donné, avant de mourir, un fusil pour tuer le roi.

« — Si j'avais eu de mauvais desseins, répond André, ce fusil m'était-il nécessaire pour les accomplir? Les nombreux fusils que je tiens de Mwanga lui-même ne sont-ils pas aussi bons que celui que j'ai reçu de Mkasa? Toi-même, tu as reçu beaucoup de fusils de Mtéça ; te les a-t-il donnés pour tuer son successeur?

« — Qu'on l'emmène et qu'on le tue! » conclut Katikiro.

« Et s'adressant à Mkadjanga :

« — Tue-le à l'instant, lui dit-il ; je ne mangerai pas que tu ne m'aies apporté sa main coupée, comme preuve de sa mort. »

« Généralement, les bourreaux gardent plusieurs jours les condamnés et les soumettent à d'horribles tortures, leur promettant de les adoucir s'ils leur donnent esclaves, bœufs, chèvres, cauris, etc. Ce n'est que lorsqu'ils n'espèrent plus rien obtenir de ces malheureux ou de leurs amis qu'ils leur

donnent le coup de grâce. Les condamnés sont ainsi une bonne fortune pour les bourreaux, aussi remercient-ils chaleureusement le roi toutes les fois qu'il leur en livre quelqu'un, surtout s'il est riche. Mkadjanga, qui tremble devant le ministre, comme probablement le ministre tremblera quelque jour devant lui, se garda bien de réserver André, quoiqu'il eût pu se promettre d'en obtenir beaucoup de choses, car il était riche et avait de nombreux amis.

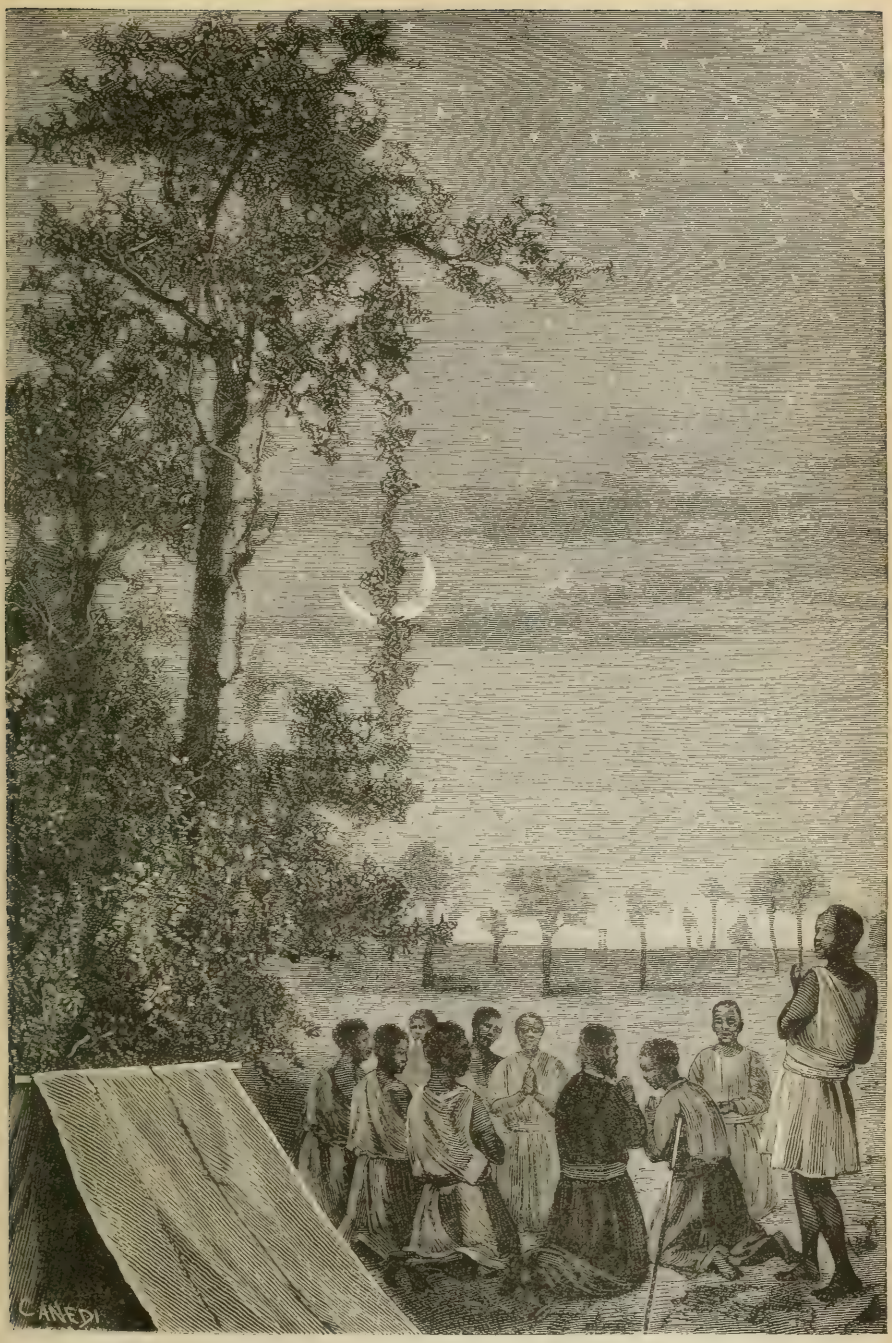
« André, de son côté, craignant que Mkadjanga, qui lui témoignait quelque compassion, ne retardât l'heureux moment de son triomphe, lui dit :

« — Hâte-toi d'accomplir les ordres que tu viens de recevoir. Quand le maître te dit qu'il a faim et t'ordonne de lui tuer une chèvre grasse, tu te presses, afin de pouvoir lui servir à manger au plus tôt. Tue-moi donc vite pour t'épargner les reproches du ministre. Tu lui porteras ma main, puisqu'il ne peut manger avant de l'avoir vue. »

« Les bourreaux conduisirent André dans une cour, à quelques pas de la hutte de Katikiro, et lui tranchèrent la tête, puis lui coupèrent la main qu'ils allèrent, en toute hâte, présenter au ministre. Nous n'avons pu encore savoir où avait été jeté son corps. »

Mgr Livinhac arrivait en ce moment dans l'Ouganda. Le Père Lourdel alla au-devant de lui et lui fit connaître la triste situation dans laquelle les missionnaires se trouvaient. Arrivés à la capitale, les Pères se rendirent dès le lendemain auprès du roi persécuteur. S'abstenir eût été ruiner complètement la mission. Mwanga parut embarrassé, mais il retrouva bientôt son aplomb.

« Sans lui adresser des reproches amers, raconte Mgr Livinhac, qui n'auraient fait que l'irriter et aggraver la situation, nous lui fîmes remarquer que la ligne de conduite qu'il venait d'embrasser lui enlevait ses meilleurs sujets, et qu'elle éloignerait les étrangers de son royaume. Nous ajoutâmes que, dans de telles conditions, nous ne pouvions rester en grand nombre, et je le priai, conformément aux



Ceux dont la vie était plus en péril attendaient jusqu'après minuit.

instructions que j'avais reçues de mes supérieurs, de me donner des barques pour reprendre le chemin du sud. Cette demande parut l'étonner beaucoup ; il déclara qu'il ne pouvait consentir à me laisser partir si vite, mais il se garda bien de nous faire espérer la fin de la persécution. Nous insistâmes avec force, allant jusqu'à la menace, faisant valoir tous les sentiments, tous les motifs. Peine inutile. Il finit par me permettre de partir et chargea un de ses officiers d'aller réunir les pirogues.

« Connaissant la lenteur avec laquelle se font ici les choses, j'étais sûr d'avoir plus que le temps nécessaire pour faire la visite de la station et confirmer les néophytes qui pourraient parvenir jusqu'à nous, car, tant que durera la persécution, il ne nous sera pas permis de parcourir les villages ; nos néophytes eux-mêmes ne pourront guère venir à la mission en plein jour, et, comme dans la primitive Église, nous devrons les réunir à la faveur des ténèbres...

« Durant le mois que je suis demeuré à Sainte-Marie de Roubaga, il ne s'est pas passé de nuit où je n'aie reçu la visite de plusieurs d'entre eux, et j'ai pu donner la confirmation à quatre-vingt-dix-sept des mieux préparés. Il m'est arrivé de me lever quatre et cinq fois dans la même nuit, pour recevoir quelqu'un de ces chers visiteurs. Je ne saurais dire combien j'ai été touché, en voyant les merveilleux effets que la grâce a produits dans ces âmes, hier encore plongées dans les erreurs du paganisme.

« Nos chrétiens s'attendent, d'un moment à l'autre, à être livrés aux bourreaux ; mais ils ne s'en inquiètent pas, et envisagent les supplices et la mort avec ce courage calme que peuvent seules donner la grâce de Notre-Seigneur et une foi inébranlable.

« — Les bourreaux, nous disaient-ils souvent, peuvent bien tuer le corps, mais ils ne sauraient tuer l'âme ; ils nous feront souffrir, il est vrai, mais à ces souffrances d'un moment succédera un bonheur sans fin. »

« Plusieurs nous ont demandé si se cacher n'était pas

une sorte d'apostasie, et s'il ne serait pas mieux d'aller se déclarer chrétiens devant les persécuteurs. Les saintes dispositions de ces âmes généreuses nous consolaient et nous faisaient trouver courtes les heures que nous passions à les instruire et à les exhorter. Cependant la nature finissait par réclamer impérieusement ses droits, et, pressés par le sommeil, nous essayions de prendre congé de nos visiteurs.

« — Restez encore, nous disait alors l'un d'eux, demain je dois être conduit chez le roi, et probablement de là à la mort. Je ne vous verrai plus en ce monde.

« — Ce n'est qu'avec peine, disait un autre, et en faisant un cadeau à mon geôlier que j'ai été délivré des entraves qui serraient mes pieds, et autorisé à aller dire adieu à mes amis; c'est donc la dernière fois que je m'entretiens avec vous. »

« Impossible d'être insensible à de telles prières. Nous prolongions donc nos entretiens, qui avaient le plus souvent pour objet la vanité des plaisirs de ce monde, la brièveté de la vie la plus longue, les joies du ciel et le bonheur de le gagner d'un seul coup en mourant pour Dieu.

« Quelquefois nous nous faisions raconter les supplices des néophytes qui avaient consommé leur sacrifice, ou les souffrances de ceux qui étaient encore dans les fers. Nos conversations, loin d'être tristes, étaient animées d'une douce gaieté, et la vue du visage épanoui de ces confesseurs de la foi, les aimables saillies dont ils égayaient leurs récits, nous faisaient oublier un instant la rude épreuve que traversait notre Église naissante.

« Ceux dont la vie était plus en péril attendaient jusqu'après minuit afin de pouvoir communier; et, fortifiés par le pain descendu du ciel, ils s'en allaient courageusement affronter les combats du lendemain.

« En plein jour, nous ne recevions que quelques rares visiteurs, que nous cachions dans les compartiments les plus retirés de notre grande case, la prudence nous faisant une loi d'ordonner à nos néophytes de se tenir cachés dans leurs campagnes, tant que durerait l'orage.

« Mathieu Kisoulé, grand armurier du roi, pouvait cependant venir chez nous sans trop s'exposer. Ouvrier habile dans son art, il est nécessaire à Mwanga. Les espions de Sa Majesté le savent, et ne songent pas à mettre la main sur lui. Aussi il va et vient librement et ne laisse passer aucun dimanche sans aller prier dans la chapelle de la mission.

« Le roi n'ignore pas son attachement à notre sainte religion, et, pour l'intimider, il lui dit souvent :

« — Je sais que tu pries ; je te ferai tuer, ou pour le moins je te ferai couper les oreilles. »

« Un jour qu'il avait reçu une menace de ce genre, il nous dit en riant :

« — Vois ces oreilles, elles ne sont plus à moi, Kabaka va m'en débarrasser un de ces jours. »

« Kisoulé possède plusieurs propriétés, son art lui procure quantité de cotonnades, de cauris, nombre de bœufs et de chèvres. Il profite de son aisance pour exercer la charité, surtout à l'égard des chrétiens. Les catéchumènes qui demeurent trop loin de la mission logent chez lui pour pouvoir plus facilement suivre nos catéchismes. Il reçoit tous les chrétiens malades, et les soigne comme ses enfants. Ceux de nos néophytes qui sont repoussés par leurs parents encore païens trouvent chez lui un asile assuré.

« Il lui est arrivé d'avoir ainsi à sa charge plus de cent personnes; sa grande charité ne s'arrête pas là : il fournit des vivres aux chrétiens qui sont dans les fers, arrache celui-ci aux tortures en faisant un cadeau aux bourreaux, rachète la femme de celui-là, etc., etc.

« Voyant tous les jours beaucoup de monde, il est au courant de ce qui se dit et se fait et nous donne, dans ces jours mauvais, les plus utiles renseignements. C'est par lui que nous avons appris les souffrances de plusieurs victimes de la persécution.

« Le nombre de ces victimes, au dire de Baganda, dépasse

cent. Cependant nous n'avons pu jusqu'ici connaître, d'une manière positive, qu'une quarantaine de noms, qui sont comme le commencement de notre martyrologe. »

VIII

Martyre des jeunes pages. — Mathias. — Mourouvaba. — La Masse noire.

Il est vraiment admirable de voir comment la grâce de Dieu donnait à de pauvres noirs la force de supporter de si cruelles souffrances. Les quelques détails qui nous sont parvenus nous font assister à des scènes du plus pur héroïsme, et sont bien capables d'arracher à leurs passions et à leurs mesquines pensées terrestres les âmes qui se traînent dans la pratique d'un christianisme amoindri. En voyant ce que de faibles enfants ont fait pour leur Dieu, comment ne pas marcher généreusement dans le chemin du sacrifice !

Charles Louanga, chef des pages, fut un de ceux contre lesquels la rage du bourreau s'exerça avec le plus de fureur; il le brûla lentement en commençant par les pieds. Tout en se livrant à son horrible besogne, il lui disait :

« Allons! que Katonda[1] vienne et te retire du brasier.

— Pauvre insensé, lui répondit le martyr, tu ne sais pas ce que tu dis. En ce moment, c'est de l'eau que tu verses sur mon corps; mais, pour toi, le Dieu que tu insultes te plongera un jour dans le véritable feu. »

Il endura ensuite ce supplice atroce sans qu'une plainte sortît de ses lèvres.

[1] C'est le mot qui, dans la langue chrétienne de l'Ouganda, sert à désigner Dieu.

Les trois plus jeunes des pages, Siméon Sebouta, Denys Kamiouka et Ouélabé touchèrent le cœur du vieux chef des bourreaux nommé Mkadjanga; il voulut leur sauver la vie à condition qu'ils déclarassent qu'ils ne prieraient plus.

« Nous ne cesserons jamais de prier tant que nous vivrons! » répondirent les enfants.

Le bourreau, espérant que la vue du supplice de leurs camarades viendrait à bout de leur constance, les fit emmener avec les autres sur la colline de Namougongo. Ils étaient au nombre de trente-quatre.

On avait préparé un amas considérable de roseaux secs, qui servirent à faire de gros fagots dans chacun desquels on renferma une des victimes solidement liée.

Parmi elles se trouvait le fils du bourreau, qui avait tout essayé, mais en vain, pour faire renoncer son enfant à la foi chrétienne afin de le sauver. Au dernier moment, le père dit à son fils :

« Consens simplement à ce que je te cache chez moi; personne n'y passe et on ne pourra t'y découvrir.

— Père, répond l'enfant, je ne veux pas être caché. Tu n'es que l'esclave du roi. Il t'a ordonné de me tuer; si tu ne me tues, tu t'attireras des désagréments. Je veux te les épargner. Je connais la cause de ma mort : c'est la religion. Père, tue-moi. »

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, le vieux bourreau, la mort dans l'âme, commanda à l'un de ses hommes d'assommer l'enfant. Il voulait faire la chose le plus paternellement possible et éviter à son fils l'atroce supplice du feu. On alluma ensuite les fagots du côté des pieds des martyrs, afin de prolonger leur souffrance et pour tenter d'obtenir quelques apostasies. Cet espoir fut déçu. Les héroïques jeunes gens se mirent à affirmer leur foi avec une constance inébranlable, en récitant les prières qu'ils connaissaient. Ah! comme ces supplications devaient être puissantes sur le cœur de Dieu, et comme elles devaient faire descendre en abondance sur le peuple de l'Ouganda les grâces de conversion et de salut.

Au bout d'une demi-heure, le feu avait fait son œuvre et les témoins de cette horrible scène n'avaient plus sous les yeux qu'un amas de cendres et de cadavres à demi consumés.

Dieu permit que Siméon Sebouta et deux de ses compagnons fussent épargnés, afin que le récit de l'héroïque et précieuse mort de ces jeunes gens parvînt aux missionnaires pour leur consolation, et aux âmes chrétiennes pour leur édification. Il faudrait pouvoir citer toutes les pages de ce martyrologe de l'Église naissante de l'Ouganda; obligés de nous borner, nous terminerons par ce trait où se montre d'une façon si éclatante la force divine de la grâce qui transforme les âmes lorsqu'elles se laissent docilement diriger par elle.

Un fervent chrétien, nommé Mathias Mouroumba, qui remplissait les fonctions de juge de paix dans un des principaux districts du pays, fut une des premières victimes de la persécution. Lorsqu'il fut amené devant le ministre, celui-ci, le regardant d'un air méprisant, s'écria :

« C'est là Mouroumba, c'est lui qui à son âge a embrassé la religion?

— Oui, c'est moi, répond Mathias.

— Pourquoi pries-tu ?

— Parce que je veux prier.

— Tu as chassé toutes tes femmes, c'est donc toi-même qui prépares ta nourriture?

— Est-ce à cause de ma maigreur ou à cause de ma religion? »

Alors le ministre dit aux bourreaux :

« Emmenez-le et tuez-le!

— C'est ce que je désire, répond Mathias.

— Bourreaux, dit Katikiro, vous lui couperez les pieds et les mains, et lui enleverez des lanières de chair sur le dos. Vous les ferez griller à ses propres yeux. »

Puis il ajouta ironiquement :

« Dieu te délivrera.

— Oui, répondit le martyr avec assurance, Dieu me déli-

Au bout d'une demi-heure, le feu avait fait son œuvre.

vrera, mais vous ne verrez pas comment il le fera; car il prendra avec lui mon être raisonnable et ne vous laissera entre les mains que l'enveloppe mortelle! »

L'ordre barbare de Katikiro fut exécuté ponctuellement. Mkadjanga coupa avec une hache les pieds et les mains de Mathias. On les brûla devant lui, puis on lui enleva des lanières de chair qu'on grilla pareillement. Le vaillant disciple de Jésus crucifié supporta ces souffrances sans murmurer. Par un raffinement de cruauté, les bourreaux, en arrêtant l'écoulement du sang, retardèrent la mort de trois jours. Abandonné de tous comme le Christ en croix, Mathias expira seul, sans que personne vînt apporter un soulagement à ses douleurs.

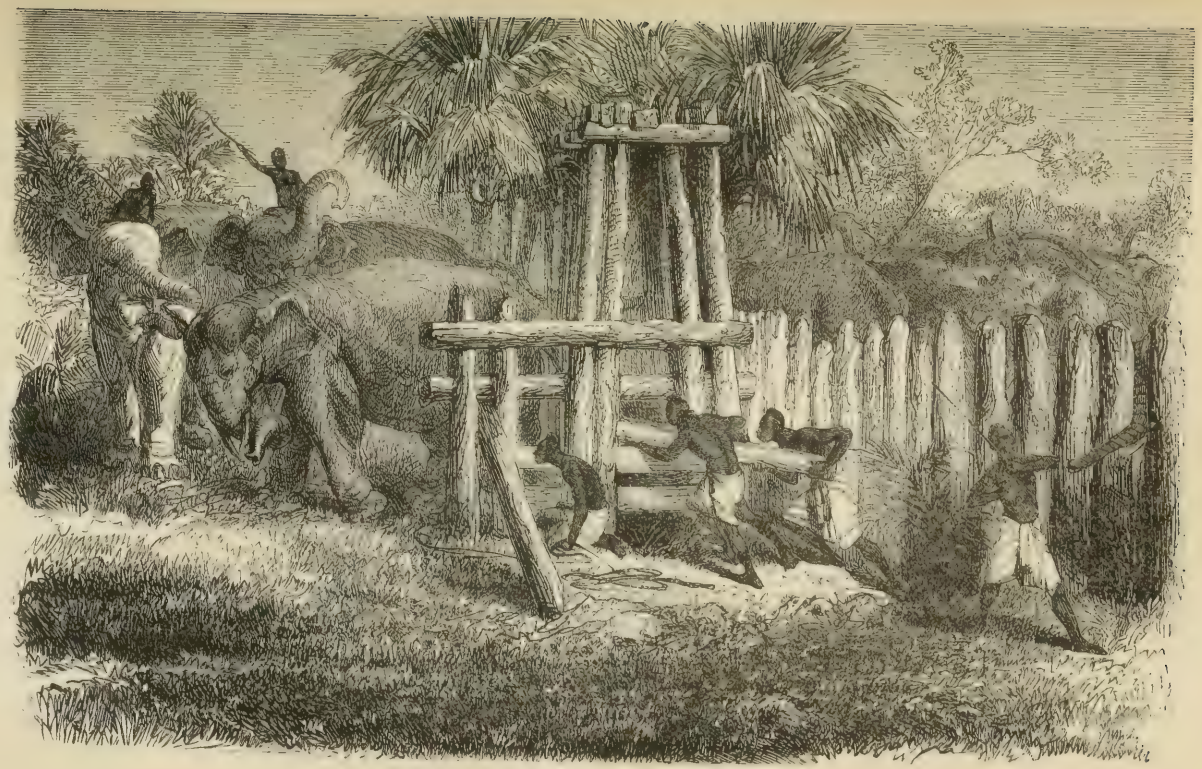
Mgr Livinhac ne voulut pas, par prudence, rester plus longtemps au milieu de ses héroïques enfants de l'Ouganda. Après les avoir encouragés puissamment par sa présence et par ses conseils, il partit dans les premiers jours de juillet pour visiter les autres parties de sa vaste mission. Il se retira à Notre-Dame de Kamoga, dans le Boukoumbi. C'est de là qu'il apprit à ses supérieurs et à l'Europe entière les massacres de l'Ouganda.

Ces récits firent tressaillir l'Église catholique, qui se réjouit d'avoir produit encore une fois des martyrs dignes des premiers siècles. Le cardinal Lavigerie, écrivant à son clergé, trouva, pour célébrer leur courage, des accents de la plus haute éloquence:

« Je le dis à la gloire de Dieu, qui seul, il y a dix-huit siècles comme aujourd'hui, a soutenu et inspiré tous ces courages. Son esprit étant toujours le même, vous ne vous étonnerez pas si sur les lèvres de ces pauvres noirs ignorants se retrouvent, au moment du combat, des paroles non moins sublimes que celles des martyrs de la Carthage romaine; si les néophytes de l'Ouganda vont chercher, au milieu de la nuit, dans la réception des sacrements, la grâce de constance intrépide que les martyrs de Tertullien trouvaient avant eux dans des réunions semblables; et si, comme alors, les per-

sécuteurs, ne pouvant expliquer autrement leur courage, l'attribuent au sortilège et à la magie. Vous ne vous étonnerez pas si la générosité des femmes égale celle des hommes, si la vieillesse, si l'âge mûr, si l'enfance se sont montrés également supérieurs à la crainte des supplices ; si l'un des grands de l'Ouganda, les mains, les pieds successivement tranchés par une rage impie, la chair enlevée par lanières et jetée devant lui sur des charbons ardents, a pu agoniser trois jours sans faire entendre une plainte, sinon, à la fin, la plainte du Sauveur sur la croix: « J'ai soif! *Sitio !* » Si trente et un jeunes hommes, la plupart encore dans l'adolescence, à qui en présence du bûcher on a fait l'offre de la vie s'ils voulaient renoncer « à la prière », ont répondu: « Nous prierons tant que nous vivrons, » et si, brûlés ainsi vivants, à petit feu, ils ont continué jusqu'à la fin à réciter ensemble leurs prières au milieu des flammes et à y braver ainsi leurs bourreaux. »

« Dans notre même Afrique, poursuit le cardinal, sur la colline où Utique s'élevait autrefois, une troupe généreuse de chrétiens a reçu, il y a près de 1600 ans, la couronne du martyre. On la nomme la Masse blanche, dans notre liturgie, *Massa candida,* parce que, selon la parole de saint Augustin, la chaux où il furent ensevelis recouvrit ces martyrs comme d'un blanc linceul. Si les honneurs des saints leur sont un jour décernés, nous pourrons, comme pour répondre à travers les siècles à cette dénomination touchante, nommer ceux de l'Ouganda la Masse noire, car, les premiers parmi les noirs, ils ont souffert la mort pour Jésus-Christ, et c'est sous les noires décombres de leurs bûchers qu'ils restent ensevelis. »



Chasse aux éléphants dans l'Ouganda.

IX

Les chasseurs d'éléphants. — Maladie du Père Lourdel. — Révolution. — En prison. — La victoire.

La persécution ne ralentit pas le mouvement des conversions dans le peuple des Bagandas. Bien qu'on eût tout lieu de craindre que Mwanga ne fût pris d'un nouvel accès de sauvagerie et de cruauté, les catéchumènes continuaient à se faire instruire et à témoigner leur ardent désir de recevoir le baptême. Quelque temps après les massacres, les missionnaires eurent la joie de voir la religion faire des progrès dans le Kialo des chasseurs d'éléphants. Le chef fut baptisé avec quelques-uns de ses hommes. Il était plein de ferveur et disait après la cérémonie :

« Maintenant je vais reprendre mes chasses dangereuses avec plus de courage, car mon âme à présent est en bonne voie. »

Cependant la santé du Père Lourdel subissait le contrecoup des épreuves poignantes que la Providence lui avait envoyées depuis quelques années. Au commencement de 1887, il tomba gravement malade et on eut les plus vives inquiétudes dans son entourage. Mais Dieu voulait encore se servir de son serviteur pour affermir la religion dans un pays qui allait être profondément ébranlé et troublé. L'heure de la récompense n'avait pas encore sonné pour ce courageux missionnaire. Il se releva donc pour être témoin des merveilles que la grâce opérait dans les âmes de ses chers noirs. Les conversions devenaient de plus en plus nombreuses malgré les menaces de persécution qui planaient dans l'air.

Comme toujours, le sang des martyrs avait été une semence de chrétiens.

L'année 1887 se passa au milieu de ces travaux apostoliques. De temps en temps le roi était pris d'accès de fureur. Une nuit, peu s'en fallut que les Pères ne fussent brûlés dans leur résidence qu'on devait auparavant barricader pour les empêcher de fuir. La peur d'encourir une terrible responsabilité fit seule écarter ce projet sanguinaire. Le Père Lourdel avait bien dit : « Deux cordes seules vibrent dans l'âme de Mwanga, celles de l'avarice et de la peur. »

C'est la peur qui devait jeter le cruel prince entre les mains des chrétiens.

En 1888, les musulmans conspirèrent contre Mwanga et mirent à sa place sur le trône son frère Kiwewa : « On représentera peut-être nos néophytes, écrivait Mgr Livinhac, comme les auteurs de la ruine de Mwanga. Rien de plus faux. Ce sont les Bagandas musulmanisés qui ont formé le projet du coup d'État. Ils ont ensuite entraîné dans la révolte plusieurs protestants influents, et quelques-uns de nos chrétiens assez haut placés. Le nombre des catholiques qui ont pris part à l'attaque est insignifiant, et je crois qu'aucun d'eux n'a tiré un coup de fusil. »

Bien que Kiwewa fût l'ami des musulmans, par politique il se montra favorable aux chrétiens. Il nomma premier ministre Honorat, qui était un fervent catholique. Celui-ci présida à la distribution des dignités qui furent presque toutes données aux catholiques, aux protestants et aux musulmans. Cette attitude du roi le rendit bientôt suspect. Les conspirateurs le mirent à mort, lui substituèrent un autre frère, Karéma, et enfermèrent pendant quelque temps les missionnaires catholiques et protestants dans la même prison. Les ministres anglais rendirent hommage à la charité de leurs compagnons de captivité. « Sans leur obligeance, écrit le Révérend Gordon, nous aurions été horriblement mal sous tous les rapports. Arrêtés à l'improviste, nous n'avions rien emporté, tandis que les prêtres français avaient pu se munir

de couvertures et des provisions indispensables Ils les partagèrent généreusement avec nous, et se dépouillèrent même pour nous composer une couchette relativement confortable[1]. »

Sur le Victoria-Nyanza.

Un des Pères nous a laissé la description de la prison où ils étaient renfermés :

« C'est une grande hutte ronde, conique, de nombreuses rangées de piliers en bois plus ou moins symétriques la soutiennent ; un prolongement en arceau sur la porte d'entrée

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 528.

protège celle-ci contre la pluie; tout l'intérieur est noirci par la fumée qui y séjourne longtemps avant de s'échapper à travers l'épaisse couche de roseaux et d'herbes. Le sol est jonché de toutes sortes de débris, feuilles de bananiers, pelures de bananes, restes de patates, qui forment un véritable fumier. Dans un coin se trouvent les lits des propriétaires, derrière une tenture d'écorce d'arbre; les esclaves ou suivants couchent par terre. Le foyer occupe le milieu de la hutte...

« Nous essayons de fermer l'œil, mais sans y réussir. La hutte est pleine de monde. Chacun raconte ses exploits, donne ses appréciations sur les événements de la journée; on voit que les musulmans cherchent à se justifier, veulent paraître victimes et non bourreaux. Le cri de la conscience reste malgré tout au fond : cependant ils exaltent la bravoure des chrétiens et avouent qu'ils ont commencé à tirer eux-mêmes, tandis que ceux-ci parlementaient; n'importe, ce sont les chrétiens qui sont des révoltés! à ce brouhaha vient s'ajouter la vermine de toute espèce[1]... »

Les Pères sortirent de leur prison après avoir vu piller leur résidence. On les contraignit à s'éloigner, et ils durent, sous bonne escorte, se rendre sur les bords du lac pour s'embarquer avec vingt de leurs orphelins. Tout à coup, pendant la traversée, un hippopotame se jette sur la barque et la fait chavirer. Voilà l'équipage et les provisions à l'eau. Mgr Livinhac, le Père Lourdel, les Anglais et les marins gagnent à la nage l'île la plus rapprochée. Le Père Denoit, un frère et le plus grand nombre des enfants se maintiennent sur le côté de la barque renversée. Hélas! lorsqu'on arriva pour les sauver, cinq enfants manquaient à l'appel et toute la cargaison était au fond du lac.

Vers les premiers jours de septembre, les exilés arrivèrent à Notre-Dame de Kamoga au Boukoumbi. Les santés étaient ébranlées. Le Père Lourdel écrivait alors à son frère :

« Quoique âgé de trente-cinq ans seulement, je me fais vieux;

[1] Lettre du Père Denoit.

mes cheveux et ma barbe blanchissent. Ballotté, bousculé à droite et à gauche, témoin impuissant de toutes les épreuves que traversent nos néophytes, affaibli par les maladies et les peines, mon pauvre cœur souffre un véritable martyre[1]. »

Une centaine de néophytes vinrent chercher un refuge auprès des missionnaires. Mwanga lui-même alla les rejoindre, demandant humblement pardon d'avoir persécuté les chrétiens, et reconnaissant que c'était pour le punir de ce crime que Dieu l'avait renversé de son trône.

Cependant une armée chrétienne s'était formée sous la direction d'Honorat. Elle offrit au roi fugitif de prendre place dans ses rangs. Stanley et sa caravane, à la recherche d'Emin Pacha, étaient alors dans le voisinage. La petite troupe lui demanda un secours qu'il refusa. On se passa de lui, et, le 5 octobre, les musulmans étaient chassés par l'armée de Mwanga.

Le Père Lourdel, à son départ de Marseille en 1878, écrivait à l'un de ses amis :

« Dans quelques années vous pourrez apprendre que nous sommes tombés sous les coups des nègres, ou que nous sommes devenus rois du pays. »

La rentrée triomphale que le Père Lourdel nous a lui-même décrite n'est-elle pas la réalisation frappante de la seconde partie des pronostics du jeune missionnaire?

« Il est devenu le vrai roi du pays de l'Ouganda, roi par la charité, roi par l'influence, roi par la délivrance du pays que l'on devait à ses encouragements, roi par l'autorité religieuse. Le Blanc par excellence, c'était Mapéra; la religion catholique était la religion de Mapéra. Mapéra, c'était le nom que le malheureux frappé dans le combat invoquait pour obtenir grâce de la vie; Mapéra, c'était le sauveur du roi, de son propre persécuteur, c'était le protecteur de la famille royale de Mtéça. Comment le jeune missionnaire, qui n'avait alors que trente-six ans, était-il parvenu à ce degré d'honneur et d'autorité? Il ne devait ses triomphes qu'à sa charité, à son

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 547.

amour pour les pauvres nègres qu'il était venu sauver, à l'autorité religieuse que lui donnait sa parole de prêtre et de ministre de Dieu. Il avait été bien inspiré, lorsque le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, pour paraître au milieu de ses chrétiens, il avait fait arborer la croix rouge sur son drapeau. C'est par la croix qu'il avait triomphé, et par le sang; par le sang des martyrs et par le sang qu'il avait lui-même offert en donnant sa vie pour ceux qu'il aimait[1]. »

X

Lettre de Mwanga au cardinal Lavigerie. — Le sang des martyrs, semence de chrétiens. — Départ de Mgr Livinhac. — « Mapéra est mort! » — Conclusion. — Espérance.

Les catholiques victorieux laissèrent le roi libre de faire à sa guise la répartition des places, pourvu qu'elles fussent accordées à des chrétiens. Mais les protestants refusèrent cet arrangement, et, pour le bien de la paix, les catholiques qui avaient fait la guerre et à qui on devait tout se contentèrent des provinces qui leur furent assignées. Le partage était injuste, le Père Lourdel réclama, et le roi accorda à ceux qu'il appelait ses frères quelques autres bohamis.

Mwanga était plein de bonne volonté, mais il était faible et il ne savait pas résister à ses passions. Il observait bien, disait le Père, les cinq premiers commandements de Dieu, mais il n'allait pas au delà. Encore se laissait-il aller à plus d'une infraction contre le premier commandement. Ses dispositions favorables à l'égard des catholiques se traduisirent

[1] *Vie du Père Lourdel*, par l'abbé Nicq, p. 588.

Caravane d'esclaves.

par une lettre curieuse, adressée par lui au cardinal Lavigerie. Nous la citons tout entière :

« Mengo (Bouganda), 4 novembre 1889.

« Éminence et mon Père le grand,

« Moi, Mwanga, roi du Bouganda, j'envoie vous voir (pour : j'ai l'honneur de vous offrir mes hommages).

« Je vous écris, pour vous informer de mon retour dans mon royaume.

« Vous avez appris que, lorsque les Arabes m'eurent chassé, je me sauvai dans le Boukoumbi ; Mgr Livinhac et ses missionnaires me traitèrent avec bonté. Après quatre mois, les chrétiens m'envoyèrent chercher. Nous nous sommes battus pendant cinq mois. Dieu nous a bénis et nous avons triomphé des Arabes.

« Maintenant, je vous en supplie, daignez nous envoyer des prêtres pour enseigner la religion de Jésus-Christ dans tout le pays des Bougandas. Je vous demande aussi des enfants ayant appris les remèdes (connaissant la médecine), comme ceux qui sont allés à Oujiji. Quand ils arriveront chez nous, je leur donnerai une belle place.

« J'ai appris que notre Père le pape, le grand chef de la religion, nous a envoyé traiter avec les grands de l'Europe, pour faire disparaître le commerce des hommes dans le pays de l'Afrique. Et moi, si les Blancs veulent bien me donner la force, je puis les aider un peu dans cette œuvre, et empêcher le commerce des hommes (des esclaves) dans tous les pays qui avoisinent le Nyanza.

« Daignez demander pour moi (au ciel) la force de bien faire ; de mon côté, je prie Dieu de vous donner ses bénédictions et de vous aider dans toutes les œuvres que vous faites pour sa gloire.

« Moi, votre enfant,

« *Signé :* MWANGA,
« Roi de l'Ouganda. »

Cependant, malgré les troubles qui désolaient l'Ouganda, l'œuvre des conversions avançait rapidement et comblait de joie le cœur des missionnaires. Au milieu d'alarmes et de craintes perpétuelles, le Père Lourdel faisait ses catéchismes auxquels les catéchumènes se pressaient nombreux.

Le 7 mars 1890, Mgr Livinhac arrivait à Roubaga, et passait quelque temps au milieu des chrétiens pour les encourager et affermir leur foi. Puis il retournait à Sésé, où il avait la douleur de voir mourir entre ses bras le Père Chantemerle.

C'est là qu'il recevait la nouvelle de sa nomination comme supérieur général de la congrégation des Pères Blancs, et qu'il recevait l'ordre de rentrer en Algérie. Le Père Lourdel eut donc la tristesse de se séparer de celui qui avait été, pendant douze ans, le compagnon bien-aimé de ses travaux et de ses tribulations. Ils se quittèrent « le cœur bien gros de part et d'autre ». Dans les desseins de la Providence, ils ne devaient plus se voir ici-bas. Une mort prématurée allait enlever le Père Lourdel à la mission de l'Ouganda, et lui donner, à trente-sept ans, la récompense de son zèle apostolique.

Quelques jours après le départ de Mgr Livinhac, au moment où le missionnaire se préparait à aller chercher de nouveaux confrères qui s'étaient arrêtés dans l'île de Sésé, la fièvre le saisit avec violence et en peu de temps son état devint désespéré. Citons ici le journal de la mission :

« Lundi 11. — Le mal s'aggrave toujours. Notre cher malade se prépare à la mort pendant la nuit. Le matin nous célébrons le saint sacrifice dans sa hutte, et il fait la sainte communion. Le hoquet commence. Nous parvenons à l'arrêter avec des capsules d'éther ou de chloroforme, mais au moindre effort que fait le malade il reparaît : aussi le Père n'a-t-il plus de forces; il reste toujours calme. Il a toujours sa connaissance, parle peu, si ce n'est pour demander pardon au bon Dieu. Il ne veut pas guérir, il n'est plus bon à rien! Le Ciel, Marie, Jésus, tels sont les objets de ses pensées. Il ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas mieux servi le

bon Dieu, et il pleure comme un enfant, tout en récitant son chapelet. Il veut à tout prix qu'on le mette par terre pour mourir : il n'est pas digne de mourir sur un lit de camp.

« Quelques-uns des principaux chrétiens sont admis dans la hutte : il leur fait ses adieux, leur dit de rester toujours bons chrétiens, de prier pour lui, pour leur pays et pour leur roi; il leur recommande la patience. Dans la soirée, nous lui administrons, sur sa demande, le sacrement de l'extrême-onction. Il répond aux prières du rituel.

« Tous nos chrétiens viennent prendre des nouvelles de notre cher malade; ils récitent le chapelet autour de sa case, dans le plus profond silence. La consternation règne dans la maison. « Mapéra va mourir ! » est le seul mot qu'on entende, et tous demandent à le voir encore, à lui parler une dernière fois; mais nous ne pouvons le permettre, vu son état de faiblesse extrême.

« Mardi. — Le pauvre Père a eu toute la nuit le hoquet qui n'a cessé que ce matin. Une sueur froide inonde tout son corps. Dès la pointe du jour il nous dit :

« — Je vais mourir aujourd'hui... »

« Et il fait encore généreusement le sacrifice de sa vie. Il parle très difficilement; cependant il nous dicte ses dernières volontés, nous recommande de beaucoup prier pour lui, et demande l'indulgence *in articulo mortis*. A partir de dix heures, il ne parle plus; nous lisons les prières des agonisants. Mwanga nous fait avertir qu'il veut venir voir notre mourant. Nous lui disons de se hâter. Peu à peu le pouls disparaît, le corps se refroidit, les yeux se fixent. Le malade fait un léger mouvement et rend sa belle âme à Dieu à une heure de l'après-midi. Mwanga arrive au moment où il venait d'expirer. Le pauvre roi reste interdit en face du corps, ne pouvant articuler un seul mot.

« — Mapéra est mort ! » cette nouvelle a bientôt fait le tour de la capitale.

« Tous nos chrétiens arrivent aussitôt à la mission; les protestants eux-mêmes, le ministre en tête, arrivent nous

rendre visite; tous, jusqu'aux païens, veulent voir Mapéra. Toute la soirée, il y a foule dans la pauvre cabane où nous avons exposé ses restes. A l'intérieur les chrétiens récitent le chapelet avec un religieux silence. Le roi, les grands, offrent des étoffes, des lobougo, pour ensevelir le mort selon la coutume du pays : nous les refusons ; quelques-uns cependant insistent tant, que nous acceptons ce touchant témoignage de respectueuse sympathie.

« Mercredi 13. — A quatre heures, nos chrétiens baptisés et catéchumènes sont déjà là récitant leur chapelet, soit à la chapelle, soit autour de leur Père bien-aimé. La levée du corps a lieu à six heures. Nous célébrons le service funèbre, et le conduisons à sa dernière demeure, à vingt mètres derrière la grande chapelle que le regretté Père avait fait commencer et qui n'est pas encore achevée. Les chrétiens passent la journée à élever une case de roseaux sur la tombe, selon la coutume du pays. M. Jakson, qui devait partir aujourd'hui, remet son départ à demain. Il vient nous faire sa visite avec M. Gordon et les autres Blancs.

« Le silence se fait peu à peu autour de nous et nous pouvons mieux sentir le malheur dont le bon Dieu vient de nous frapper. Quelle perte pour nous, pour les chrétiens, pour l'Ouganda tout entier! Que la volonté de notre bon Maître soit faite!

« Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes de son journal, ajoutent les missionnaires, le Révérend Père Lourdel était rentré dans le Bouganda en triomphateur, en roi. Il était la terreur des protestants, un frère pour le roi, un père pour les chrétiens qu'il avait presque tous régénérés par le saint baptême, une force pour ses enfants, auxquels il ne cessait de prêcher l'union, la patience et la charité. Il semblait que le bon Dieu l'appelait à conquérir à sa sainte religion tout ce beau pays; les païens mêmes ne connaissaient notre religion que sous le nom de religion de Mapéra. Et voilà que notre bon Maître le rappelle à lui! Il n'était donc revenu que pour être enterré dans cet Ouganda qu'il avait

tant aimé, au milieu de ses enfants pour lesquels il avait épuisé sa vie! Au moins il ne paraîtra pas les mains vides devant le souverain Juge. »

L'auteur du journal, après ce bel éloge du Père Lourdel, résume tout son apostolat. Il le fait avec un si vif sentiment d'admiration, que nous nous faisons un devoir de citer ses paroles. Tout ce que nous avons écrit n'est que le commentaire de ce bel éloge si noblement mérité.

« Le R. P. Lourdel a passé, dit son confrère, douze ans dans l'Afrique équatoriale. Il faisait partie de cette caravane qui, la première, est allée planter la Croix au centre de l'Afrique. Il fut le premier missionnaire catholique qui pénétra dans l'Ouganda, et il est le premier Européen qui y soit enterré. Il arriva dans l'Ouganda en février 1879, allant préparer les voies à Mgr Livinhac et à ses confrères. Il se donna tout entier à son œuvre difficile; à force de patience et de douceur, il gagna l'affection de Mtéça et mérita le surnom de Mwana wa Mbouga, « le fils de la cour. » Sa vie est un exercice continuel de patience. Dieu seul sait les ennuis, les craintes, les souffrances qu'il a eu à supporter. Mais tous ces travaux portent leurs fruits et engendrent de nombreux chrétiens qui versent leur sang pour témoigner de leur foi. Enfin, après avoir ajouté à tous ces mérites ceux de la prison, des coups et des menaces de mort, il tombe, enseveli, pour ainsi dire, dans son triomphe. En voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour mériter le nom « d'apôtre de l'Ou- « ganda ».

« Pour nous, qui avons eu le bonheur de partager ses travaux, puissions-nous marcher sur ses traces et imiter son zèle infatigable, sa patience à toute épreuve et son affabilité qui lui gagnait tous les cœurs. »

La France officielle, dans une lettre du consul de Zanzibar, s'associa au deuil de la congrégation des Pères Blancs, en rendant hommage au caractère élevé et à l'abnégation sans bornes du premier apôtre de l'Ouganda.

Hélas! depuis la mort du Père Lourdel, ce beau pays a été

livré en proie à toutes les horreurs de la guerre civile. Les Anglais, mécontents de voir leur action stérile au point de vue religieux, et jaloux de l'influence toujours grandissante des missionnaires, résolurent d'anéantir le parti catholique. Ils livrèrent des fusils avec des munitions aux Bagandas protestants. Le 24 janvier 1892, la lutte commença : elle fut terrible; le roi Mwanga s'enfuit et se réfugia dans l'île de Boulingougwé. Les missionnaires, ne pouvant quitter leur résidence dans la crainte d'être massacrés par les protestants qui gardaient les issues, furent obligés de rester dans une maison en terre qui servait de magasin, et faillirent être brûlés vifs. Le dévouement de deux enfants les sauva de la mort que leur préparaient les assaillants. Revêtus de la croix, ils allèrent intrépidement, à travers tous les dangers, avertir les Anglais et leur demander de venir débloquer les missionnaires. Les capitaines Williams et Lugar arrivèrent avec leur troupe : les Pères étaient sauvés. Hélas! ce n'était pas la fin de la guerre. Ayant obtenu l'autorisation d'aller retrouver leurs néophytes, les missionnaires partirent pour l'île où le roi s'était retiré. Ils étaient chargés par les Anglais de déterminer le roi à rentrer dans sa capitale.

Le monarque ne pouvait accepter les dures conditions qu'on lui imposait; il eût été l'esclave des protestants. Pour les catholiques il n'y avait plus qu'à choisir entre l'apostasie, la mort ou l'exil. Pendant qu'on parlementait, le roi groupait son monde qui affluait de tous les coins du pays, et réunissait les barques qui devaient le transporter au Buddu.

Hélas, l'opération n'allait pas assez vite. Le 30 janvier pourtant, quelques barques de Sésé se montrèrent. Pendant que les missionnaires sur les bords du lac sauvaient leurs effets les plus précieux et les plus indispensables, tout à coup une quinzaine de barques chargées de protestants bagandas firent leur apparition. Les balles se mirent à pleuvoir sur la hutte royale avec un fracas épouvantable. C'était une mitrailleuse Maxim qui combinait son feu avec celui des soldats qui se trouvaient dans la barque.

Le roi saisit Mgr Hirth par la main et l'entraîna. Une foule de femmes et d'enfants les suivaient. Il eurent bientôt atteint

Sœurs indigènes bagandas.

l'autre bord de l'île Bulingugwé ; là ils étaient à l'abri des balles. Mais alors quel spectacle présenta cette multitude affolée ! Il n'y avait que quelques pirogues et une foule de trois à quatre mille personnes se jetait à l'eau pour s'y accro-

cher. C'était navrant! Quels cris! Quelle fusillade! Quelle noyade! Le roi fut poussé dans une barque, l'évêque le suivit sans pouvoir songer aux six confrères qu'il laissait derrière lui.

Après bien des dangers, les missionnaires furent sauvés; mais quelle douleur poignante n'éprouvèrent-ils pas lorsqu'ils virent mitrailler ainsi sous leurs yeux des femmes et des enfants. D'après un des Pères, le nombre des morts ou blessés s'éleva à quatre cents, sans compter au moins cent cinquante personnes qui se trouvaient dans des barques que le capitaine Williams coula à fond. Détournons les yeux de ces scènes de meurtre et de carnage dont il faut rendre responsable la compagnie anglaise; nous avons hâte d'indiquer comment, grâce aux réclamations de la France, réparation a été faite, dans une certaine mesure, aux Pères Blancs et aux catholiques de l'Ouganda. Le 7 avril 1893, par une convention passée sous les auspices du commissaire royal envoyé par la reine d'Angleterre, les catholiques recouvrent Sésé, obtiennent la province de Mawokouta et les villages de Live-Koula et de Mwanika. Ils ont le droit d'avoir à leur tête un premier ministre, un général et un amiral nommés avec l'agrément du résident.

Un grand nombre des Bagandas catholiques s'est réfugié dans le Buddu, et se montre animé des meilleures dispositions. Rien n'est plus édifiant que les détails donnés à ce sujet par les missionnaires. Sous l'action de la grâce reçue au baptême, ces natures si emportées, si indociles, deviennent douces et aimables; elles acquièrent une extrême délicatesse de conscience. Là c'est un pénitent à qui le Père impose deux jeûnes comme satisfaction, pour des fautes qui ne sont pas très graves en elles-mêmes. Le noir proteste :

« Père, dit-il, c'est deux mois de jeûne et non deux jours que je mérite; augmente donc ma pénitence. »

Un autre, ayant pris avec excès du vin de bananes, ne boit pas même une goutte d'eau, pendant plusieurs jours, malgré la soif qui le dévore.

« Une femme, raconte un missionnaire, s'était condamnée à passer la nuit en dehors de sa case, sur la terre humide, grelottant de froid. Quand je la repris elle me répliqua :

« — Jésus-Christ en a souffert bien davantage pour moi ! »

« Un autre, pour vaincre sa nature, passa plusieurs nuits étendu à côté d'un malade dont le corps tombait en pourriture et exhalait une odeur infecte. Il y en a un qui a poussé encore plus loin l'héroïsme devant une plaie rebutante. Mais je n'ose vous raconter une action dont la pensée seule me soulève le cœur. Quand je lui reprochai son imprudence, il me répondit :

« — Et Notre-Seigneur sur la croix, qu'a-t-il bu pour mon amour? »

« Quelle leçon pour nous qui sommes si délicats ! »

On le voit, la bonne semence jetée par le Père Lourdel et fécondée par le sang des martyrs a fructifié au centuple, et Notre-Seigneur Jésus-Christ a trouvé dans ces pauvres noirs des héros et des saints qui l'ont consolé de l'indifférence des chrétiens d'Europe, amollis par un bien-être excessif.

Que les protestants cessent donc de combattre leurs frères les catholiques; qu'ils leur laissent la liberté la plus complète pour la pratique de la religion, dont aucune persécution n'a pu jusqu'ici les détacher, et le peuple des Bagandas deviendra la gloire de l'Afrique civilisée et chrétienne.

MONSEIGNEUR PETITJEAN[1]

VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON

(1829-1884)

I

Indices de vocation. — Les *Annales de la Propagation de la foi.* — Les premiers ministères dans le diocèse d'Autun. — Un émule de saint Paul.

Cette notice sur Mgr Petijean va nous faire connaître une des contrées les plus intéressantes de l'Extrême-Orient : le Japon. Les progrès immenses que la civilisation a faits dans ce pays, durant la dernière moitié de ce siècle, ont fixé sur lui l'attention du monde entier. En même temps qu'une révolution profonde s'opère dans les habitudes et les mœurs de cette nation, le christianisme prépare pacifiquement une autre révolution qui doit transformer les âmes, les arracher à l'erreur et les donner à Jésus-Christ. Longtemps la permission de prêcher l'Évangile avait été refusée aux missionnaires, et c'est depuis vingt-cinq ans seulement que la vraie

[1] Pour la composition de cette notice biographique, nous avons consulté et mis à profit les ouvrages suivants :

Lettre pastorale de Mgr l'évêque d'Autun sur Mgr Petitjean, 1884. Autun, Dejussieu père et fils.

Nos missionnaires, par Adrien Launay, 1886. Retaux-Bray.

Annales de la Propagation de la foi, année 1868.

foi peut être annoncée librement à ces populations assises dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mgr Petijean a été l'un des heureux témoins de la résurrection providentielle de l'Église du Japon, qu'on croyait ensevelie sous les ruines qu'avait accumulées la persécution épouvantable suscitée par l'enfer au xve siècle. Il a travaillé courageusement à rendre à cette

Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon.

insigne Église une partie de son antique splendeur, et il a vu ses efforts couronnés de succès.

C'est cette carrière apostolique si bien remplie que nous allons essayer de retracer rapidement.

Mgr Bernard-Thaddée Petitjean naquit le 14 juin 1829, à Blanzy, petite ville de l'arrondissement et du diocèse d'Autun. Mgr Perraud a raconté avec charme les premières années du futur apôtre.

« Au catéchisme, l'enfant se fit remarquer par son

recueillement et sa piété. Le curé de Blanzy, le vénérable M. Béraud, ayant discerné chez lui de sérieuses aptitudes à la vocation ecclésiastique, lui facilita généreusement les moyens de correspondre à l'appel de Dieu, et l'admit dans une école de latin, où il fit faire lui-même à Bernard toutes ses études classiques. Le jeune écolier avait de l'ouverture d'esprit, de l'application, un grand désir de bien faire. Dès cette époque, il lisait, avec une avidité remarquée de son maître et de ses condisciples, le recueil des *Annales de la Propagation de la foi,* et s'enquérait avec un intérêt tout particulier de tout ce qui touchait aux missions chez les peuples infidèles[1]. »

Remarquons ces derniers détails : ils se rencontrent souvent dans la vie de ceux que Dieu prédestine à l'apostolat des contrées lointaines. Ce sont ces modestes *Annales de la Propagation de la foi* qui font éclore les premiers germes de vocation que Dieu a déposés dans des âmes privilégiées. Les récits des missionnaires qui racontent leurs épreuves et leurs tribulations, leurs succès et leurs espérances enflamment d'ardeur les âmes généreuses. Elles brûlent bientôt du désir d'être associées aux travaux de ces vaillants apôtres.

« Après avoir achevé son cours de théologie au grand séminaire d'Autun, M. Petitjean fut placé au petit séminaire comme maître d'étude, puis comme professeur. Il y passa deux ans. De 1854 à 1856, il exerça les fonctions de vicaire à Verdun. On put voir quels souvenirs il laissa dans cette paroisse lorsqu'il y revint, au printemps de 1876, pour y administrer le sacrement de confirmation. Pendant les deux années suivantes, il fut agrégé à la maison des missionnaires diocésains. Au témoignage de son supérieur, il obtint des succès remarquables dans les diverses missions auxquelles il fut employé; il y gagnait tous les cœurs par sa voix sympathique, sa parole pleine d'onction, sa piété et sa modestie.

« Le 27 décembre 1856, il fut désigné pour être aumônier

[1] *Lettre pastorale* de Mgr Perraud, évêque d'Autun, p. 3.

des sœurs du Saint-Enfant-Jésus, dont la maison mère et le noviciat sont établis à Chauffailles. Il ne devait y demeurer que six mois. Le 30 juillet 1859, âgé de trente ans, voulant obéir à la voix intérieure qui le pressait de consacrer le reste de sa vie à l'évangélisation des nations infidèles, il quittait le diocèse et se rendait au séminaire des Missions étrangères, à Paris. On se souvient encore dans la paroisse que, craignant d'être arrêté dans l'exécution de son projet, le futur émule des labeurs de saint Paul s'échappa pendant la nuit du presbytère de Chauffailles où il logeait; comme l'apôtre, il descendit par une fenêtre pour s'échapper sans être aperçu.

« Il avait donc travaillé pendant sept ans dans le diocèse de son baptême et de son sacerdoce, et il y avait exercé les emplois les plus divers; tour à tour maître et professeur de la jeunesse, vicaire, missionnaire, aumônier d'une importante communauté religieuse : c'est ainsi que la Providence le préparait à cet apostolat des missions étrangères, où le prêtre de Jésus-Christ doit cumuler, dans la multiple unité d'une vie dévorée par le travail, toutes les fonctions du saint ministère[1]. »

II

Le Japon. — Étude rétrospective. — Merveilleuse diffusion de la foi catholique. — Atroces persécutions. — Un édit fameux. — Départ du Père Petitjean[2].

Par delà l'extrémité orientale de l'ancien continent, on voit se dessiner un empire insulaire, baptisé par Marco

[1] *Lettre pastorale* de Mgr Perraud.

[2] Les détails de ce chapitre sont tirés des *Annales de la propagation de la foi* et du *Messager du cœur de Marie*.

Polo du nom de Japon, composé de quatre grandes îles et de trois mille huit cent cinquante petites. Entre autres qualités, un courage qui a souvent fait ses preuves met le peuple japonais au niveau de toutes les nations européennes, et bien à part de ses voisins asiatiques.

C'est le 15 août 1549 que l'incomparable apôtre saint François Xavier toucha la terre du Japon. En peu de temps, la religion chrétienne y devint si florissante que, dès 1585, le nombre des chrétiens atteignait déjà plusieurs centaines de mille. Trois rois feudataires avaient reçu le baptême, et l'on devait à leur zèle la conversion de leurs sujets. L'empire s'ouvrait donc de plus en plus à l'Évangile, et tout faisait espérer qu'il serait bientôt entièrement chrétien. Mais, hélas! la persécution ne devait pas tarder à éclater : elle commença à sévir en 1587. Cette persécution durait depuis dix ans déjà, quand les vingt-six martyrs canonisés par Pie IX en 1862 furent arrêtés et condamnés à être crucifiés. Nous allons raconter succinctement leurs héroïques souffrances. C'est une des plus belles pages de l'histoire de l'Église du Japon.

Le Kubo, connu sous le nom de Taïkosama, porta la sentence de mort. Elle frappait six franciscains espagnols ou portugais, quinze Japonais du tiers ordre de Saint-François et trois religieux japonais de la Compagnie de Jésus. Le nombre des condamnés fut ainsi fixé d'abord à vingt-quatre; mais deux autres Japonais voulurent ensuite partager la gloire de leur martyre, et ils obtinrent par leurs instances d'être adjoints à la glorieuse phalange.

Les persécuteurs déployèrent un cruel raffinement dans l'exécution de la sentence. Tout d'abord, le 15 janvier 1597, les prisonniers furent traînés sur des chariots à travers les rues de Méako, puis on coupa à chacun d'eux une partie de l'oreille gauche. Au cœur de l'hiver, mal vêtus et mal nourris, ils durent ensuite faire à pied les six cent milles qui séparent l'ancienne capitale de la ville de Nagasaki, où ils devaient être crucifiés.

Mais si les souffrances des confesseurs de Jésus-Christ étaient vives, plus vive encore était la joie de leur âme. Le Frère Paul Miki, religieux de la Compagnie de Jésus, disait à ses compagnons, la veille du jour où on devait les promener ignominieusement à travers la ville :

« J'ai trente-trois ans, juste l'âge auquel Jésus-Christ a souffert pour moi. C'est le jour de la circoncision de Jésus

Les saints martyrs du Japon.

que je suis parti d'Osaka, et c'est à pareil jour que notre divin Sauveur a donné les prémices de son sang. J'ai été enchaîné un jeudi, et c'est aussi un jeudi que Jésus fut livré aux mains de ses ennemis ! »

Et, au milieu de ces effusions, il versait des larmes de joie.

Thomas Hosaki, enfant de quatorze ans, dit au bourreau qui lui coupait, comme aux autres captifs, le bout de l'oreille :

« Coupez-la plus haut, si vous voulez, et rassasiez-vous à loisir du sang chrétien ! »

Et plus tard, avant de mourir avec son père, il disait à sa mère :

« N'ayez aucune peine à notre sujet, nous allons vous attendre au paradis ! »

Louis, âgé seulement de onze ans, était au nombre des martyrs. Un gentilhomme voulait le délivrer, et lui dit :

« Abjure la foi chrétienne et je te sauverai. »

Mais l'enfant répondit :

« A cette condition, je ne veux point vivre ; une courte et misérable vie ne mérite pas qu'on lui sacrifie une vie éternelle ! »

C'était la réponse même que nous admirons dans le grand martyr Thomas Morus, chancelier d'Angleterre. Tant il est vrai que la foi inspire la même sagesse et le même courage dans l'âme d'un homme d'État et dans l'âme d'un enfant !

Antoine avait treize ans. Son père et sa mère, abîmés de douleur, fondaient en larmes en le voyant marcher au supplice :

« Antoine, disaient-ils, laisse-toi sauver. »

Et ils le conjuraient de ne pas se livrer à la mort; mais Antoine leur adresse de tendres reproches et les console, disant :

« Ne me pleurez pas, je vais jouir à jamais de la vue de mon Dieu. »

Et, en dépit des instances les plus vives, les plus affectueuses, il demeure fidèle à la foi de son baptême, au saint amour de Jésus et Marie.

Vingt-six croix avaient été dressées sur une colline. Arrivés à ce nouveau calvaire, les serviteurs de Jésus et de Marie firent éclater une sainte joie. Attachés par des anneaux de fer au cou, aux mains et aux pieds, ils furent élevés de terre à peu près en même temps. Alors encore, une céleste allégresse rayonna sur leurs visages. Mais nul ne la manifesta plus vivement que le petit Louis. Aussi est-ce sur lui principalement que se portaient les regards de la foule attendrie jusqu'aux larmes.

Cependant, avant d'exhaler leur dernier soupir, les martyrs voulurent rendre un suprême hommage de leur foi, en adressant la parole à la multitude qui les environnait. Au nom de tous, le Père Paul Miki, se voyant sur la plus glorieuse chaire qu'il eût jamais occupée, dit aux spectateurs d'une voix mâle :

« Arrivé au terme où vous me voyez, je ne pense pas qu'aucun de vous me juge capable de trahir la vérité. Eh bien ! je vous le déclare, il n'y a point d'autre salut que la religion chrétienne ! »

Jean de Goto, jeune jésuite âgé de dix-neuf ans, voyant venir son père, lui adresse le premier la parole, et s'écrie avec un pieux élan :

« Mon père, le salut éternel doit être préféré à tout; ayez soin de vous l'assurer. »

Et le père répond :

« Merci, mon fils; votre père et votre mère sont prêts à mourir pour Jésus-Christ ! »

Le fils félicite son père, lui donne pour souvenir son chapelet qu'il avait si souvent récité en l'honneur de sa mère du ciel; et, à sa mère de la terre, il offre l'étoffe qui entoure sa tête. Cependant le jeune Antoine avait entonné le psaume : *Laudate pueri Dominum :* « Enfants, louez le Seigneur, » et il continuait de le chanter; mais, arrivé au *Gloria Patri,* il fut percé au cœur par une lance et il expira.

Tous les martyrs furent également percés de deux coups de lance, et moururent ainsi pour Jésus-Christ. C'était le 5 février de l'an 1597.

Mais voici que pour glorifier les martyrs, au moment même du sacrifice, apparut soudain au-dessus des crucifiés une colonne lumineuse, qui vers les huit heures du soir se divisa en trois météores resplendissants. L'un de ces météores alla planer sur la maison des Pères de la Compagnie de Jésus, à Nagasaki, et les deux autres sillonnèrent l'horizon avant de disparaître. L'éclat de ces météores merveilleux était si vif que la nuit semblait être redevenue le jour. A la

vue de ce prodige, les païens et les bourreaux eux-mêmes s'écriaient :

« En vérité, ces hommes étaient des serviteurs de Dieu ! »

Et, dans leur épouvante, ils ajoutaient :

« O Dieu des chrétiens ! ayez pitié de nous ! »

L'histoire raconte encore que l'on vit apparaître une dame aérienne, et tout environnée de radieuses étoiles. C'était sans nul doute Marie, la reine des martyrs.

La mort de ces héros ne tarda pas à donner des fruits de vie : les conversions se multiplièrent, à ce point qu'il y en eut soixante-dix mille dans la seule année de 1599, dont vingt-cinq mille dans les États du roi chrétien de Fingo. De nouveaux missionnaires accoururent. C'est l'époque où les dominicains entrèrent au Japon (1601).

Dans plusieurs provinces le sang continuait de couler, mais les conversions devenaient de jour en jour plus nombreuses. A la fin de l'année 1605, on en comptait un million huit cent mille, le culte était devenu public, et l'évêque Louis Serqueyra faisait ostensiblement la visite des chrétientés.

Cependant on était à la veille d'une persécution générale, la plus horrible qui se soit vue jamais. Elle fut provoquée par la haine religieuse de protestants venus de Hollande (1609) et d'Angleterre (1612). Un misérable sentiment de jalousie commerciale contre les Portugais et les Espagnols ne fut pas étranger non plus aux excitations qui déterminèrent Cubo-Saba, successeur de Taïco-Sama, à publier, en 1614, un édit qui bannissait tous les missionnaires, ordonnait la démolition des églises, et enjoignait à tous les chrétiens, sous peine de mort, d'apostasier. Les familles chrétiennes les plus considérables par leur noblesse et leur influence furent exilées dans le nord du Japon ou déportées aux îles Philippines. Car le plan de l'empereur était moins de répandre le sang que d'isoler les chrétiens pour les anéantir en détail. Il fut arrêté par la mort (1615). Mais il eut pour héritier de son trône et de sa haine un fils, Chogun-Sama, qui dès l'année suivante (1616) renouvela l'édit de persécution.

Les missionnaires surtout devinrent l'objet des plus actives recherches. Pierre de l'Ascension, franciscain espagnol, et Jean-Baptiste Maciado de Tavora, jésuite portugais, furent

Niô. Une des divinités qui gardent les abords des temples.

décapités à Amoura, le 22 mai 1617. Le 1er juin suivant, Alphonse Navarette, vicaire provincial des Frères prêcheurs, et Ferdinand de Saint-Joseph, augustin, eurent également la tête tranchée à Tocachima, île du royaume d'Amoura. Après

le martyre de ces derniers, on ouvrit les cercueils des Pères Pierre de l'Ascension et Jean-Baptiste Maciado, et les quatre corps furent jetés ensemble à la mer. Ainsi les quatre ordres religieux qui évangélisaient le Japon se trouvèrent réunis dans la mort comme dans la gloire ; et deux siècles et demi plus tard, l'Église consacrait cette union suprême en inscrivant les quatre martyrs dans le même décret de béatification.

Plus d'une fois, chose douloureuse à dire, des Hollandais protestants se firent les auxiliaires des persécuteurs. C'est de la sorte qu'en 1620, l'équipage et les passagers d'un petit navire chrétien parti de Manille furent livrés au roi de Firando. On brûla vif, à Nagasaki, le capitaine et deux religieux, Pierre de Zunica, augustin espagnol, et Louis Florez, dominicain allemand ; les treize autres prisonniers eurent la tête tranchée (10 août 1622).

Dans l'impossibilité de donner ici la longue liste des missionnaires immolés en haine de la foi, citons du moins, entre les plus illustres : François de Moralez, dominicain espagnol ; Pierre d'Avila, franciscain, et Charles Spinola, jésuite génois, qui furent les chefs de cette héroïque phalange dont la mort triomphante est connue dans l'histoire sous le nom de grand martyre. Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants, l'élite de la société japonaise, outre dix-huit religieux dominicains, franciscains et jésuites, en tout cinquante-deux victimes : vingt-deux furent consumées par les flammes, trente livrées au glaive du bourreau. L'exécution eut lieu, le 2 septembre 1622, devant soixante mille spectateurs, sur une colline située à cinq cents pas de celle où avaient été crucifiés les vingt-six martyrs du 5 février 1597.

En 1627, la persécution prend un caractère plus général et plus barbare. On frémit au récit des cruautés sataniques exercées sur les confesseurs de la foi ; elles dépassent ce que l'imagination peut concevoir. Le feu des bûchers ne suffit plus : on prélude à ce dernier supplice par des tourments jusqu'alors inconnus. Le nombre des martyrs devient incalcu-

lable. Et dans cette période de sang et de carnage, les années 1633 et 1637 occupent encore une place à part. Rien

Une divinité ambulante, suivie de trois bonzesses.

ne fut épargné pour détruire le christianisme : « l'eau, le feu, les fosses, les alènes, et mille autres tortures dont Néron et Dioclétien n'eurent pas même la pensée. Chaque jour, chaque

moment avait son supplice comme aussi son triomphe. La force de la gloire divine se jouait de la fureur des bourreaux. Souvent ceux-ci reculaient étonnés et frappaient à regret ces héros invincibles de la religion de Jésus. Malgré l'acharnement des persécuteurs, l'œuvre de destruction avançait lentement. On ne peut, d'un seul coup, arracher l'âme déjà chrétienne d'une nation tout entière. Le christianisme avait jeté de profondes racines au Japon. En 1638, les chrétiens étaient encore nombreux. Trente-sept mille, poussés à bout, prirent les armes dans le royaume d'Arrima; mais l'armée impériale, soutenue par l'artillerie d'un navire hollandais, les mit en déroute et en fit une affreuse boucherie.

« Un dernier épisode vint clore, en 1640, le drame sanglant dont nous avons à peine indiqué quelques traits. Cette année-là, quatre ambassadeurs portugais de Macao arrivèrent à Nagasaki avec une suite de soixante-quatorze personnes. Sur leur refus d'apostasier, eux et leur suite furent arrêtés et mis à mort. Il n'y eut d'excepté que treize matelots, renvoyés à Macao avec cet avertissement : « Tant que le soleil « échauffera la terre, qu'il n'y ait point de chrétien assez « hardi pour venir au Japon, et que tous le sachent; quand « ce serait le roi d'Espagne en personne ou le Dieu des « chrétiens, le grand Schaka, lui-même, qui violerait cette « défense, il le payerait de sa tête. »

« Ce défi, jeté aux hommes et à Dieu, fut tenu pendant plus de deux siècles : la religion chrétienne demeura rigoureusement proscrite, et l'empire japonais absolument fermé aux missionnaires et à tous les Européens. De temps en temps, un apôtre se fait déposer sur les côtes japonaises; héroïque mais vaine tentative : il est immédiatement arrêté et mis à mort. Le XVIIe siècle se passe et tout le XVIIIe, et encore la première moitié du XIXe, et le Japon reste impénétrable, inaccessible.

« Mais les siècles ne découragent pas l'Église. Elle ne pouvait oublier ce coin du monde où son apostolat avait pro-

duit, durant soixante-quinze ans, de si beaux fruits, où elle avait engendré au Seigneur tant d'héroïques enfants; elle persévérait à fixer sur le Japon des regards de désir et d'invincible espérance.

« En 1846, lorsque le Japon était encore fermé, Grégoire XVI, comme par un prophétique pressentiment, érigea cet archipel en vicariat apostolique. Les missionnaires purent enfin fouler le sol japonais ; mais, toujours épiés par la police qui empêche toute communication avec les indigènes, ils sont cinq ans encore sans voir s'accomplir le plus cher de leurs désirs : retrouver les anciens chrétiens dont on soupçonne l'existence[1]. »

Telle était la terre que le Père Petijean allait évangéliser. Entré au séminaire des Missions étrangères depuis huit mois seulement, il voyait avancer son départ par la mort subite, à Bordeaux, du Père Berthet, désigné pour le Japon. Ses supérieurs l'envoyèrent prendre la place du défunt, et il partit pour la mission où celui-ci devait annoncer la bonne nouvelle.

III

Un commencement de liberté. — Vafa. — Prière et étude. — Vagasaki. — Église des martyrs japonais.

Ce n'est donc pas à Dieu que le gouvernement du Japon permit tout d'abord l'accès de son empire, ce fut au commerce. Mais Dieu y entra avec lui par ses missionnaires. En vertu du traité conclu en 1858 entre la France et le

[1] *Apostolat de la jeunesse*, par le R. P. Verschaffel, p. 343.

Japon, les sujets français résidant dans ce pays avaient le droit d'exercer librement leur religion, et à cet effet ils pouvaient y élever, dans le terrain destiné à leur résidence, les édifices convenables à leur culte, comme églises, chapelles, cimetières. L'article 4 de ce dernier traité se terminait ainsi :

« Le gouvernement japonais a déjà aboli dans l'empire l'usage des pratiques injurieuses au christianisme. »

Ce n'était pas la liberté absolue, mais un commencement de tolérance. Les missionnaires du Japon en accueillirent l'annonce avec joie. Voyant les barrières qui leur avaient si longtemps fermé l'entrée de ce pays enfin brisées par les traités, trois d'entre eux quittaient les îles Liou-Kiou où, pendant plusieurs années, ils avaient mené une vie de reclus, pour fonder un premier établissement à Yokohama. Ils laissèrent M. Furet à Nafa, port le plus fréquenté de l'île Ou-Kigna; M. Petitjean alla le rejoindre.

La première période de la vie apostolique du Père Petitjean fut donc pour lui un temps de calme et de tranquillité. Ne pouvant travailler pour son cher Japon, il priait et étudiait. Ne regardons pas comme inutile pour la conversion des infidèles ce temps d'apparente stérilité. Nous savons, par la foi, que c'est la grâce de Dieu qui sauve les âmes. Nous savons aussi que la prière humble, pure, fervente fait tomber sur elles cette rosée céleste, et c'est pourquoi ceux qui prient font autant que ceux qui agissent. On a prétendu que sainte Thérèse, du fond de son monastère, avait converti par ses prières autant d'âmes que saint François Xavier avait baptisé d'infidèles. Le Père Petitjean avait foi dans cette efficacité, et c'est pourquoi il attendait patiemment, en priant, l'heure de Dieu. Elle sonna enfin. Se voyant dans l'impossibilité de remplir aucun ministère à Nafa et la fondation d'un poste de missionnaires à Nagasaki ayant été décidée, MM. Furet et Petitjean furent rappelés au Japon par M. Girard, alors supérieur de la mission.

Tandis que M. Furet se rendait à Nagasaki pour y com-

mencer le nouvel établissement, M. Petitjean allait passer quelques mois à Yokohama, d'où il fut envoyé auprès de

Bonzes japonais.

son ancien compagnon de solitude. C'est là qu'ils entreprirent d'élever une église aux martyrs du Japon que Pie IX venait de canoniser. Ils espéraient que cet acte de foi et de confiance dans la protection des héros que cette terre, autre-

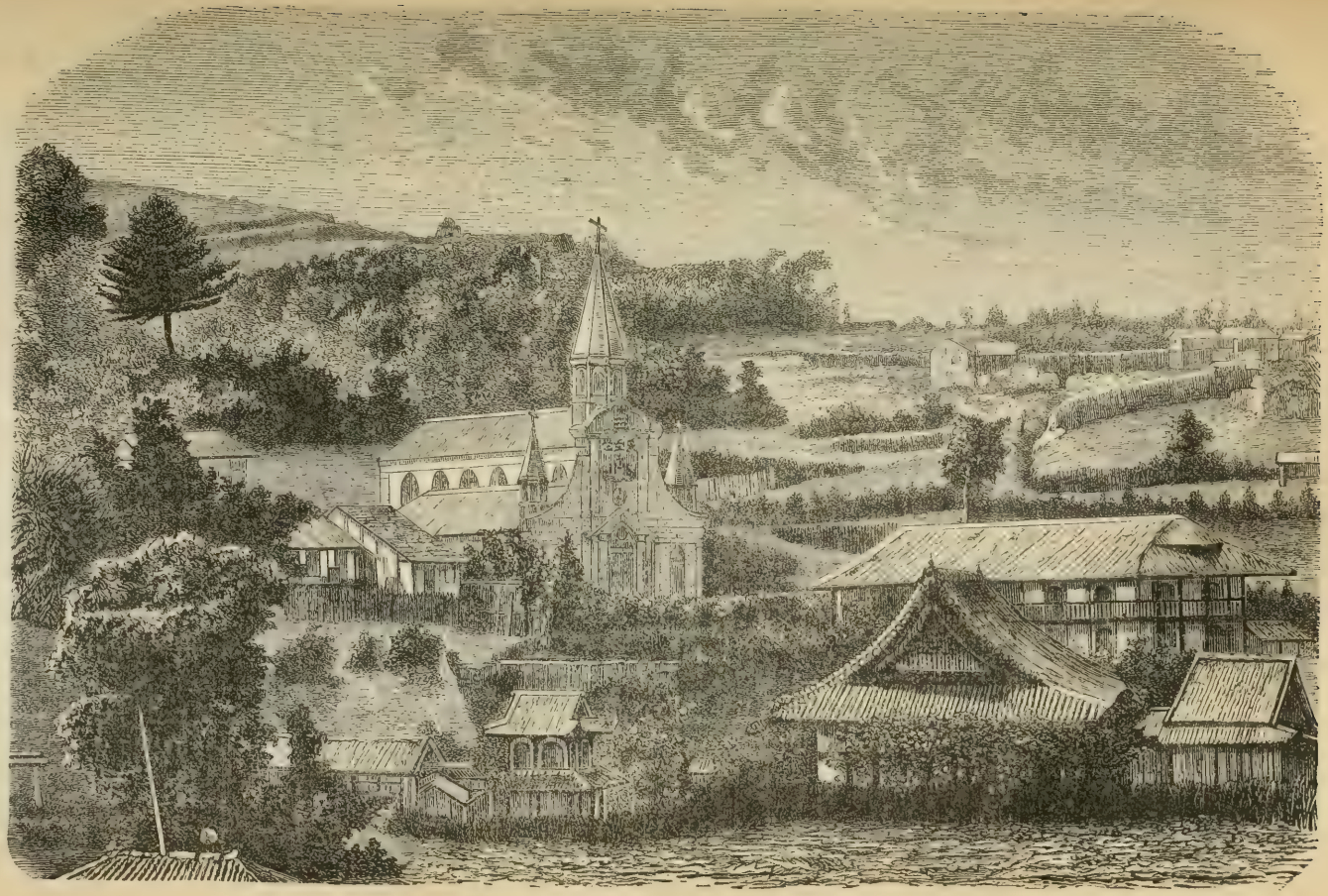
fois si chrétienne, avait produits attirerait, sur la mission tout entière, les grâces les plus abondantes de conversion et de salut. Ils se mirent donc courageusement à l'œuvre. Elle ne s'acheva point sans difficulté. A certains jours, l'argent, ressource essentielle, manquait. On faisait alors un pressant appel aux fidèles des colonies européennes de Nagasaki, de Yokohama ou de Changhaï; d'autres fois c'était le gouvernement qui ne voyait pas d'un bon œil l'entreprise des missionnaires; ou bien les ouvriers eux-mêmes retardaient la marche des travaux et refusaient de continuer.

« Vers les premiers jours du mois de décembre, raconte le Père Petitjean, le constructeur menaçait de suspendre les travaux. Sur ces entrefaites, le gouverneur de la ville m'envoie deux de ses officiers avec prière d'accepter une chaire de professeur de français au collège qu'il vient de fonder pour l'étude des langues étrangères. Je réponds aux envoyés que, malgré tout mon désir d'être agréable à leur noble maître, il m'était impossible de donner une réponse avant d'être délivré des soucis de construction.

« — Mais, quand désirez-vous que votre temple de la prière soit achevé? » demandèrent-ils.

« J'indique le premier janvier. Ils me quittent sur cette parole, promettant de revenir bientôt. Dès le lendemain, les ouvriers arrivèrent en nombre triple, on travailla le jour et la nuit, si bien que l'église se trouva achevée au temps désigné.

« La reconnaissance m'obligeait à répondre aux propositions du gouverneur. C'est le 6 janvier, fête de l'Épiphanie, que j'ai commencé mon cours de langue française. N'était-ce pas un beau jour? Qu'il soit véritablement pour mes élèves, et pour ceux qui me les ont confiés, le jour de la manifestation de la foi et du retour à notre sainte religion. J'aime à espérer que ces leçons de langue française auront un beau résultat; elles feront au moins connaître mieux le prêtre catholique dont le caractère a été si complètement dénaturé aux yeux du gouvernement japonais. »



Église des vingt-six martyrs, à Nagasaki.

La chapelle fut inaugurée le 19 février 1865.

Tous les navires européens présents sur la rade de Nagasaki voulurent prêter leur concours à la fête. La corvette russe *Variag*, la corvette hollandaise *Amsterdam*, la corvette anglaise *Argus* avaient député une partie de leur équipage pour se joindre au cortège. La France était représentée par son consul, par un détachement de marins du *Kien-Chan*, sous le commandement de M. Poutier, officier en second, et par les commerçants français établis à Nagasaki. Le commandant en chef de la division russe avait mis sa musique militaire à la disposition de M. Trève, lieutenant de vaisseau commandant le *Kien-Chan*. Une salve de vingt et un coups de canon, tirés par la batterie du *Kien-Chan*, annonça la fin de la cérémonie, et jusqu'au coucher du soleil un faisceau de drapeaux de toutes les nations représentées au Japon flotta sur le sommet de l'église.

IV

Invention des chrétiens japonais. — « Soyez béni, mon Dieu ! » — « Ils sont vierges, merci ! »

« Jusqu'à cette époque, les deux sanctuaires érigés dans la ville de Yokohama et de Nagasaki n'avaient servi qu'aux Européens catholiques. Sans doute les indigènes, et même un grand nombre, venaient les visiter, mais ils semblaient n'y être attirés que par une curiosité tout humaine; et, à leur égard, le zèle et le dévouement des missionnaires paraissaient frappés d'une complète stérilité. Ne restait-il donc plus rien au Japon de l'admirable chrétienté à laquelle avait donné naissance la parole enflammée et les miracles de

saint François Xavier? De cette chrétienté, surabondamment arrosée et fécondée par le sang des martyrs pendant les dernières années du XVIe siècle.

« A quelques indices recueillis avec une pieuse avidité depuis le rétablissement de l'apostolat catholique dans l'Extrême-Orient, particulièrement en 1831 et 1838 par nos missionnaires en Corée, il était permis de supposer que, malgré les terribles et persistantes rigueurs déployées pendant deux siècles et demi contre les adorateurs du vrai Dieu, tout vestige du christianisme n'avait pas disparu du Japon, et qu'un jour peut-être, s'il était possible de pénétrer dans l'intérieur du pays, au delà des ports ouverts aux Européens, on retrouverait, cachées sous la cendre épaisse des superstitions païennes, quelques étincelles de la foi véritable.

« C'est à l'Apôtre envoyé au Japon par le diocèse d'Autun que la Providence réservait l'honneur incomparable et l'ineffable joie d'être l'*instrument de cette découverte.*

« Ainsi, après les désastres des guerres qui avaient dépeuplé Jérusalem et transporté en masse son peuple captif sur les bords des fleuves assyriens, le pieux Néhémias, guidé par des indications fidèlement transmises de génération en génération par les descendants des exilés, retrouvait dans une vallée, au fond d'un puits ignoré, le feu du temple que les prêtres du vrai Dieu y avaient caché avant de quitter la cité de David[1]. »

Le Père Petitjean fut choisi par Dieu pour être l'*instrument de cette découverte.*

« Un mois s'était à peine écoulé depuis la bénédiction de l'église de Nagasaki. Le 17 mars 1865, vers midi et demi, une quinzaine de personnes se tenaient à la porte de l'église. Poussé sans doute par mon bon ange, je me rends auprès d'elles et leur ouvre la porte. J'avais à peine eu le temps de réciter un *Pater* que trois femmes de cinquante à soixante ans

[1] Mgr Perraud, *Lettre pastorale*, p. 7.

s'agenouillent près de moi et me disent, la main sur la poitrine et à voix basse :

« — Notre cœur à nous tous qui sommes ici ne diffère point du vôtre.

« — Vraiment ; mais, d'où êtes-vous donc ? »

« Elles me nomment leur village et ajoutent :

« — Chez nous, presque tout le monde nous ressemble. »

Repas japonais.

« Soyez béni, ô mon Dieu ! pour tout le bonheur dont mon âme fut alors inondée. Quelle compensation des cinq années d'un ministère stérile ! A peine nos chers Japonais se sont-ils ouverts à moi, qu'ils se laissent aller à une confiance qui contraste étrangement avec les allures de leurs frères païens. Il faut répondre à toutes leurs questions, leur parler de *O Deous sama, O Yaso sama, Santa Maria sama,* noms par lesquels ils désignent Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge. La vue de la statue de Notre-Dame avec l'enfant Jésus leur rappelle la fête de Noël qu'ils ont célébrée au onzième mois, m'ont-ils dit. Ils me demandent si

nous ne sommes pas au dix-septième jour du temps de tristesse (Carême). Saint-Joseph ne leur est pas non plus inconnu ; ils l'appellent le père adoptif de Notre-Seigneur, *O Yose samano yo fou.* Au milieu des questions qui se croisaient, un bruit de pas se fait entendre ; tous aussitôt de se disperser. Mais, dès que les nouveaux arrivants sont reconnus, tous accourent en riant de leur frayeur.

« — Ce sont des gens de notre village, ils ont le même cœur que nous. »

« Il fallut pourtant se séparer, afin de ne pas éveiller les soupçons des officiers dont je redoutais la visite. »

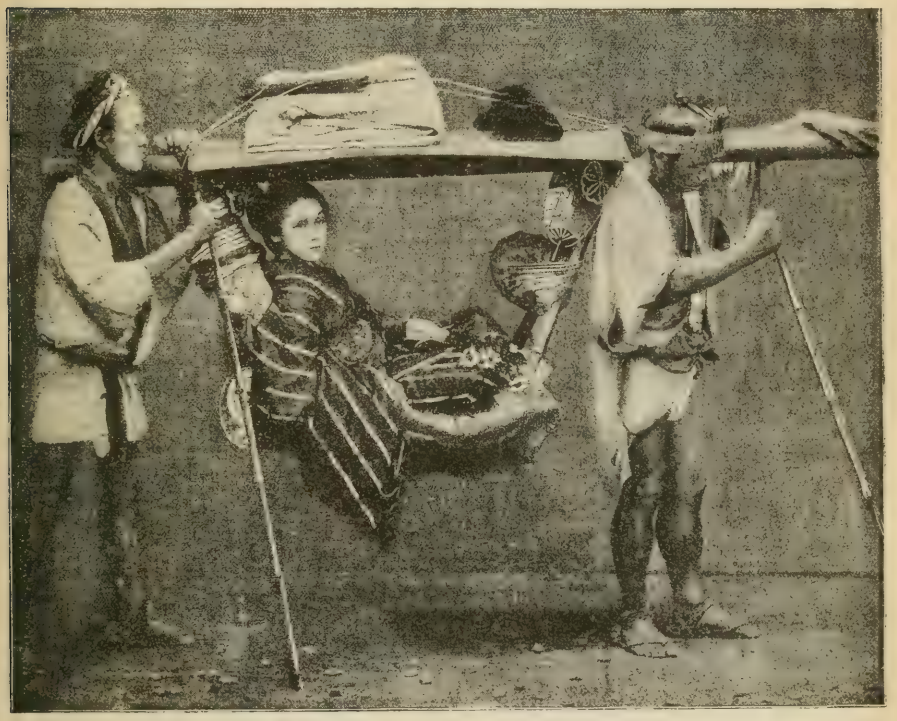
Le jeudi et le vendredi saints, 13 et 14 avril, quinze cents personnes visitent l'église de Nagasaki ; l'habitation des missionnaires est envahie, des chrétiens en profitent pour satisfaire en secret leur dévotion devant les crucifix et les statues de la sainte Vierge.

Les premiers jours de mai, les missionnaires apprennent l'existence de deux mille cinq cents chrétiens disséminés dans le voisinage de Nagasaki. Le 10, les chrétiens arrivent en si grand nombre que, pour les soustraire au danger d'être reconnus par les satellites, on dut fermer l'église une partie de la journée.

« Le 15 mai, écrit M. Petit, arrivent les députés d'une île peu éloignée d'ici. Après un court entretien, nous les congédions, ne gardant auprès de nous que le catéchiste et le chef de la pieuse caravane. Le catéchiste, nommé Pierre, nous donne les plus précieux renseignements. Disons d'abord que sa formule de baptême ne diffère pas de la nôtre et qu'il la prononce très distinctement. Il reste encore, affirme-t-il, beaucoup de chrétiens dans tout le Japon, un peu partout. Il me cite en particulier un point où sont groupées plus de mille familles chrétiennes. Il nous interroge ensuite sur le grand chef du royaume de Rome dont il désire savoir le nom. Lorsque nous lui disons que l'auguste vicaire de Jésus-Christ, le saint pontife Pie IX, sera bien heureux d'apprendre les consolantes nouvelles que lui et ses compatriotes chrétiens

viennent de nous donner, Pierre laisse éclater toute sa joie. Et néanmoins, avant de nous quitter il veut s'assurer encore si nous sommes bien les successeurs de leurs anciens missionnaires.

« N'avez-vous point d'enfants ? nous demande-t-il d'un air timide.



Une litière de voyage au Japon.

« — Vous et tous vos frères chrétiens du Japon, voilà les enfants que le bon Dieu nous a donnés. Pour d'autres enfants, nous ne pouvons pas en avoir; le prêtre doit, comme vos premiers apôtres, garder toute la vie le célibat. »

« A cette réponse, Pierre et son compagnon inclinent leur front jusqu'à terre en s'écriant :

« — Ils sont vierges, merci ! merci ! »

Le lendemain, tout un village chrétien demandait la visite des missionnaires, et deux jours après six cents autres chré-

tiens envoyaient à Nagasaki une députation de vingt personnes. Au 8 juin, vingt chrétientés étaient connues des missionnaires, et sept baptiseurs s'étaient mis en relation directe avec eux.

« Nos paroissiens des contrées éloignées, écrivait M. Petitjean, nous désespèrent et nous comblent de joie par leur trop grand nombre et par leur abandon filial. Il en est qui font vingt à trente lieues en bateau ou à pied pour visiter l'église, s'entretenir avec nous et nous demander des croix et des médailles. Nous continuons, aussi souvent que possible, nos réunions nocturnes. Notre-Seigneur compte des disciples jusque dans Nagasaki. »

Et, le 11 juin, le journal de la mission porte :

« Visites nocturnes de trois baptiseurs dont la formule sacramentelle est sans altération. Ils nous assurent qu'il y a dans leur bourg et dans un bourg voisin sept à huit mille fidèles. Ces trois visiteurs sont assez instruits. L'un d'eux nous prie de lui donner un chapelet, puis une discipline pour se frapper quand il demande à Dieu pardon de ses péchés[1]. »

Chaque jour, les députations se succédaient. La police prit l'éveil, et défense fut faite aux Japonais de visiter l'église. Les conséquences de l'interdit ne furent cependant pas aussi fâcheuses qu'on pouvait le craindre.

« Comment n'avoir pas le cœur pénétré d'une pieuse reconnaissance quand on relit ces détails dans la relation de l'abbé Petitjean ? Ainsi, en l'absence de tout secours extérieur, sans les sacrements, sauf le baptême; par l'action de Dieu d'abord, puis grâce à la fidèle transmission, dans les familles, des enseignements et des exemples des chrétiens et martyrs japonais des XVIe et XVIIe siècles, le feu sacré de la foi véritable, ou du moins une étincelle encore ardente de ce feu était demeurée dans un pays tyrannisé par le gouvernement le plus despotique et le plus hostile à la religion chrétienne!

[1] *Annales de la Propagation de la foi*, année 1868.

Il n'y avait donc qu'à souffler sur cette étincelle et à en ranimer la flamme pour réaliser une fois de plus le vœu exprimé par le Sauveur : « Je suis venu apporter le feu sur la terre et que veux-je, sinon qu'il s'allume[1] ? »

V.

Les larmes de Pie IX. — Le père Petitjean, vicaire apostolique du Japon. — La persécution.

Lorsque la nouvelle des événements qui venaient de se passer à Nagasaki parvint à Pie IX, le saint pape pleura de joie. C'était une église qu'on aurait pu croire anéantie qui sortait du tombeau rayonnante de jeunesse et de beauté. Il fallait chanter l'alléluia de la Résurrection. Le souverain Pontife traduisit cette joie de l'Église universelle en désignant pour le gouvernement de la mission du Japon, avec caractère épiscopal, celui qui avait été choisi par la Providence pour être l'heureux témoin de cette découverte. Le 21 octobre 1866, M. Petitjean était sacré à Hong-Kong par Mgr Guillemin, évêque de Cibistra et préfet apostolique de Canton. A partir de cette époque, le vicaire apostolique se dévoua sans réserve à l'œuvre de l'évangélisation de ses chers Japonais.

Le 26 décembre suivant, le nouvel évêque, faisant connaître les consolations que lui réservait la piété de ses chrétiens, écrivait :

« Le nombre de nos aspirants à la sainte communion ne cesse de s'augmenter. Jusqu'ici en effet, pour éprouver nos chrétiens, nous avons différé leur admission à la table sainte.

[1] Mgr Perraud, *Lettre pastorale*, p. 9.

Le zèle de l'apostolat anime de plus en plus nos catéchistes. L'un d'eux va se faire marchand colporteur pour aller à la découverte des chrétiens qui ne se sont pas encore fait connaître. Il sera accompagné d'un ami actuellement païen, mais qui demande avec instance le baptême. »

« Les 4 et 6 février, lisons-nous dans une autre lettre de Mgr Petitjean, nous avons pu confirmer pendant la nuit plus de quatre-vingts chrétiens que nous préparions depuis Noël. Ils ont eu en même temps le bonheur de faire leur première communion[1]. »

Hélas ! les épreuves succédèrent bientôt aux consolations. Le démon allait susciter des obstacles au développement de la religion chrétienne, en réveillant terribles les vieilles persécutions. Un des chrétiens étant mort, ses parents demandèrent aux missionnaires si les bonzes pouvaient, suivant l'usage, exercer leur ministère pour les funérailles.

Force fut donc de leur expliquer la doctrine catholique. Ils firent connaître alors le décès au magistrat civil, sans se préoccuper des bonzes. Ceux-ci dénoncèrent aussitôt les chrétiens comme infracteurs des lois.

Avant que la persécution n'éclatât, Mgr Petitjean eut la consolation de consacrer ses chrétiens menacés à la très sainte Vierge dans une cérémonie solennelle : l'inauguration d'une statue de la sainte Vierge à Nagasaki. Le ministre de France et l'amiral Roze acceptèrent d'assister à la fête. On avait dressé devant l'église une tente qui devait abriter la statue de Marie et l'autel où le saint sacrifice serait célébré. Au centre d'un parterre s'élevait le piédestal destiné à recevoir Notre-Dame du Japon :

« Que de souvenirs, que d'espérances se rattachent à ce titre de Notre-Dame du Japon, » disait le ministre de France, dont l'esprit élevé comprenait toute la portée de cette manifestation. Les Japonais, en grand nombre, remplissaient le jardin et les alentours de l'église.

[1] *Annales de la Propagation de la foi*, année 1868, p. 125.

Lorsque l'évêque parut revêtu de ses ornements pontificaux et entouré de ses missionnaires ce fut un beau spectacle :

« Notre-Dame du Japon, s'écria le prélat, n'est point un titre nouveau donné à la sainte Vierge. De tout temps, la mission a été sous son patronage, et Marie a bien montré qu'elle veillait sur ce dépôt avec un amour qui ne se démen-

Vue de Yokohama.

tira jamais. Cette fête est donc une fête d'action de grâces. Elle sera, de plus, un gage de protection pour les peuples qui ont ici de si nobles représentants. Notre-Dame du Japon, c'est à vous que nous confions toutes nos espérances. »

L'illumination de la façade de l'église et des parterres servant d'avenue à l'édifice fut le complément de la fête. Le vice-gouverneur de la ville, accompagné du consul de France, vint jusqu'aux pieds de la statue de Marie et offrit ses félicitations à Mgr Petitjean.

Au moment où le culte public de la mère de Dieu reparaissait au Japon, après un exil de plus de deux siècles,

l'Église préparait un triomphe aux ancêtres des nouveaux chrétiens. Le 7 juillet était promulgué à Rome le décret pontifical déclarant bienheureux deux cent cinq des innombrables confesseurs mis à mort au XVIIe siècle. C'était une exhortation pour leurs enfants à subir avec courage la persécution qui allait s'allumer de nouveau sur la terre des martyrs.

Le 18 juillet, Mgr Laucaigne écrivait :

« Un courrier nous apporte la nouvelle que plusieurs des principaux chrétiens, hommes et femmes, de Notre-Dame de l'Épiphanie ont été arrêtés lundi à trois heures du matin. La chapelle a été pillée et saccagée. »

A partir de cette époque, les néophytes furent soumis à des vexations de toutes sortes. Des milliers d'hommes et de femmes furent emprisonnés ou envoyés en exil, plusieurs centaines moururent de misère.

Les enfants se montrèrent aussi vaillants que leurs parents.

L'un d'eux, âgé de onze ans, avait été recueilli par des parents païens, après l'incarcération de son père.

« Si tu veux demeurer ici, lui disait-on, il faut cesser d'être chrétien.

— Je ne cesserai point, » répondit l'enfant.

Sur la demande d'un chrétien qui s'effrayait de ces assauts réitérés, la famille accepta volontiers la proposition qui lui fut faite de confier l'enfant au vicaire apostolique.

Quelques jours après, cet enfant reçut la visite de son oncle et de son frère, et il fut l'objet des mêmes obsessions. Mais il ne varia pas dans sa réponse.

« Non, répéta-t-il, je ne cesserai pas d'être chrétien.

— Eh bien ! tu n'auras plus ni habits ni argent, » lui répliqua-t-on.

L'enfant alla tout en larmes dire aux missionnaires que son oncle avait voulu le faire tomber.

« Et qu'as-tu répondu ?

— Que je ne cesserai pas d'être chrétien. Et alors ils m'ont dit que je n'aurais plus d'habits.

— On t'en donnera.

— Que je serai sans famille.

— Tu auras pour famille monseigneur et les Pères. »

Et l'enfant consolé rejoignit ses camarades. On l'a surnommé Jamen, c'est-à-dire : *Je ne cesse point.*

Une rue dans la concession européenne à Yokohama.

Au mois d'avril 1868, deux édits impériaux proscrivirent la religion de Jésus-Christ.

Voici le premier :

« Comme l'abominable religion des chrétiens est sévèrement prohibée, chacun sera obligé de dénoncer aux autorités compétentes toutes les personnes qui lui paraîtront suspectes ; une récompense lui sera accordée pour ce fait.

« TAISEICOUAN.

« Quatrième année keit, troisième mois. » (Du 24 mars au 22 avril 1868.)

Voici le second décret :

« Décret du dix-huitième jour du cinquième mois intercalaire (8 juin).

« Quoique la secte des chrétiens ait été, il y a déjà plusieurs siècles, très rigoureusement persécutée par le gouvernement de Bankfon, elle n'a pas été totalement exterminée. C'est pourquoi le nombre des disciples de la doctrine chrétienne, ayant récemment pris un accroissement considérable dans le village d'Ourakami, près de Nagasaki, village dont les habitants y adhèrent secrètement après mûre reflexion, il a été ordonné par la plus haute autorité que les chrétiens seraient mis en prison. »

Nous ne voulons pas entrer dans tous les détails de cette persécution, contentons-nous de dire que, depuis le mois d'octobre 1869 jusqu'en janvier 1870, quatre mille cinq cents chrétiens furent enlevés d'Ourakami et des îles Goto. Beaucoup succombèrent aux mauvais traitements et aux privations de toute sorte qu'ils endurèrent pendant leur captivité.

Venu en Europe pour prendre part au concile du Vatican, Mgr Petitjean reçut de Pie IX l'accueil le plus empressé et le plus paternel :

« Le voilà donc, dit l'auguste pontife quand il reçut l'évêque en audience, le voilà celui qui a retrouvé là-bas mes enfants qu'on croyait perdus. »

Et il serra tendrement sur son cœur le continuateur des travaux de saint François Xavier.

VI

La paix religieuse. — Œuvre du zèle pastoral. — La mort. — « Que votre règne arrive ! »

En 1873, le calme était revenu dans les chrétientés du Japon, grâce au gouvernement qui se montrait disposé à accorder la tolérance religieuse. Mgr Petitjean comprit que c'était l'heure de la période active de sa vie, et il ne négligea rien pour multiplier les œuvres et les institutions dans sa chère mission. Des subsides abondants furent alloués par la Propagation de la foi, et le séminaire des Missions étrangères envoya des prêtres nombreux.

Écrivant à un ami du diocèse d'Autun au mois de février 1882, Mgr Petitjean lui apprenait la fondation, à Yeddo, d'un collège fréquenté par deux cents élèves qui, sous la direction des missionnaires, se livraient à l'étude des langues européennes[1]. Il établit aussi à Nagasaki et à Osaka des écoles cléricales pour l'étude du latin et de la théologie.

Il composa même (ou réédita), à l'usage des enfants admis dans ces écoles, un dictionnaire latin japonais. Plus d'une fois, s'inspirant des souvenirs de son séjour au petit séminaire d'Autun, il se fit lui-même le professeur de ces jeunes gens, à l'aide desquels il entrevoyait la possibilité de recruter les éléments d'un clergé indigène. Ses espérances n'ont pas été trompées. Des aumônes recueillies chaque année dans son ancien diocèse, grâce au dévouement de ses

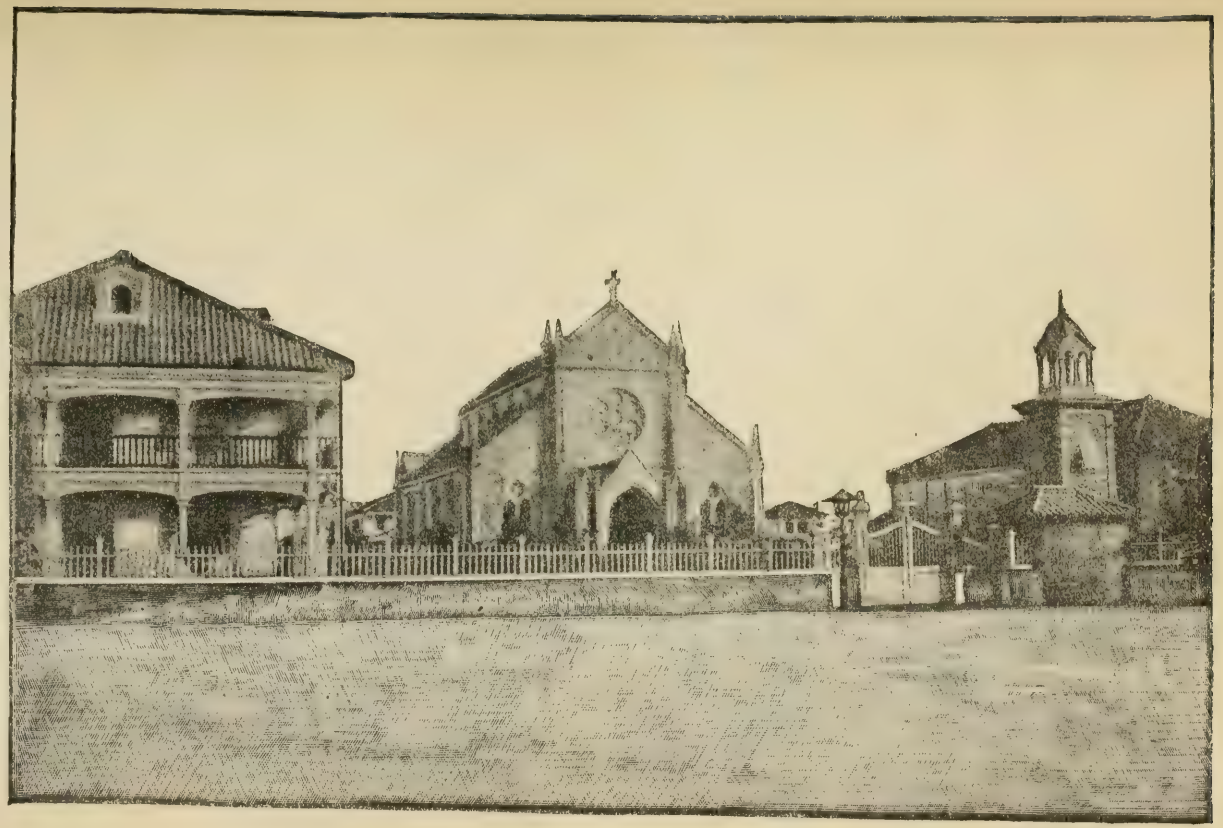
[1] *Annales de la Propagation de la foi*, juillet 1872, p. 306.

amis, lui procuraient des ressources dont il faisait une application spéciale aux recrues du sanctuaire. A diveres reprises, dans le cours des dernières années, des lettres rédigées en langue latine sont venues exprimer aux généreux bienfaiteurs la reconnaissance de leurs protégés.

Au mois de janvier 1883, il écrivait :

« Nous avons eu hier notre grande fête, l'ordination de nos trois jeunes prêtres japonais. Quelle joie pour nous ! mon évêque auxiliaire (Mgr Laucaigne), le plus grand nombre de nos missionnaires du Japon méridional et près de trois mille chrétiens Japonais assistaient à cette ordination. Michel et Paul recevront les ordres mineurs le 7 juillet prochain ; mais ils ne pourront pas être prêtres avant la fin de 1885. »

Quelques mois plus tard, il présidait une véritable retraite ecclésiastique à laquelle vingt missionnaires prenaient part sous sa direction, et dans l'église des Saints-Martyrs de Nagasaki il conférait la consécration épiscopale à Mgr Blanc, nommé coadjuteur de la Corée. Mgr Petitjean reprit pour la dernière fois, en 1876, le chemin de l'Europe pour traiter avec Rome l'importante question de la division du Japon en deux vicariats apostoliques. L'érection d'un nouveau vicariat correspondait d'abord aux progrès accomplis depuis dix ans au sein de ce vaste empire ; en outre, c'était le moyen de procurer de nouvelles conquêtes à l'Évangile. La Propagande sanctionna de sa haute approbation les vœux exprimés par l'évêque de Myriophyte ; le Japon fut partagé en deux missions distinctes : celle du sud, dont Mgr Petitjean garda la direction, et celle du nord, qui fut confiée à Mgr Osouf, préconisé par Pie IX évêque d'Arsinee dans le consistoire du 18 décembre 1876. Une autre œuvre importante, également couronnée d'un plein succès, put encore être accomplie par Mgr Petitjean. Il possédait déjà au Japon un établissement dirigé par les sœurs de Saint-Maur. Pendant son séjour en Europe, il négocia une nouvelle fondation. Ancien aumônier des sœurs du saint Enfant-Jésus de Chauf-



Évêché et cathédrale de Tokio.

failles, il avait jeté les yeux sur cette communauté pour établir au Japon des crèches, des salles d'asile et des écoles de filles. Il savait combien, surtout vis-à-vis des païens, les merveilles de la charité pouvaient seconder efficacement la prédication de la parole et devenir la plus persuasive démonstration de la divinité du christianisme. Au printemps de 1877, plusieurs sœurs de cette congrégation, qui s'étaient spontanément offertes à leur supérieure générale pour être employées à cette œuvre de dévouement, s'embarquèrent à Marseille. Après une longue navigation, elles arrivèrent heureusement à Nagasaki, puis à Kobé, où fut fondée la première crèche[1]. Ces fondations ont reçu la bénédiction de Dieu, car les religieuses ont conquis la confiance de la chrétienté japonaise et Mgr Petitjean a eu la consolation d'ouvrir un noviciat pour les jeunes filles de ce pays qui veulent se consacrer à Dieu et partager la vie des sœurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles.

L'heure de la récompense approchait pour Mgr Petitjean. Cependant le vaillant évêque, n'écoutant que son zèle, continuait ses travaux.

Il avait rêvé de revoir avant de mourir les îles de Lieou-Kieou et d'y fonder un poste de missionnaires. Traversant à pied une partie de la grande île Kiou-Chiou, il était arrivé à Gazochima, où il devait s'embarquer, lorsque tout à coup il tomba gravement malade. Ramené à Nagasaki, il reçut les derniers sacrements, pourtant il se releva contre toute attente; mais dès lors sa vie ne fut plus qu'une longue suite de souffrances, au milieu desquelles sa patience et sa résignation ne se démentirent jamais.

Le 21 août 1884, il eut une crise terrible; il y survécut, mais il demeura paralysé. A partir de ce jour, tout espoir était perdu, missionnaires et chrétiens attendirent dans la douleur et la prière le terrible moment qui devait leur ravir un père bien-aimé.

[1] *Lettre pastorale* de Mgr l'évêque d'Autun, p. 11.

« Mardi 7 octobre, écrivait Mgr Laucaigne, qui pendant plus de quarante jours ne quitta pas le malade, Mgr Petitjean a rendu le dernier soupir. Il était entré en agonie dès le 5 au soir, fête du saint Rosaire; la nuit précédente, il avait peu reposé, mais en revanche il avait été toute la nuit occupé du bon Dieu, tantôt invoquant le Sacré-Cœur, tantôt recourant à Marie, tantôt parlant de sa fin prochaine, comme s'il avait connu que le dernier jour n'était pas éloigné.

« Le dimanche matin, on lui rappela l'objet de la solennité.

« — Oh! oui, dit-il, je vais m'unir à tous les chrétiens qui prient la bonne Mère aujourd'hui. »

Pendant toute la journée, il fut très fatigué. Il se rendait compte de la gravité de son état :

« — Je sais, dit-il, qu'on fait neuvaines sur neuvaines pour obtenir de Dieu une guérison; je m'unis volontiers à ceux qui prient dans cette intention. Je ne doute ni de la puissance ni de la bonté de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, mais je ne pense pas que ceux qui demandent ma guérison soient exaucés; il faut que je disparaisse pour que le bien se fasse; une fois que je serai près du bon Dieu, je ne vous oublierai point. »

Le 7 octobre, il expira doucement. Les travaux, les luttes, les souffrances étaient finis, le bonheur éternel commençait[1].

VII

Le Japon religieux à l'heure actuelle.

Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de connaître l'état actuel du catholicisme au Japon. Les journaux religieux publiaient, l'an dernier, la statistique suivante qui pro-

[1] *Nos missionnaires*, par A. Launay, p. 132.

clame éloquemment les progrès que la foi de Jésus-Christ a faits dans cet empire depuis vingt-cinq ans.

L'Église a divisé ce pays en quatre diocèses, qui forment la province métropolitaine de Tokio. L'archevêque de cette ville est Mgr Osouf, de la société des Missions étrangères de Paris, né dans le diocèse de Coutances en 1829. Tokio est la capitale de tout l'empire et de l'île de Nippon et la résidence de l'empereur. Elle compte actuellement 1 205 048 habitants. Le siège de Nagasaki, ville maritime, jadis la seule ville où fussent admis les étrangers, est occupée par Mgr Cousin, de la société des Missions étrangères de Paris, né en 1842, au diocèse de Luçon. Nagasaki, situé à plus de mille kilomètres de la capitale, ne compte que 58 142 habitants. Le troisième siège, celui d'Osoka, est occupé par Mgr Vasselon, de la société des Missions étrangères de Paris, né au Puy en 1854. Osaka est la seconde ville de l'empire, située dans l'île de Nippon, et compte 472 551 habitants. Le quatrième et dernier siège, celui de Hakodate, a également pour pasteur un prêtre de la société des Missions étrangères de Paris, Mgr Berlioz. Sa ville épiscopale est située à l'extrémité de l'île Yeso et compte 55 677 habitants. Les quatre diocèses comptent trente-quatre missionnaires européens, vingt prêtres indigènes, seize clercs, trois cent sept catéchistes, vingt-deux religieux européens, quatre-vingt-cinq religieuses européennes, neuf religieux japonais et dix-neuf novices. On compte soixante-quinze districts chrétiens, deux cent quarante-deux communautés, deux cent six églises et oratoires, un séminaire épiscopal avec quarante-quatre élèves, deux collèges catholiques avec cent cinquante-quatre élèves, trois maisons d'éducation dirigées par des religieuses et comptant cent vingt-cinq élèves, quarante-trois écoles primaires avec deux mille huit cent vingt-cinq élèves, dix-sept orphelinats avec quatre cent cinquante-neuf garçons et mille cent quarante-trois filles, dix-huit dispensaires avec trois cent trois employés, treize pharmacies, trois hospices et une léproserie, desservie par des chrétiens catholiques.

De plus, il y a trente-cinq infirmiers catholiques dans les hospices publics. Mais si consolants que soient ces chiffres, il ne m'en reste pas moins beaucoup à faire pour la conversion de ce pays. Que Dieu suscite donc de nombreux ouvriers pour annoncer la divine parole, de ferventes prières pour l'extension de l'apostolat catholique et de riches aumônes pour que les missionnaires puissent mener à bonne fin les entreprises de leur zèle. C'est le vœu que nous formons ; fasse le ciel qu'il devienne une réalité et qu'ainsi soit de plus en plus connu, aimé et glorifié Notre-Seigneur Jésus-Christ.

FIN

TABLE

PRÉFACE 7

MONSEIGNEUR RETORD

I

Un petit berger. — Prédicateur improvisé. — Rare ténacité. — « Le meunier! Qui veut de la farine? » — Le grand séminaire. — Une distraction colossale. 13

II

Vicaire. — Départ pour les missions. — Le Tonkin. — « Salut, terre chérie! ». 16

III

Le Tonkin catholique. — La vie errante. — « Vivent les misères et les croix! » — « J'ai oublié le français! » — Les voyages du missionnaire. . . . 19

IV

La persécution. — Martyre du Père Marchand. — Habileté du Père Retord. — Martyre de Xavier Cân 27

V

L'épiscopat. — La résidence épiscopale. — Le sacre à Manille. — Le coadjuteur. — Intervention de la France. — Expéditions apostoliques. — Un confessionnal assiégé. — « Voilà le roi de la religion qui passe! ». . 32

VI

Retour de M. Charrier. — Visite au lac Thô. — Division du vicariat. — Incendie de la flotte de Thieû-Tri. — Avènement de Tu-Duc. 40

VII

Le choléra. — La persécution recommence. — Influence de l'évêque sur les païens. — Un grand médecin. — Deux amis. — L'académie. 48

VIII

Une consultation. — Édit de persécution générale. — La retraite spirituelle. — M. de Montigny. — Bombardement de Tourane. — Une grande déception. 53

IX

La lutte sanglante. — *Sicut passer solitarius in tecto,* Comme l'oiseau sur la branche. — Désastres. — Un moment d'abattement. — « Que votre volonté soit faite ! ». 60

X

Le fugitif. — Chez les sauvages. — « Voilà le palais de l'évêque d'Acanthe. » — La mort. — « L'un sème, l'autre moissonne. » 65

LE VÉNÉRABLE CHAPDELAINE

I

« Il n'y a pas de curés dans mes tonneaux. » — Un jour de rentrée au séminaire. — « T'as perdu le numéro de ta classe ! » — La vocation à l'apostolat. — Le sacerdoce. 70

II

Vicaire à Boucey. — L'auréole d'un prêtre recueilli. — Punition providentielle d'un enfant gourmand. — Une douillette à l'encan. — « La littérature de ma mère. » 74

III

Le séminaire des Missions étrangères. — Départ pour la Chine. — Un économe trop intéressé. — « Il te manque une culotte ! » 79

IV

Pour le Kouang-Si. — Une visite imprévue, minutieuse et indiscrète. — Le Kouang-Si. — Les premières conquêtes. — Tribulations. — La liberté. 84

V

La consommation. — Une émule d'Hérodiade. — Arrestation. — Le supplice. — Le rotin. — La semelle de cuir. — Héroïque refus. — Le martyr. — La tempête de Sy-lin-Hien. — La cause de béatification. 93

LE R. P. LOURDEL

I

A l'assaut des pays nègres ! — Les *Annales de la Propagation de la foi*. — Une jeunesse difficile. — « Je montrerai que j'ai la vocation. » — A Maison-Carrée. — L'ordination. 103

II

En route pour les grands lacs. — Les tribulations d'une caravane. — Un sauvetage laborieux. — « Notre chère sœur la fièvre. » — Étonnements. — Vers l'Ouganda. 111

III

L'Ouganda. — Flore. — Faune. — Gouvernement. — Mœurs. — La première entrevue avec Mtéça. — La faveur du roi. 120

IV

Les premières conquêtes. — Organisation de la mission. — Consolations 128

V

L'épreuve. — Foi ardente, mais téméraire. — Départ pour la tribu du Boukoumi. — Une mort très édifiante. — Chez les Wanyamouezi. — Mort de Mtéça. — Retour dans l'Ouganda. 133

VI

Rentrée triomphale. — Meurtre de l'évêque Hannington. — Cruautés de Mwanga. 149

VII

La persécution. — Une page des actes des martyrs. — « Que ceux qui prient se rangent de ce côté. » — La mère des douleurs 154

VIII

Martyre des jeunes pages. — Mathias Mouroumba. — La Masse noire. 170

IX

Les chasseurs d'éléphants. — Maladie du Père Lourdel. — Révolution. — En prison. — La victoire. 179

X

Lettre de Mwanga au cardinal Lavigerie. — Le sang des martyrs, semence de chrétiens. — Départ de Mgr Livinhac. — « Mapéra est mort! » — Conclusion. — Espérance. 184

MONSEIGNEUR PETITJEAN

I

Indices de vocation. — Les premiers ministères dans le diocèse d'Autun. — Un émule de saint Paul. 196

II

Le Japon. — Étude rétrospective. — Merveilleuse diffusion de la foi catholique. — Atroces persécutions. — Un édit fameux. — Départ du Père Petitjean 199

III

Un commencement de liberté. — Nafa. — Prière et étude. — Nagazaki. — Église des martyrs japonais. 209

IV

Invention des chrétiens japonais. — « Soyez béni, mon Dieu ! » — « Ils sont vierges, merci ! » 215

V

Les larmes de Pie IX. — Le Père Petitjean, vicaire apostolique du Japon. — La persécution. 221

VI

La paix religieuse. — Œuvres du zèle pastoral. — La mort. — « Que votre règne arrive ! ». 227

VII

Le Japon religieux à l'heure actuelle. 232

28933. — Tours, impr. Mame.

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 04 17 10 3